

TABLEAU CHRONOLOGIQUE
DES
LETTRES DU POÈTE FRANÇOIS MAINARD.

ACCOMPAGNÉ DE LETTRES INÉDITES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Charles DROUHET



PARIS (VI^e)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1909

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

LETTRES DU POÈTE FRANÇOIS MAINARD



Digitized by the Internet Archive
in 2026

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

LETTRES DU POÈTE FRANÇOIS MAINARD

ACCOMPAGNÉ DE LETTRES INÉDITES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Charles DROUHET



PARIS (VI^e)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1909

INTRODUCTION

Six ans après la mort du poète François Mainard, parut un gros volume in-4° contenant une partie de sa correspondance et intitulé : *Les Lettres du Président Maynard, A Paris, chez Tous-saint Quinet dans la Salle du Palais, sous la montée de la Cour des Aydes, MDCLII*. Avec Privilège du Roy (1).

C'est à Flotte, le meilleur ami de Mainard, que nous devons la publication de cet ouvrage. Flotte se fit céder les originaux des lettres que le poète avait écrites à diverses personnes, sans songer à les faire imprimer (2), et en fit un recueil, qu'il dédia à Monseigneur Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, pair et grand chambellan de France. Cet hommage, l'éditeur le justifie en déclarant que Mainard a « toute sa vie esté serviteur de l'illustre maison de Guise (3) » et que lui « a l'honneur d'y avoir vieilly, et d'en avoir receu des faveurs et des bontez qui l'obligent à mourir comme il a vescu. »

Dans un avis au lecteur, Flotte, après avoir fait l'éloge des lettres de son ami, dépourvues de « paroles ampoulées » et de « phébus galimatisé », mais « propres à instruire ceux qui ne s'expliquent pas heureusement et à divertir les honnestes gens, » promettait que, si le « débit » de sa publication lui apprenait qu'on l'a agréablement reçue, il tâcherait de constituer encore un

(1) Le privilège manque dans tous les exemplaires que nous avons consultés. — L'achevé d'imprimer pour la première fois est du 26 février 1652. — Le volume est un in-4° de 875 pages plus douze feuilles liminaires, y compris le titre. La deuxième feuille présente le portrait de Mainard, reproduction médiocre de la taille-douce qui orne l'édition de 1646 de ses *Œuvres*.

(2) Cf. l'Avis au lecteur.

(3) Sur les relations de Mainard avec les Guise, cf. p. 84 de notre ouvrage sur *Le Poète Mainard*.

volume de lettres de Mainard avec ses poésies « contre les phantomes des tyrans ». La vente de cet ouvrage n'en couvrit vraisemblablement pas les frais d'impression, car Flotte ne fit jamais paraître ce second volume (1). Nous sommes ainsi malheureusement privés d'une notable partie de la correspondance (2) de notre auteur et de ses vers inédits où il flétrissait le « tyran » mort depuis peu, le cardinal de Richelieu qui s'était refusé à récompenser ses flatteries versifiées. Des spécimens de ces poésies inspirées par la rancune nous sont conservés dans quelques épigrammes transcrites par le poète sur ses cahiers autographes et l'idée d'en composer une collection lui fut sans doute suggérée par son ami J. L. Guez de Balzac qui, dépité de n'avoir pas été nommé évêque par le premier ministre qu'il avait vainement encensé dans ses lettres et dans son *Prince*, vitupéra en vers latins, après la mort de ce dernier, la mémoire de Tibère et couvrit d'opprobre les adulateurs de Néron (3).

Quelques amis de Mainard rimèrent les pièces liminaires de ce volume. Racan offrit un madrigal au duc de Joyeuse qui patronnait l'ouvrage. Scarron soupira burlesquement dans une épigramme « sur le mérite de Monsieur de Maynard mal récompensé. » Le poète tragique Tristan l'Hermite et le poète bachique Colletet firent, dans deux épigrammes, l'éloge de leur défunt ami et comparèrent son talent épistolaire à celui de Sénèque, de Pline et de Cicéron.

Flotte a publié d'une manière déplorable les deux cent quatre-vingt-sept lettres (4) qui constituent l'ouvrage que nous venons de décrire. Il n'a été guidé ni par des préoccupations littéraires, ni par le souci de mieux faire connaître la vie et le caractère de

(1) Certains exemplaires portent la date 1653. Il est probable qu'ils sont post-datés ; il se pourrait toutefois qu'on eût fait en 1653 un nouveau tirage de la couverture du volume.

La bibliothèque de l'Arsenal possède des exemplaires de 1652 et de 1653. — La bibliothèque Nationale possède seulement un exemplaire de 1653.

(2) Signalons aux chercheurs de documents inédits une lettre de Mainard à Flotte qui n'est pas perdue puisque R. Kerviler (brochure sur *J. de Sirmond*, Paris, 1876, p. 51) l'a connue et en a donné la date : 17 janvier 1643. Ce critique a négligé d'indiquer la collection à laquelle cette lettre appartient. Nous avons en vain recherché cette missive.

(3) Cf. notre commentaire de la lettre 227-CCIX de Mainard et pages 330-331 de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

(4) La dernière lettre porte le numéro CCLXXXV, mais il y a deux lettres CLIII et deux lettres CLXXXVII.

son ami intime. C'est ainsi qu'il a inséré dans le volume de correspondance de Mainard des billets tout à fait insignifiants et des missives d'une prose hâtive et mal soignée. D'autre part, il y a jeté pêle-mêle les lettres dont on lui avait remis les originaux, sans les disposer suivant l'ordre chronologique et sans même en transcrire la date.

Une pareille négligence est infiniment regrettable, car, à la différence de certains épistoliers du temps, de Gombauld par exemple, dont les lettres (1) sont si vides d'idées et de faits, celles de Mainard présentent un intérêt biographique particulier et, par les détails relatifs au travail du style de ses vers ou sur les circonstances dans lesquelles ils furent composés, elles aident à l'intelligence de son œuvre poétique. D'autre part, parmi les correspondants de Mainard, il en est un certain nombre qui ont joué un rôle plus ou moins brillant dans la littérature de l'époque, comme les poètes Racan, Tristan, Guillaume Colletet, Scarron, le romancier Marin le Roy de Gomberville, le grammairien Ménage, les académiciens Habert de Montmort et Laugier de Porchères, le critique Chapelain et surtout le *grand épistolier* Balzac, à qui Mainard a voué une admiration et une affection sans limites. Enfin, même dans les lettres qui sont adressées à des correspondants dont le nom a sombré dans l'oubli, comme Flotte, le chanoine Frémin, le Père Théron ou Pressac, greffier en chef au Parlement de Toulouse, il est aisé de cueillir des informations intéressantes sur les personnalités littéraires énumérées plus haut ou sur d'autres, comme Malherbe, qui appartiennent à une époque antérieure.

Mais, pour pouvoir utiliser les renseignements que la correspondance de Mainard, publiée en 1652, nous fournit, soit sur l'histoire littéraire de notre auteur, soit sur celle de ses contemporains, il est absolument nécessaire que la chronologie de ces pièces soit établie d'une manière exacte.

Faute d'avoir eu à sa disposition un ouvrage de ce genre, M. Arnould (2) a tiré des lettres que Mainard adresse à Racan,

(1) Paris, Courbé, 1647, in-12°.

(2) Thèse sur *Racan*, Paris, 1896. — Cf. le commentaire des lettres 128 et 288 du présent *Tableau*.

son ancien condisciple du cénacle de Malherbe, des inductions inexactes pour la biographie de son personnage. Il serait également difficile à l'historien littéraire qui voudrait tracer la vie de Balzac d'indiquer avec précision les relations du grand rhétoricien avec les esprits cultivés du Midi, si les lettres de Mainard qui contiennent des détails précieux à ce sujet n'étaient pas datées.

C'est aux biographes de Mainard qu'il appartenait de dater ses lettres. Malheureusement ils n'ont pas fait ce travail. Aussi les notices et les études où MM. Garriison, Clavelier, P. Lafenestre, Durand-Lapie et Lachèvre (1) s'occupent de la vie et des œuvres de Mainard, comptent-elles un grand nombre d'allégations fausses qui non seulement défigurent l'histoire de la vie, mais altèrent même la physionomie morale de notre écrivain, en esquisant d'une manière erronée l'évolution de ses sentiments et de ses idées.

On s'attendrait à trouver dans l'opuscule (2) que M. Durand-Lapie a consacré à la correspondance de Mainard, des recherches sur la chronologie de ses lettres. Il n'en est rien. Ce critique n'a fait qu'analyser brièvement la correspondance de notre auteur, en classant d'une manière tout arbitraire ses lettres en politiques, littéraires, personnelles et familiales (3). Comme si les deux derniers groupes n'en formaient pas un seul et comme si l'on pouvait séparer par des cloisons étanches des lettres dans lesquelles Mainard n'a eu d'autre prétention que d'amuser ses correspondants, ou encore de déverser dans des confidences le trop-plein d'amertume de son cœur!

C'est à l'occasion de la composition de notre ouvrage : *Le poète François Mainard, étude critique d'histoire littéraire* (4), que nous avons entrepris la tâche qui nous paraît indispensable de dater les lettres du volume de 1652. Cette besogne n'a pas été facile. A

(1) Garriison, notice placée en tête de l'édition des *Œuvres* de Mainard (Paris, Lemerre, 3 vol. in-12, 1885-1888). — G. Clavelier, *François Maynard, sa vie, ses œuvres, son temps* (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. XIX), Toulouse, 1907. — P. Lafenestre, art. sur *Fr. Maynard* dans la *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1903. — Durand-Lapie et Fr. Lachèvre, *Deux homonymes du XVII^e siècle. Fr. Maynard et Fr. Ménard*, Paris, 1899.

(2) *Les lettres de Fr. Maynard* (Extrait du *Bulletin historique et philologique* de 1900) Paris, 1901, in-8°.

(3) *O. c.*, p. 12.

(4) Paris, Champion, 1909.

part les années 1635 et 1636 qu'il passa à Rome, Mainard a vécu dans la période où il écrit les lettres en question à Saint-Céré. Les échos des événements historiques de son temps arrivaient avec beaucoup de retard dans sa petite ville, perdue au fond du Quercy. Ainsi qu'il appert d'autres indices, il est beaucoup de missives qui sont sensiblement postérieures aux faits auxquels elles font allusion. Nous pensons n'avoir négligé aucun moyen d'information pour établir la chronologie des lettres où il est fait mention d'un événement appartenant soit à l'histoire de France, soit à celle du Languedoc et du Quercy, soit enfin à la propre vie du poète. Aussi, n'est-il aucune lettre de cette catégorie à laquelle nous n'ayons pu assigner sinon la date du quantième et du mois, du moins celle de l'année de l'expédition. Nos recherches ont été heureuses surtout pour les messages que Mainard a envoyés de Rome, où il remplit en 1635 et 1636 l'office de secrétaire de l'ambassadeur Fr. de Noailles, car il nous a été possible de les dater avec une précision rigoureuse à l'aide des dépêches et des mémoires échangés entre Noailles et les hauts personnages de la Cour, dépêches et mémoires conservés aux Archives du Ministère des Affaires étrangères (1).

Les lettres inédites de Balzac et de Chapelain, si précieuses pour l'histoire littéraire du xvii^e s. et enrichies des notes savantes de Tamizey de Larroque, nous ont été d'un grand secours dans notre travail de classement. La lacune que ces lettres présentent pour certains moments de la période à laquelle se rapporte la correspondance de Mainard — la première partie des lettres inédites de Chapelain s'arrête en décembre 1640 pour ne reprendre qu'en 1659 et les lettres familières de Balzac ne partent que d'août 1643 — nous a fait regretter encore plus vivement de n'avoir pu mettre davantage à contribution cette précieuse source d'information.

Nous avons, à plusieurs reprises, déduit la chronologie des lettres de celle des poésies que Mainard y cite et dont nous avons ailleurs établi la date. Néanmoins, nos déductions établies sur cette base n'ont souvent qu'une valeur relative, car il peut arriver que

(1) Fonds de Rome.

la lettre ne soit pas contemporaine de la poésie citée ou mentionnée, mais lui soit postérieure. D'ailleurs, nous n'avons pas toujours pu recourir à ce procédé, pour la raison qu'un grand nombre des vers reproduits par Mainard dans ses lettres appartiennent à des pièces dont on ne saurait déterminer la date de composition.

Les douze lettres inédites, toutes datées, que nous avons extraites des Archives du Ministère des Affaires étrangères nous ont permis, grâce aux indications biographiques qu'elles contiennent, de mettre à leur vraie place une série de lettres qu'on n'aurait pu autrement dater de 1634 et de 1635. Il n'en est pas de même des lettres inédites que nous avons reproduites d'après les manuscrits de Mainard conservés à la Bibliothèque de Toulouse. Des problèmes plus ardues que ceux relatifs à leur chronologie se posent pour ces missives. Sont-elles authentiques ou Mainard, qui ne les a pas signées, n'a-t-il fait que recopier la prose épistolaire d'un autre ? En second lieu à qui s'adressent-elles, car non seulement, pas plus que les lettres publiées en 1652, elles ne sont datées, mais encore elles n'indiquent même pas le nom du destinataire.

Notons que Mainard a transcrit sur ses cahiers un certain nombre de vers et de lettres qui ne lui appartiennent pas. Les critiques qui ont étudié ses manuscrits ne s'en sont pas aperçus. Ainsi Labouïsse-Rochefort a donné comme textes inédits de Mainard des pièces que notre auteur n'avait fait que recopier : conséquemment, ce critique a appliqué à tort à la biographie de Mainard des particularités qui lui sont complètement étrangères. Pour ne parler ici que des lettres de notre personnage, Labouïsse-Rochefort a pris (1) pour une de ses missives inédites, la copie incomplète de deux lettres de Malherbe (2) qui figurent dans le *Recueil de lettres nouvelles* de Farci (Paris, 1627) et dans l'édition de 1630 des *Œuvres* de Malherbe. La première de ces lettres est adressée à Balzac et elle a été datée par Lalanne de sep-

(1) *Lettres biographiques sur Fr. de Maynard*, Toulouse, 1846, p. 216-233. V. à l'Appendice bibliographique de notre ouvrage sur *Le poète Mainard* notre note sur les mss. de Mainard, pour les poésies que notre auteur a transcrites sur son cahier et qui ne sont pas de lui.

(2) Mainard a recopié ces lettres (Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, ff. 12 verso-17) de manière à faire croire qu'elles n'en formaient qu'une seule.

tembre 1625 (1) ; la deuxième, à Racan, est du 10 septembre de la même année. M. Clavelier a commis la même erreur en attribuant à Mainard une longue lettre inédite (2) de J. L. Guez de Balzac dont nous avons ailleurs établi l'authenticité, en en donnant le texte et en montrant que c'était l'ébauche de la première partie du *Barbon*, satire en prose du « prince de la rhétorique » contre certains pédants de ses ennemis (3). Mettons en garde enfin les personnes qui seraient tentées de prendre pour des lettres inédites de Mainard celles qui figurent aux ff. 243-245 et 247 du ms. 843 de la Bibliothèque de Toulouse, en leur certifiant que ce ne sont que les copies des lettres 4 et 48 du livre V de Balzac.

Nous publions d'après les cahiers autographes de Mainard six lettres inédites. L'une d'elles (n° 280) est une pièce originale signée par Mainard, mais que peut-être il n'expédia pas. Celle dont nous n'avons inséré dans notre *Tableau* (n° 4) qu'un fragment débute de la même manière que la lettre LXIX du recueil de 1652. On reconnaît facilement que l'épître sur le mariage que Mainard adresse, comme nous l'établissons, à J. L. Guez de Balzac (n° 5), est authentique, vu qu'elle présente de nombreuses variantes, corrections et ratures et qu'elle contient des allusions à des événements du Quercy et du Languedoc. Enfin ses trois lettres envoyées, comme nous le démontrons, au président de Caminade et à Victor de Frézals (nos 133, 134 et 135) sont étroitement liées à de nombreuses lettres du volume de 1652.

En examinant, à l'effet d'en établir la date, les lettres du volume de 1652, nous nous sommes abstenu d'en donner le sommaire, ce qui aurait inutilement grossi les dimensions de cet ouvrage et obscurci les points qui peuvent servir à notre orientation dans la chronologie de ces textes (4). Nous nous sommes attaché à relever seulement ce qui, dans la teneur de chaque pièce, est de nature à en indiquer la date. Nous sommes ainsi parvenu à établir pour deux cent treize des deux cent quatre-vingt-

(1) Edit. de Malherbe dans la *Collection des grands écrivains*, III, 89, n. 1.

(2) Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, ff. 241 v., 242 recto et verso, et 243 recto.

(3) *Les Originaux du « Barbon »* de J. L. Guez de Balzac dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, 1908.

(4) En revanche, pour permettre aux historiens littéraires du XVII^e siècle d'utiliser avec profit les lettres de Mainard, nous avons dressé un index de tous les noms propres qu'elles renferment.

sept lettres que renferme le volume de 1652 une date précise : année, mois et même parfois quantième. Nous n'avons pu indiquer que la date approximative ou hypothétique de cinquante neuf autres lettres et enfin, faute d'éléments pour en fixer la chronologie, nous avons laissé non datées quinze des lettres de ce volume. Néanmoins, comme les deux cent dix-neuf lettres datées d'une manière certaine s'espacent sur la période qui va de 1634 à 1645, qu'aucune des lettres dont nous avons donné une date approximative ne saurait être d'une date antérieure à 1626, ni descendre plus bas que 1645, on nous permettra de dire qu'il y a fortement lieu de croire que les quinze lettres non datées appartiennent également aux années 1626 ou plutôt 1634-1645.

Une lettre extraite du ms. F. fr. 6909 de la Bibl. Nationale clôt la liste des textes inédits de Mainard que nous offrons dans ce volume.

Pour donner une vue d'ensemble de toutes les lettres connues de Mainard, nous avons fait entrer dans notre *Tableau* trois billets inédits de notre écrivain, que Tamizey de Larroque a publiés en 1867 dans le *Bulletin du Bouquiniste*, et une épître, donnée en 1870 par E. de Barthélemy dans le *Bulletin du Bibliophile*. Afin d'éviter aux historiens littéraires la peine de chercher ces missives, qui ne font pas partie du volume de 1652, dans des collections d'un abord difficile, nous avons dérogé au principe que nous nous étions imposé pour les autres et nous en avons donné l'analyse. Ajoutons qu'il nous a fallu dater deux des billets publiés par Tamizey de Larroque.



Chapelain voulait sans doute faire un compliment à Mainard en lui déclarant qu'il pouvait aussi bien prétendre à la principauté dans la prose que dans la poésie (1). La valeur littéraire de la correspondance de notre auteur est en réalité inférieure à celle de ses vers et Mainard lui même qui se moquait des censures que l'Académie pouvait faire de ses poésies, se défiait de sa prose (2).

(1) *Lettres inéd.* publ. p. Tamizey de Larroque, I, 75.

(2) L. CCLIX.

Sans partager l'avis du *grand épistolier* Balzac qui, craignant peut-être de voir sa gloire amoindrie, estimait que Flotte, par la publication des lettres de son ami, allait gêner la réputation de Mainard (1), on peut regretter avec Richelet (2) le style assez peu châtié de sa correspondance, tout en en louant, comme l'a fait Pellisson (3), le ton simple et familier. On y trouve parfois, il est vrai, de la recherche et des traits de mauvais goût qu'on dirait dérobés à Balzac dont Mainard imite certains tours et certaines expressions (4). « La passion que j'ay pour vous, écrit-il à Pressac, est une lunette qui grossit les objets de mon imagination et il me semble que vostre jambe est plus enflée que la rhétorique des déclamateurs qui corrompirent la pureté de la langue latine (5). » Un autre jour, Mainard déclare sans sourciller à l'évêque d'Utique : « L'approbation que vous avez donnée à l'ode qui sortit de mon esprit en un temps où je croyois qu'il estoit sur le point d'abandonner mon corps, pique ma morale (6). »

Néanmoins il est un très grand nombre de lettres agréablement écrites qui tranchent par leur laisser-aller familier avec la sécheresse des lettres de Malherbe à Peiresc et avec le ton guindé des épîtres de la première manière de Balzac. Elles charment le lecteur par l'abandon d'une causerie tantôt doucement railleuse, tantôt mélancolique, par le ton sincèrement affectueux qui y règne et par cette bonhomie souriante qui valut tant d'amis à Mainard. Il est bon seulement d'ajouter que ces qualités, on les retrouve alliées à plus de finesse, à plus d'enjouement, à plus de grâce et d'aisance et surtout à plus de correction dans les épîtres rimées de notre poète.

(1) L. 10 du livre XXV, à Conrart, 15 avril 1652 (éd. 1665).

(2) *Particularités de la vie des auteurs françois* en tête de son *Recueil de Lettres françoises*.

(3) *Hist. de l'Académie*, éd. Livet, I, 200.

(4) Cf. les notes des lettres inédites 5 et 134.

(5) Lettre CCXLVIII.

(6) Lettre III.

Les chiffres romains désignent les numéros des lettres du volume publié en 1652 ; les chiffres arabes indiquent l'ordre de succession des lettres de Mainard, sans distinction entre les lettres inédites et celles qui ne le sont pas.

Les vers de Mainard sont cités d'après l'édition G. Garriſson, Paris, Lemerre, 1885-1888, 3 vol. in-12.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE
DES
LETTRES DU POÈTE FRANÇOIS MAINARD

PREMIÈRE SECTION

LETTRES DONT ON PEUT FIXER LA DATE PRÉCISE

1.

Au comte Henri de Noailles. — *Aurillac, 1^{er} juin 1621.*

Lettre inédite, publiée par Tamizey de Larroque dans le *Bulletin du Bouquiste*, du 1^{er} mai 1867, avec deux autres lettres de Mainard, extraites de la collection Noailles de la Bibl. du Louvre F. 352². Les originaux de ces lettres ont été détruits au cours de l'incendie du Louvre en 1871 ; Tamizey de Larroque orthographie suivant l'habitude de tous les critiques *Maynard*, quoique certainement notre personnage ait signé ces lettres *Mainard*, comme il le fait au bas des lettres inédites que nous publions dans cet ouvrage et au bas des documents que nous reproduisons aux Pièces justificatives de notre thèse sur *Le poète Fr. Mainard*. Y voir aussi la note que nous avons consacrée aux signatures de Mainard.

Fr. Mainard, président au présidial d'Aurillac, avise le comte Henri de Noailles, gouverneur et lieutenant général de la Haute-Auvergne, que le lieutenant général du présidial veut retenir au greffe les originaux de deux lettres, dont l'une du comte de Queylus, qui témoignent de desseins préjudiciables à Sa Majesté et s'oppose au projet de notre personnage d'en faire l'envoi au roi. Mainard engage Henri de Noailles à « avancer la publication de la déclaration du roy, autrement les interprétations des ennemis sembleroient en pouvoir retarder l'exécution. »

2.

A François de Noailles. — *Autoire (Lot), 25 octobre 1626.*

Lettre inédite, extraite du ms. F. fr. 6909 de la Bibl. Nat., f^o 299. Ce manuscrit contient des lettres des Noailles ou adressées aux membres de cette famille.

MONSIEUR,

Je suis engagé si avant à faire un voyage à Thoulouse et la diligence y est si fort requise pour faire reussir un dessein que j'ay dans l'esprit, que je croy que vous trouverez bon que je differe jusques a mon retour qui sera dans huit jours, l'honneur de vous aller baiser les mains. Cette corvee depend plus de la volonté d'autrui que de la mienne, et Monsieur de Monrabé (1) qui m'a escrit de m'en aller à luy se pourroit rebuter de mon retardement. Monsieur d'Aynac se veut servir de ceste occasion pour chercher une consolation à son malheur ou un second naufrage à son esperance. Il vous prie, Monsieur, de prendre la peine d'escire en sa faveur, pour vous diminuer ce travail, je vous envoie une minute de la lettre qu'il vous demande, je n'attens que le retour de ce lacquay. Cependant, Monsieur, si je vous puis servir en ce païs vous m'obligerés extrêmement de m'y donner vos commandemens. Vous le devés puis que je suis parfaitement

Monsieur,

Vostre très humble et
très obeissant serviteur

MAINARD.

D'Autoire, ce 25 octobre.

Mainard a négligé d'indiquer l'année d'expédition de sa lettre. Elle est notée sur une missive d'Aynac, qui accompagne la sienne. Nous en extrayons les lignes suivantes (même ms. f^o 181) :

(Aynac prie Noailles de lui venir en aide, pour l'affaire de Toulouse) « Une de vos lettres, Monsieur, me peut beaucoup servir, puis elle sera aidée de Monsieur le président; il s'en va à Tholouse et seroit party aujourd'hui si je ne l'eusse prié d'atendre la faveur que je vous demande. Je suis importun et vous en crye mercy avec la mesme affection », etc.

Cette lettre est datée d'Aynac, le 26 ou le 25 octobre (2) 1626 et la suscription en est : « A Monsieur, M. de Noailles gouverneur et lieutenant pour le roy en Auvergne. » François de Noailles, fils aîné de Noailles, succéda à son père († 1623) à la charge de lieutenant général de la Haute-Auvergne (3), en conservant le gouvernement du Rouergue qu'il détenait depuis 1619. Il porta jusqu'à la mort de son père le titre de comte d'Ayen qu'il transmit à cette date à son fils aîné, Henri, pour prendre celui de comte de Noailles. Les messages de Mainard et d'Aynac furent expédiés à Noailles soit à Villefranche de Rouergue, soit à Aurillac, soit à Larche ou à Brive en Limousin, ses résidences habi-

(1) Il s'agit de Jean de Bertier, baron de Montrabe, qui était alors président au Parlement de Toulouse, et qui, en 1632, devint premier président de cette même Cour.

(2) Une tache d'encre empêche de distinguer si le dernier chiffre du quantième est un 5 ou un 6. — Aynac, commune et château du Lot, dans les environs de Saint-Céré.

(3) Henri de Noailles lui avait résigné cette lieutenance le 22 février 1614, mais continua à l'exercer jusqu'à sa mort.

tuelles. V. sur les Noailles : Père Anselme, *Hre généalog. et chronol. de la maison de France*, IV, 790 et L. Paris, *Les papiers de Noailles de la Biblioth. du Louvre*, Paris, 1875. Sur Flotard de Turenne, marquis d'Aynac, qui combattit en Guyenne contre les protestants, en qualité de guidon de la compagnie des gendarmes du maréchal de Thémînes, son cousin, v. Vidaillet, *Biographie des hommes célèbres du département du Lot*, Gourdon, 1827, p. 426. Nous parlons d'Aynac p. 146 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*, à propos d'une épigramme que ce dernier lui adresse (éd. Garriss., III, 65).

A la fin d'octobre 1626, Mainard faisait certainement des vendanges à Autoire. Il y possédait une vigne de seize journées et le domaine de la Rivière. (Cf. liv. I, chap. VII § 2 et *Pièces justificatives* de notre ouvrage sur Mainard).

3.

A Fr. de Noailles. — Saint-Céré, vers 1627.

C'est la seconde des trois lettres de Mainard publ. p. Tamizey de Larroque, d'après les mss. du Louvre, dans le *Bull. du Bouquiniste* de mai 1867.

Ce billet n'est pas daté et ne porte pas d'indication de lieu. Mainard y parle à Noailles de la fausse nouvelle d'après laquelle les Polonais auraient offert la couronne de leur royaume au maréchal de Thémînes. Or Pons de Lausières-Thémînes Cardaillac, sénéchal et gouverneur du Quercy, fut créé maréchal de France le 1^{er} sept. 1616, après avoir arrêté le prince de Condé, et, ayant été investi du gouvernement de Bretagne, mourut à Auray, le 1^{er} nov. 1627. (Cf. *Dict. crit.* de Moréri et Vidaillet, *o. c.*, p. 400 et s. Sur les Thémînes, sénéchaux du Quercy, cf. Arch. dép. du Lot, F. 97). Comme ce message était dans la collection du Louvre placé après la lettre de Mainard à Henri de Noailles du 21 juillet 1621 (cette dernière représentait le f° 204 du ms. disparu F. 352², tandis que le billet en question y occupait le f° 229), c'est entre juillet 1621 et novembre 1627 que Mainard l'écrivit.

Le lieu d'expédition de ce billet est certainement St-Céré, résidence habituelle de Mainard. Celui-ci y parle du comte de Clermont qui est arrivé depuis peu à Castelnau où il a été fort visité et qui « menace d'aller voir » Fr. de Noailles. Or le château de Castelnau se trouve à trois km. de St-Céré et le poète était dans les meilleurs termes avec son voisin, grand amateur de parties bachiques. Il est probable que c'est le comte de Clermont, de retour de Paris, qui apprit à Mainard les bruits qui couraient sur Thémînes, ainsi que la nouvelle du voyage du marquis de Merville à la Cour. — Le ms. F. fr. 6909 de la Bibl. Nat., f° 369, contient une lettre d'Alexandre de Castelnau, comte de Clermont-Lodève et marquis de Sessac, à Fr. de Noailles : « Si Monsieur de Valliac, barons de Gramat et d'Aynac (1), président d'Orliac et autres, m'eussent voulu escouter nous aurions esté passer les festes avec vous (à Aurillac) ». Apparemment, on faisait meilleure chère à Castelnau.

(1) C'est vraisemblablement le fils du marquis d'Aynac, précédemment nommé; Flo-tard Galiot de Turenne, chevalier de Malte, futur capitaine dans le régiment du duc d'Orléans et aide-de-camp du même, mourut en 1677 à la bataille de Cassel (Vidaillet, *o. c.*, p. 426).

4.

A un inconnu. — 1628.

Lettre inédite extraite du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, ff. 275 v. — 276 r. Nous citons de cette lettre le seul passage intéressant qui montre les sentiments que Mainard professait à cette date à l'égard de Richelieu et témoigne de la liberté avec laquelle l'ancien disciple de Malherbe plaisantait la lenteur de son maître. Le début de cette lettre, où notre personnage refuse avec une modestie qui ne paraît guère sincère les compliments de ses correspondants, est le même que celui de la LXIX, envoyée, en 1636, de Rome, au chanoine Frémin. Certains débuts de lettres servaient aux écrivains de ce temps pour plusieurs épîtres, de même que les anciens utilisaient le même exorde pour plusieurs discours.

C'est une si forte défiance que celle que j'ay de moy-mesme que, si les sentiments de nostre incomparable Cardinal (1) estoï(en)t si peu hardis et si peu généreux que les miens, la digne qui bride La Rochelle seroit encore dans l'imagination des ingénieurs qui l'ont faite et Malherbe auroit plus de temps qu'il n'en demande pour ajuster l'Epitafe de La Rochelle.

Commencée le 28 nov. 1627 (cf. Bassompierre, *Mémoires*, éd. Chantérac, III, 337) la digne de la Rochelle fut terminée avant la fin de mars 1628 (cf. Arcère, *Hist. de la Rochelle*, 1756-57, t. I, p. 284). — Quant à Malherbe qui, peu avant avril 1628, publia son ode *Pour le roi allant châtier la rebellion des Rochelois* avec une lettre où il remerciait le roi de sa promesse « de ne donner jamais abolition aux assassins de son fils », il n'acheva jamais son ode sur la prise de La Rochelle dont il prophétisait, dans un fragment inséré dans la lettre citée, la chute prochaine (cf. Lalanne, éd. Malherbe, t. I, p. xci; p. 277 note; et fragment CIV, p. 284). Le poète mourut le 16 oct. 1628, treize jours avant la reddition de la fameuse cité protestante.

5.

A J.-L. Guez de Balzac. — Fin 1628.

Nous extrayons la lettre inédite suivante du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, l'un des cahiers autographes de notre poète. Elle offre de nombreuses variantes. Nous en publions le début d'après la f. 269 v. où Mainard a recopié, en le modifiant, le commencement de ce morceau, transcrit aux ff. 268 verso et 269 recto, et nous en donnons la fin d'après les ff. 274 v. et 275 v. Les feuilles intercalaires 270 — 274 v. contiennent des vers. — Comme les var. de cette lettre ne présentent pas d'intérêt, nous les avons toutes négligées.

(1) Comme on le voit, ce ne sont pas les termes qu'emploierait un écrivain qui, suivant certains critiques, aurait été exilé par Richelieu en province. (Cf. le chap. v, § 1 du liv. I de notre ouvrage sur Mainard).

En 1628 les amis de J. L. Guez de Balzac, émus de le voir vivre dans sa solitude, en Charente, pensèrent lui rendre l'existence plus agréable en l'engageant à la partager avec une femme et des enfants. Aux conseils matrimoniaux de Guillaume Girard, secrétaire du duc d'Epemon, l'épistolier opposa les plaisanteries un peu cyniques de sa lettre 12 du liv. III, du 7 avril 1628 (*Œuvres*, éd. 1665) : Les plus belles des femmes deviennent laides ; les Parisiennes sont trop « savantes » et les provinciales trop prudes et trop sottes. Quant aux enfants, il ne voudrait pas être obligé de les aimer s'ils venaient au monde borgnes ou muets (1). « Et quand je serois assuré de ne faillir pas en cela, je me passerai bien d'avoir des enfans, qui désireront ma mort s'ils sont méchans, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde ». Mainard essaya lui aussi d'avoir raison de l'aversion témoignée pour le mariage par Balzac, qui resta toute sa vie célibataire. La réponse de l'incurable égoïste à la première lettre de notre poète, ainsi que cette lettre sont perdues.

Vous parlés prophete (2) quand vous dites que vous ne fairés point de pape, puisque le mariage et vostre inclination sont deux pièces incompatibles et qu'il est deffendu à ceux dont la naissance est illégitime de pretendre à la chaire de Saint Pierre. Je suis marry que vous ayés de l'aversion pour la plus belle partie de la société civile et que ce seul point face un petit desordre entre vous et la raison. Vous ne scauriés refuser de donner des successeurs à vostre maison sans estre injuste envers le siècle avenir et tesmoigner que sa gloire vous est deffendue. Il ne peut rien naistre de vous qui ne soit une félicité publique, et au besoing où nous sommes de gens capables de prendre la conduite de l'estat apres nostre divin Cardinal, vostre celibat sera une stérilité beaucoup plus a craindre que celle de nos campagnes, quand elle seroit accompagnée de tous les malheurs de la guerre et de la maladie (3). Vous avés beau toutefois esclairer et tonner contre les femmes, je scay qu'elles possèdent vostre cœur et qu'il y en a une dans ceste province, à

(1) Dans sa lettre 28 du livre XXIII, adressée le 10 déc. 1650, à Conrart, Balzac reprendra la même idée, en priant son ami de lui dire à propos d'un discours « si je ne suis point de ces peres abusez qui baisent des singes et des marmousets, et qui croient qu'ils sont beaux parce qu'ils sont leurs enfants ».

(2) « Sans parler Balzac ny Malherbe », dit Mainard ailleurs (var. du vers 1 str. VII de l'ode *Hélène, Oriane, Angélique* du *Recueil des plus beaux vers* du libraire Toussaint Du Bray de 1626 ; cf. éd. Garriçon, III, 337). C'était une expression chère à Mainard, car, dans une missive à Chapelain, Balzac écrit le 26 sept. 1644 : « La France qui parle Balzac depuis Calais jusqu'à Bayonne, ainsi que dit nostre président ». (*Lettres inédites* publ. p. Tamizey de Larroque, Paris, 1873, dans le t. I des *Mélanges hist.*)

(3) La famine ravagea le Limousin en 1628 et en 1629 (P. Laforest, *Limoges au XVII^e s.*, Limoges, 1869, p. 179). Fort probablement la province voisine du Quercy eut aussi à en souffrir. — Quant à la peste, elle sévit dans tout le Languedoc de 1628 à 1630. Sur l'épidémie qui, en 1628, affligea Aurillac, ville proche de Saint-Céré, cf. Mirande, *Notice hist. s. Aurillac* dans les *Tablettes hist. de l'Auvergne* de Bouillet, Clermont-F., 1840, I, 234.

qui pour joindre vos nuits aux siennes, vous ne refuseriez pas de donner toute vostre liberté, quelque inclination que vous ayés a suyvre le parti des republicques (1). Aussy crois-je que vostre lettre n'est pas vostre profession de foy, mais un jeu de vostre rhétorique, et que vous avés voulu monstrier que l'injustice même a bonne cause lors que vous prenés le soin de parler pour elle (2). Il n'appartient de choquer le mariage qu'à ceux qui se sont persuadés que les lois ne sont que les resveries de quelques esprits mélancoliques, et que la confusion ne put rien gaster en la conduite du monde. Mais pour vous, de qui le jugement put servir d'original de prudence aux ministres mesmes de l'estat, vous n'avez garde de vous esloigner du sentiment des sages. et de permettre aux opinions malades d'altérer la santé des vostres.

Je scay bien que les satyres contre le mariage sont fertiles en mots nouveaux, et que ceux qui prétendent en bon esprit s'accuseroyent de choquer la Court et la mode, si, en leurs conversations les mieux ajustées, ils ne tesmoigneroyent qu'ils croyent que tous les maris portent des cornes, et toutes les femmes des adultères... Ce caprice leur semble si beau que non contens de le débiter dans le Cabinets ou dans les ruelles des lits, ils en remplissent encore les escrits qu'ils envoient à la postérité, et les libraires sont aujourd'huy plus occupés à faire imprimer ces médisances, que l'histoire du siège de la Rochelle, et les panegiriques du roy et du Cardinal... Je n'ignore pas que la nopce ne trouble bien souvent le repos des mariés, et ne leur face desirer de pouvoir retourner à la premiere condition de leur vie. Mais il faut considerer que ces repentirs ne tombent que dans les ames basses et foibles, qui ne sont capables d'aucun commandement, et qui ont besoin de curateur en quelque âge qu'ils puissent estre. Il n'y a point de doute que les familles ne soyent heureuses ou malheureuses, selon que le maistre qui les gouverne est sage ou imprudent. Il est l'intelligence qui agit dans ces petits empires, et quoi qu'on die contre la perverse inclination des femmes, elles sont telles que les maris les font. Pour moy, je laisse pester ces jeunes fous qui ne veulent jamais se retirer de leurs debauches, ny se mettre dans un lien qui fait subsister l'ordre et la justice dans le monde. Tout ce qu'ils disent contre la nopce est une confession publique de leur peu de conduite. Ce n'est pas entre leurs mains qu'un estat si

(1) Allusion au *Discours sur l'état des provinces unies des Pays Bas*, dissertation républicaine que Balzac, à l'âge de vingt ans, avait écrite en Hollande.

(2) Balzac avait précédemment écrit au P. Garasse (l. 3 du liv. IV, s. d.) pour se réconcilier avec lui : « si bien que je consens librement, que ce qui a esté écrit à Hydaspe passe pour un jeu de mon esprit. . et qu'on pense que j'ay seulement voulu faire voir que je pouvois estre plus fort que la vérité si je ne voulois pas estre pour elle ».

embarrassé qu'estoit le nostre, il y a dix ans, eut trouvé les prosperités dont nous jouyssons aujourd'huy. Une grande couronne seroit bien pesante a une teste qu'un petit soing domestique est capable de remplir, et celuy là ne viendroit jamais à bout d'un demy Royaume de rebelles, qui ne sçait se faire obeir à une femme à qui il presche incessamment. Ou en serions nous si les opinions de ces estourdis estoient generalement suyvies. Tous les biens de la terre seroyent possédés par des héritiers incertains et un enfant légitime ne seroit pas une rareté moindre que le Fenis. Défaites vous, je vous prie, de tous les sentimens qui sont contraires à ce que je vous écris, et aymés le sacrement qui fait que vostre naissance est glorieuse à la mere qui vous a porté, et croyés que tout ce qui est dans ceste lettre part de la plus sage méditation qui ait jamais occupé...

Etant donné que Mainard fait allusion aux livrets qui, selon l'usage d'une époque où il n'y avait pas encore de gazettes, contenaient l'histoire du siège de La Rochelle, cité qui se rendit le 29 oct. 1629, ainsi que les éloges du roi et du Cardinal, cette lettre doit être de la fin de 1628.

En parcourant les missives amoureuses que Balzac adresse à Clorinde (lettres 17, 18, 19, 20, 21 du livre III, avril-juillet 1620), on serait tenté de croire que le célibat de Balzac est dû à un dépit amoureux. Voici ce qu'il écrit à sa belle le 10 oct. 1629 (lettre 20 du liv. VII, adressée à M^{lle} * *) : « Après... tant de rigueurs que j'ay souffertes, vous vous estes avisée, dix ans après, de m'envoyer une bonne nouvelle (cette demoiselle lui transmet une lettre de M^{me} Desloges, la *divine amie* de l'épistolier)... Vous avez avancé le terme de ma vieillesse et blanchi la moitié de mes cheveux. Vous m'avez banni de ce Royaume, et contraint de fuir vostre tyrannie en pays estrange (1). Finalement il n'a pas tenu à vous que je ne me sois précipité et n'aye fourni la matière d'une tragédie ». On sait que le grand rhétoricien cultive avec délices l'hyperbole (2); gardons-nous de croire que l'amour ait eu à ce point raison de la sécheresse de son cœur. De Rome, où il se trouvait déjà à la fin de 1620, il avoue à M. d'Ambleville (l. 23 du liv. III, 25 déc. 1621) que les Italiennes, « belles autant qu'éloquentes » (en quoi elles diffèrent des Françaises qui, même jolies, étant dépourvues d'esprit, sont des « palais deshabités » ou des « bestes agréables ») lui ont fait oublier l'amour juré à Clorinde. En réalité Balzac était parti pour Rome non pour y oublier ses chagrins d'amour, mais pour y intriguer en vue de l'obtention d'un évêché, objet des vœux de toute sa vie (V. ce que nous disons sur Balzac et sur ses efforts pour arriver à l'épiscopat dans les chap. v § 1 et 2; vi § 3; vii § 4 du livre I de notre ouvrage sur *Le poète François Mainard*). L'espoir de devenir évêque fut une des raisons pour lesquelles il resta garçon; sa froideur à

(1) Forme couramment usitée dans le premier tiers du xvii^e s. pour *étranger*.

(2) Le 10 août 1644 (l. 28 du liv. XI) il assure à la marquise de Rambouillet qu'il abandonna « lâchement » l'hyperbole « il y a près de dix-huit ans par je ne sçay quelle mauvaise honte que me causerent les reproches et la mesdisance de mes ennemis. » En réalité il en usa avec plus de modération dans ses derniers que dans ses premiers écrits.

l'égard des femmes en fut une autre. Théophile, que Balzac avait accablé au moment de sa détention à la Conciergerie, lui lance cette phrase pleine de fiel : « On dit que vous estes un estrange masle : je l'entens au rebours et je ne m'estonne pas si vous estes si médisant contre les dames » (*Œuvres*, éd. Alleaume, Paris, 1855, II, 289). Tallemant (*Historiettes*, éd. Paris et Monmerqué, Paris, 1854-60, IV, 94) se fait l'écho des bruits qui accusaient Balzac de vices contre nature. En tout cas, l'épistolier a tout fait pour mettre en circulation sur son compte les suppositions les moins flatteuses pour un homme. Il n'avait pas vingt-six ans qu'il déclarait à Boisrobert, un débauché insigne : « en l'estat où je suis, je ne fais plus de différence entre les belles femmes et les beaux tableaux... ma misérable vertu est aussi contrainte que la sobriété des pauvres est nécessaire ». Comme Malherbe avait, dans une lettre adressée à l'épistolier, plaisanté Racan sur sa timidité à l'égard du beau sexe (éd. Lalanne, III, p. 89 et s.), Balzac lui répond (15 août 1625, l. 19 du livre IV) : « (en) nous accusant de n'avoir pas esté jeunes si longtemps que vous, vous nous blasmez seulement d'estre arrivez au port plus tost que vous n'avez fait ». Le bon Racan ne voulait pas de cette gloire et le dit clairement à son ami (Lettre IV, éd. Tenant de Latour, I, p. 310 et s.) : Que Balzac consume sur les livres « le peu de vigueur qui lui reste ! » Racan ne veut pas renoncer aux délices de la vie et tâchera « de faire en sorte qu'Arténice et Clorys aient meilleure opinion de lui que M. de Malherbe ».

Si Balzac n'écoula pas son exhortation matrimoniale, Mainard lui-même devait un jour chanter la palinodie. La longue et atroce maladie de sa femme, atteinte de paralysie, « ses embarras domestiques », la modicité de ses revenus lui firent regretter, dix ans après l'envoi de cette lettre, de s'être marié. Aussi en s'adressant à son ami Flotte, qui menait à Paris une joyeuse vie de garçon, lui déclare-t-il : « Le célibat n'est pas moins nécessaire aux poètes qu'aux prestres et les Muses ne doivent pas s'embarrasser des soins d'une famille » (L. CXLV) et dans une poésie inédite (ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 234) il lui confesse :

La douce mere des amours
Divertit quelquefois le sage,
Mais j'estime qu'il doit toujours
Estre ennemy du mariage.
Flotte, il faut vivre comme toy.
Ceux qu'Hymen soumet à sa loy
Sont exposés (à) mille peines,
Pour une courte volupté,
Qu'ils cherchent dans l'obscurité
Au païs des males semaines.

6.

A Fr. de Noailles. — *Paris, 21 février 1632.*

C'est la troisième et dernière des lettres inéd. de Mainard, publiées par Tamizey de Larroque dans le *Bull. du Bouquiniste* de mai 1867 et tirées de la collection du Louvre.

Cette lettre ne portait pas dans l'original d'indication d'année ; le quantième a été mal transcrit par l'éditeur 21 septembre au lieu de 21 février, date donnée par L. Pâris, *Papiers de Noailles*, t. I, p. 36. Cette dernière date est la bonne, car Mainard, qui se trouve dans la capitale, raconte à son correspondant la rencontre qu'il a faite de Guillaume Bautru, le familier bien connu de Richelieu, « à la foire », c'est-à-dire à la foire de St-Germain qui se tenait à Paris en février et en mars et dont Scarron, entre autres, nous a laissé une description célèbre. (V. cette pièce et les notes qui l'accompagnent dans *Paris burlesque et ridicule au XVII^e s^e*, par P. L. Jacob, Paris, Garnier, s. d., pp. 213 et s.). — Nous donnons 1632 comme année d'expédition de cette lettre, car Mainard y parle du roi de retour de son voyage à Metz et du ballet que le comte de Soissons prépare pour la Cour. Or la *Gazette de France* du 20 février 1632 annonce que le 2 mars le comte de Soissons s'était rendu à St-Germain-en-Laye pour prier le roi d'assister à son ballet qui fut dansé le 7 mars au Louvre, à l'Arsenal et à l'Hôtel de Ville (*Gazette* du 12 mars).

7.

A Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour.

Saint-Céré, 19 mars 1634.

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f^o 49 bis. — Charles de Noailles, évêque de St-Flour, est le frère de François, comte de Noailles, nommé en 1634 ambassadeur de France à Rome. Le prélat qui était un protecteur de notre écrivain sollicitait ce dernier de quitter sa famille et la France pour servir de secrétaire à l'ambassadeur. V. le chap. v § 2 du livre I de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

MONSIEUR,

Par ma dernière depesche vous aurés veu le malheureux estat ou la fortune me tient, et comme elle veut que je sois toujours en un point de ne pouvoir travailler ny pour moy, ny pour autrui. Je croyois depuis ce dernier courrier que ma malade (1) se porteroit mieux et en effet quelques beaux jours que nous avons eus l'avoient remise jusques là que je me repentois de vous avoir escrit des excuses pour le voyage de Rome, mais son mal est revenu avec la pluye, et je suis contraint à mon grand regret de ne partir d'ycy. Je vous jure, Monseigneur, que ce me seroit une satisfaction extraordinaire que d'estre auprès de Monsieur l'ambassadeur mesmes si j'estois si heureux et si habille homme que je peusse, estant pres de luy, luy rendre quelque service qui fut avantageux à vostre maison. Tout ce qui vous touche me donne de si fortes passions, que je ne demande autre chose que d'estre employé par vos ordres et par vos

(1) La femme de Mainard.

commandemens. Je me fie si fort de mon affection qu'il me semble qu'il y a peu de choses que vous ne puissiez commander, dont je n'espère de venir a bout à vostre gré et au mien. Vous m'avez obligé, Monseigneur, et m'obligés tous les jours, aussy suis-je tellement à vous, que si en l'âge où je suis je debvois me choisir un maistre, n'en déplaie aux princes, je vous proteste que ce seroit vous. J'enverray des demain à madame de Leyme (1) la lettre que vous luy escrives et attendray qu'il vous plaise de me marquer le temps où il faudra que j'aille faire effectuer la promesse de monsieur de Tule (2). Il y a de l'apparence que ce sera bien tost, et que la chose ne peut pas estre long temps remise. Voyez, Monseigneur, comme je souhaite que vous soyés satisfait à mon préjudice. Vostre employ vous esloignera pour long temps d'Auvergne (3), et par consequent je seray privé de la chose du monde qui m'est la plus chere et la plus agreable, qui est l'honneur d'estre aupres de vous, dont les faveurs m'obligent a estre éternellement, Monseigneur, vostre très humble, très obéissant et très obligé serviteur.

MAINARD.

De St-Céré, ce 19 mars (4).

8 (XXXIV).

A Flotte. — Saint-Céré, avril 1634.

Mainard prie Flotte de solliciter M. Lartige, conseiller au Parlement de Paris, en faveur du procès du comte de Clermont et lui promet, au nom du comte, qu'il sera magnifiquement régalaé au château de Castelnau, à son passage « de l'automne prochain » pour se rendre à Toulouse. Mainard et le comte l'y accompagneront et l'on y fera à Flotte une entrée identique à celle du marquis d'Ambres.

La *Gazette* du 8 avril annonce que ce personnage, nommé, conjointement avec le comte de Tournon et le v^{te} d'Arpajon, lieutenant général du Languedoc,

(1) Il s'agit de Jeanne de Noailles, que L. Pâris, *o. c.*, I, p. 92 et le Père Anselme, *Hist. géneal. de la maison de France*, IV, 790, appellent Jeanne Françoise de Noailles, sœur de l'évêque et du comte; elle fut abbesse de Leyme de 1627 à 1648 (cf. *Notes sur l'abbaye de Leyme* par l'abbé Albe dans le *Bulletin des études scient. et litt. du Lot*, 1902, p. 104).

(2) Jean de Gourdon de Vaillac, évêque de Tulle de 1599 à 1652, date de sa mort (*Gallia christiana*, II, 677).

(3) Charles de Noailles préparait son élection, comme député de la métropole de Bourges, à l'Assemblée générale du Clergé de 1635.

(4) Comme on le voit, Mainard a négligé d'indiquer l'année d'expédition de sa lettre, mais, comme il résulte des premières phrases que notre personnage aurait dû se mettre en route pour joindre l'ambassadeur et que, le 17 mars 1634, celui-ci était passé par Aix pour se rendre à Marseille où il devait s'embarquer (cf. *Lettres de Peiresc* publ. p. Tamizey de Larroque, IV, 102), la date 1634 est certaine.

fit son entrée à Toulouse, le 25 mars 1634 (V. sur le marquis d'Ambres, Devic et Vaissète, *Hist. du Languedoc*, XI, 1100, 1104, etc. ; Dubédat, *Hist. du Parlement de Toulouse*, II, 199-200).

9.

A Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour.

Castelnau, 28 avril 1634 (1).

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 82 bis.

MONSEIGNEUR,

La fortune me traite toujours avecque rigueur, les choses que je désire avecque violence n'arrivent jamais. Vous avés fait le voyage de Bourges, et n'estes pas venu à Saint Flour où j'esperois que j'aurois pour quelques jours l'honneur d'estre près de vous. Je prevoy que je seray malheureux pour tout le reste de cette année puis que vous le passerez à Paris, et que je seray où vous ne serés pas. Je voudrois bien me prevaloir des honestes offres que vous me faites, en me conviant d'y aller, mais l'embaras de mes affaires ne me permet plus de m'esloigner de ches moy, que pour des occasions importantes. Celle de vous rendre mes services, Monseigneur, sera toujours préférée à toutes les autres, et si j'estois si heureux que de vous pouvoir estre nécessaire, je m'en irois en poste là où vous seriés et jouyrois par ce moyen du plus grand contentement qui me puisse arriver, qui seroit celuy de vous rendre mes services, c'est de quoy je me pique plus que de toutes les choses du monde, et vous me traitterés mal si vous ne me faites l'honneur de m'employer. Vous n'avés jamais eu de domestique qui plus punctuellement et plus diligemment que moy se porte à suyvre vos ordres, et a tascher de vous rendre satisfaction. Je ne sçay comme quoy vous le serés de la depesche que je vous ay faite à Bourges, mais je puis bien vous asseurer sans mentir, Monseigneur, que je n'ay rien oublié pour mestre à la raison un esprit qui n'en a gueres. Je croy que dans peu de jours j'apprendray par le retour de celuy que je vous avois envoyé, le succes de l'assemblée et de ma négociation. Pour le voyage de Rome, il est impossible que je le face ; le sujet qui m'en empesche ne sauroit estre osté et la maladie de ma femme empire tous les jours au lieu de diminuer. Un esloignement si grand seroit sans doute prejudiciable, voire meme tout a fait ruineux, à ma famille. Pour la fin je vous fairay, Monseigneur, une très humble priere

(1) Castelnau, château du comte de Clermont, situé à 3 km. de St-Céré.

qui est de me donner vostre peinture de la main de Ferdinand, je vous le demande avec la mesme ardeur que je vous demanderois la vie si apres avoir commis un crime capital, c'estai (*sic*) a vous à m'absoudre. Ce me sera une grande consolation que de vous voir dans mon cabinet, et croy je que ce tableau me donnera de bonnes pensées et me fera escrire quelque chose qui vous plaira. Mais c'est trop vous amuser, il est temps que je vous proteste solennellement que je suis...

MAINARD.

De Castelneau, ce 28 avril (1634).

10.

A Ch. de Noailles. — *Saint-Céré, 21 mai 1634.*

Lettre inéd. Mêmes arch., f° 106 bis.

MONSEIGNEUR,

Vos lettres me tesmoignent si véritablement que vous me faites l'honneur de m'aimer que je suis en cholere contre moy mesme dequoy je vaux si peu. Je crains qu'enfin vous ne vous lassiez de me favoriser, et que vous ne me passiez pour un homme qui a eu injustement part en v^{re} bienveillance. Il est certain que de toutes les choses du monde il n'y en a pas une que je fisse avec tant de satisfaction que celle de vous rendre mes très humbles services, et je suis presque inconsolable quand je m'apperceoy que je vous ay fait cognoistre quelqu'un de mes deffauts. Ma derniere depesche que Fouillet vous aura rendue de ma part et ce que je l'avois chargé de vous dire, sont sans doute des impertinences capables de vous degouter de m'estimer quelque chose. Je vous en crie mercy et vous supplie de croire que deux heures apres son depart, je me repenty d'avoir creu ceux qui m'ont porté à entrer en capitulation avecque vous. Je confesse que j'ay suyvy le sentiment d'autrui, plus que le mien, et que j'ay tort d'avoir proposé des conditions qui peut-estre vous auront esté impertinentes; si mon apprehension est bien fondée, je vous en demande pardon à genous et les mains jointes. Par ce que vous me faites l'honneur de m'escrire, Monseigneur, je cognoy que si vous me souhaittés de l'employ, c'est plus pour m'occuper et me tirer du lieu où je suis, que pour l'avantage de ceux aupres de qui vous me souhaittés, et que par consequent je debvois estre plus facile à accepter vos propositions. Je ne scay que dire là dessus, sinon qu'il y a je ne scay quoy dans mes miserables affaires qui semble demander ma presence et me fait refuser ce que je devrois accepter avec des joyes et des satisfactions incomparables.

Si je puis vaincre quelques petites difficultés qui s'opposent à mes des-seins, je ne seray pas long temps sans vous aller rendre conte de ma vie, et vous aller demander pardon de mes fautes, il seroit impossible que je fusse jusques apres l'assemblee generale sans avoir l'honneur de vous voir, quand ce ne seroit que pour trois jours, puisque je veux estre eternellement, Mgr...

MAINARD.

De S^t-Céré, ce 21 may (1634).

11.

A Ch. de Noailles. — *Saint-Céré, 4 juin 1634.*

Lettre inéd. Mêmes arch., f^o 113 bis.

MONSEIGNEUR,

Vous avés entrepris de surmonter ma mauvaise fortune et de ne me laisser pas vieillir dans un mauvais païs, je ne scay avec quelles parolles, ny avec quelles obeissances je pourray vous remercier de vos bienfaits. En l'impuissance où je suis, tout ce que j'espere de faire, c'est de publier par tout, et tant que j'auray de voix, que vous avés exercé si puissamment vostre générosité envers moy, qu'il est juste qu'on vous mette au nombre de ces grands héros qui se sont piqués d'aimer les Muses, alors qu'elles estoyent les plus malmenées. Je n'ay pas encore veu Fouillet, c'est par la lettre de vostre secretaire, Monseigneur, que j'apprens qu'il vous plaist que je parte pour Rome et que vous avés esté si bon que de m'accorder des conditions que je vous ay peut estre demandees avec trop d'impudence. C'est la nécessité de mes affaires qui en a esté cause. Il n'y a rien que je ne tente de faire pour vous tesmoigner combien je croy debvoir à la bonne opinion que vous avés de moy, et si, pour vostre particulier, je rencontre les occasions de vous rendre mes obeissances, je me fie si fort de mon affection, que je croy que vous n'aurez point de regret de l'élection que vous avés faite de moy. Je me prepare, Monseigneur, a desloger, et il n'y a rien qui desormais me puisse retarder, si la mort ne se mesle de m'oster la puissance de vous obéir. Par le premier courrier vous scaurés le jour de mon départ et par tous ceux qui s'offriront toutes les choses que je croirais dignes de v^{tre} cognoissance. Je me remets, Monseigneur, à vous escrire plus punctuellement apres que j'auray receu vos ordres par le retour de Fouillet, je me contenteray pour ceste fois de vous assurer que jusques au dernier souspir de ma vie, je seray...

MAINARD.

De S^t-Céré, ce 4 juin (1634).

12.

Au même. — *Saint-Céré, 9 juin 1634.*

Lettre inédite. Mêmes arch., f° 118 bis.

MONSIEUR,

Vous ne serés pas mesconté en l'opinion que vous avés prise de ma fidélité et de ma diligence. Si j'estois si malheureux que de m'esloigner de l'une de ces deux qualités, jamais la France ne me reverroit. Aussi n'y a-t-il point d'apparence que je deusse vivre après un si grand crime, puis que vous me traittés si favorablement, et que vous machetés plus que je ne vaux. Asseurés vous de moy, je vous en suplie, Monsgr., et croyés que je veux punctuellement dependre de vos ordres, et regarder constamment les interests de v^{tre} maison. J'ay receu vos ordres par Fouillet, et les mandemens qu'il vous a pleu de m'envoyer. Il n'y a plus rien qui me puisse retarder, et je partiray le 14 sans faillir. Du Mas (1) que j'ay prié de venir ceans se prépare au voyage, et vous pouvés juger comme je desire qu'il s'en aille avecque moy. Il est prest a ce qu'il dit, dès qu'il aura receu quelque responce de vous, Msgr. J'ay envoyé au sieur Barbier et j'attens aujourd'hui qu'il m'apporte les six cens livres pour mon voyage. Pour le reste qu'il vous a pleu m'ordonner, je le laisse a ma femme qui est si mal, que je n'espere pas qu'elle puisse durer jusques a l'automne. Mais tout cela n'est pas un empeschement qui puisse reculer mon voyage. Je vous ay donné ma parolle, et je ne la violeray pas, quelque incommodité qu'en puisse recevoir ma famille, que je prens la hardiesse, Monsgr., de vous recommander, si elle a besoin de vostre appuy durant mon absence. Je fus hier voir madame de l'Eyme (2), elle m'entretint fort long temps des rencontres qui ont embarrassé l'abé de Boneval, et reduit ses affaires a tel point, qu'il se trouve aujourd'hui trois pretendans a ceste Abaye, l'abé, le coadjuteur, et un frere de mons. le vicomte d'Arpajon, qui est un homme si perdu dans la desbauche que les moines sont resolus de faire toute sorte d'efforts, pour ne le reco-

(1) Sur Du Mas, auteur de *Lydie, fable champêtre imitée en partie de l'Aminthe de Torquato Tasso* (1609) et sur l'épigramme que Mainard fit en l'honneur de cet ouvrage, v. p. 51 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*. Nous y montrons que Du Mas était en 1608 couché sur les états de la reine Margot. Depuis il était entré au service des Noailles. Nous connaissons de lui une lettre autographe du 2 oct. 1627 adressée de Compièrre, en Rouergue, à M. d'Auberoque pour le prier de porter à la connaissance du comte de Noailles certaines nouvelles qui peuvent l'intéresser (B. Nat., Ms. F., fr. 6909).

(2) Sur Jeanne de Noailles, v. une note de la lettre 7.

gnoistre pas pour abé. Le coadjuteur est à Rome où il poursuit ses bulles, mais il est traversé par l'abé, et sont en mauvaise intelligence. Les deux derniers sont d'une naissance assez basse, et il seroit facile de les contenter avecque peu. Vous aurés bien tost, Monseigneur, une plus particulière instruction par la bouche de l'abé même qui doit s'en aller vous trouver bien tost pour implorer v^{tre} assistance. Madame v^{tre} sœur croit que vous deves songer a ceste piece. Elle est des meilleures et plus reve-nante beaucoup qu'on ne croit pas. Nostre voisin, à la verité, y a une pension de huit cens escus, mais cela n'est gueres considerable, mais qu'on eut la pièce, il seroit vite de la descharger. Vous y songerés. Pour le chiffre, je l'attens de vous, s'il vous plaist de prendre la peine de me l'envoyer non pas icy, car je ny seray plus, mais à Rome ou sur le chemin s'il se peut, en quelque part que je sois je seray toujours...

MAINARD.

De St-Céré, ce 9 juin (1634).

13 (XLV).

A Frémin, chanoine de Notre-Dame de Reims.

Toulouse, mars-août 1634.

Mainard se trouve à Toulouse puisqu'il informe Frémin qu'il n'y a pas rencontré son « illustre ami ». — Il est heureux que le vicomte d'Arpajon (1), à son passage à Reims, ait fait bon accueil au chanoine.

Le vicomte d'Arpajon passa par Reims, soit au moment où il se dirigea vers La Mothe, en Lorraine, qui fut bloquée le 2 mars 1634 (*Gazette* du 18 mars), soit à son retour du siège de cette ville qui fut occupée le 28 juillet de la même année (Mariéjol, *Henri IV et Louis XIII*, t. VI de l'*Hist. de France* de Lavissee, Paris, 1905, p. 313). Mainard s'intéressait vivement à cette époque au v^{te} d'Arpajon qu'il déclare un de ses « illustres », car ce seigneur avait été nommé, le 23 août 1633, l'un des trois lieutenants généraux du Languedoc (*Hist. du Languedoc*, XI, 1100). Il ne fit son entrée à Toulouse que le 12 décembre 1634 (*Gazette* du 30 décembre) (2).

(1) Louis, vicomte, puis duc d'Arpajon, marquis de Séverac, etc. Lieutenant-général. Gouverneur de Nancy et de la Lorraine (v. V^{te} de Noailles, *Le cardinal de la Valette*, Paris, 1906, p. 23).

(2) Il est probable que Frémin, à qui, en 1641 ou 1642, Mainard envoie une lettre (I V) avec la suscription « conseiller et aumosnier de son Altesse Royale » est la même personne que le sieur Fremin, conseiller au parlement de Metz, nommé en août 1634 conseiller au conseil souverain établi par le Roi à Nancy (*Gaz. extraord.* du 24 août). Il faut peut-être voir un homonyme ou un parent du correspondant de notre auteur dans M. Fremin, intendant de la justice, police et finances en la généralité de Limoges, à qui Balzac envoie sa l. 14 du livre XI.

14 (XXXIX).

A Boisrobert. — *Saint-Céré (?)*, septembre 1634.

Mainard remercie Boisrobert « de la bienveillance dont il l'honore et des grâces qu'il reçoit de sa part ».

Ces remerciements se rapportent au concours que Boisrobert prêta à Mainard pour son élection comme membre de l'Académie française. Dans les derniers jours d'août 1634, Chapelain écrit à Mainard que lui et Boisrobert lurent à l'Académie les termes honorables avec lesquels notre auteur parlait de l'institution nouvellement créée. Quelques jours auparavant, le 21 août, Chapelain mettait au courant Conrart, alors à Jonquières, au sujet de la missive pleine « d'humilité » et de « déférence » que Mainard venait de lui adresser sur l'Académie (cf. *Lettres inéd.*, I, 74 et 75). Ce fut donc peu de semaines après la fin d'août 1634 que notre auteur, élu membre de l'Académie française, adressa à Boisrobert les remerciements qui forment l'objet de la lettre dont nous nous occupons. (V. aussi : Abbé Fabre, *Chapelain et nos deux premières Académies*, Paris, 1890, p. 10-11, 30, etc. et surtout le chap. v, § 1 du livre I de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*).

15.

A Charles de Noailles. — *Saint-Céré*, 12 octobre 1634.

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 272 bis.

MONSEIGNEUR,

Voyés s'il vous plaist comme je suis traité de la fortune, vous voulés me rendre heureux et elle m'empesche de recevoir ceste grace de vous, les deux choses du monde qui touchent plus sensiblement mon esprit, vostre presence et Paris. Il faut que je perde l'un et l'autre et que je me trouve dans une solitude où je ne puis esperer autre compagnie que celle de mes tristes pensées. Mes deux malades (1) sont reduits a tel point que je ne puis les quitter, sans descrier mon bon naturel et leur donner des deplaisirs qui leur seroyent une seconde maladie et pire que l'autre qui les travaille. Je me repens, Monseigneur, d'avoir hazardé mon fils apres des douleurs capables de lasser les martyrs mesmes, le succès que j'attens me fait plus craindre qu'esperer. Le ciel peut estre sapaïsera et me mettra en estat de vous suyvre bientost, ce que je feray avec toute sorte de diligences. Cependant, Monseigneur, je vous remerciray de toute l'estendue de mon affection, et des faveurs que vous m'avés faites, et de celles que vous me voulés faire. Et vous supplie tres humblement de

(1) Son fils aîné et sa femme.

croire que si je ne scavois que c'est pour ma seule consideration et nullement pour la vostre que vous m'avez offert ce voyage, je n'aurois pas la hardiesse de vous alleguer des excuses pour ne le faire pas, si j'estois si heureux que d'y estre appellé pour vous y rendre les services que je vous doy, je l'aurois indubitablement fait, quand ma maison eut deu estre totalement renversée par mon absence. Je voy bien que je pers des satisfactions que je ne recouvreray de long temps, et vous pouvés bien croire, Monseigneur, que les obstacles qui s'opposent sont invincibles, puis qu'ils me font consentir a estre malheureux. Je travailleray à faire reussir ce que vous me commandés pour les interets du sieur Bonneville et continueray a vous importuner par mes lettres des que je cognoistroy que vous serés arrivé a Paris, ou je vous souhaite toutes les prospérités que je puis m'imaginer quand elles vous arriveront (*mot illisible*) y prendre beaucoup de part, je suis véritablement....

MAINARD.

De S^t-Céré, ce 12 octobre (1634).

16.

A Ch. de Noailles. — *Saint-Céré, 28 novembre 1634.*

Lettre inédite. Mêmes archives, f° 333 bis.

MONSEIGNEUR,

Vous avez donné tant de hardiesse à mes importunitéz, que desormais elles vous abordent sans honte, si vous eussies eu moins d'indulgence pour mes deffauts, j'aurois eu plus de respect pour vostre repos. Ne me condamnés donc point, puisque vous avez trouvé bon que j'eusse recours à vous, en toutes les choses qui me touchent. Voycy des vers que je vous envoie et que j'ay faits dans les deplaisirs qui gastent la douceur de ma vie, ils ont quelque envie de voir le grand monde, ils s'en vont à vous pour scavoir si leur ambition vous semblera legitime. Vous en disposerez comme il vous plaira, Mgr, vous estes le maistre de l'ouvrier, et par consequent de l'ouvrage. S'il est dans vostre approbation je croy que j'ay raison de souhaitter qu'il soit veu des yeux pour qui il a esté principalement ajusté, et je vous conjure, Mgr, de luy vouloir procurer cet avantage. Je scay bien qu'il n'est pas aisé de trouver le temps propre à faire gouter de semblables divertissements à un esprit dont la moindre pensée embrasse les plus grandes affaires de la crestienté (1). Mais je me

(1) Mainard prie Charles de Noailles de présenter à Richelieu son ode en quatrains au Cardinal (éd. Garriss., III, 192) et son épigramme : *Armand, l'âge affoiblit mes yeux* (*ibid.*, p. 145). V. le chap. v § 1 du livre I de notre thèse.

persuade que monsieur de Bautru vous pourra faciliter les moyens de luy faire lire ce mauvais petit effort. Mais je suis trop long temps a vous dire des choses mal agreables, et la peur que j'ay de continuer m'empesche de vous narrer punctuellement les deplaisirs dont je suis accablé. En un mot je prendray la liberté de vous dire que celuy qui traite mon fils, m'avoit deja porté la nouvelle de sa mort, il y avoit de l'apparence que ce n'estoit pas à faux, il est pourtant encore au monde. Mais prenés la peine, s'il vous plaist, Monseigneur, de juger en quel estat il y est, puis que les medecins appréhendent de le tuer, et n'esperent pas de le guerir. Tout semble bandé contre moy et la fortune se pique de me nuire. Pour m'achever d'accabler, il me faudroit si non que ceste capricieuse adjoutat aux maux quelle me fait, la perte de vos bonnes graces, je vous honoreray si soigneusement que je me persuade que vous luy resisterez si elle taschoit de vous persuader a me traiter de cette façon, et que vous me croirés toujours, Mgr...

MAINARD.

De S^t-Céré, ce 28 novembre (1634).

..

Les allusions qu'on trouve dans cette lettre, soit à l'ode en quatrains à Richelieu (éd. Garriison, III, 192), soit à la maladie de son fils aîné, nous permettent de placer avant sa lettre inédite du 11 décembre 1634 où Mainard avertit Charles de Noailles de la mort de son enfant un certain nombre de lettres du volume de correspondance de notre auteur, publié en 1652. D'après sa lettre XLVII (décembre 1634), son fils est mort après trois mois de souffrances.

17 (VIII).

A Guillaume Bautru. — *Saint-Céré, fin 1634 ?*

Remerciements d'avoir apprécié ses poésies.

Ce qui est dit dans la précédente lettre au sujet des services que Bautru peut rendre à Mainard, auprès de Richelieu, nous montre que ce billet est de la fin de 1634. Rappelons qu'en 1633 Bautru avait servi d'introduitcur à Mainard auprès du Cardinal (cf. le petit envoi en vers à Bautru, éd. Garriison, II, 271 et le chap. v, § 1 du livre I de notre ouvrage sur *Le Poète Fr. Mainard*).

18 (XLIII).

A M. de Penautier. — *Saint-Céré, février-octobre 1634.*

Comme Penautier, Mainard était un admirateur du duc de Montmorency

dont il déplore la perte (1). Il résulte du ton de la lettre de Mainard que son correspondant, impliqué dans le procès contre les affidés de Gaston, avait été acquitté.

En mars 1633, le roi rendit un édit par lequel il accordait une abolition générale à tous ses sujets du Languedoc qui avaient suivi le parti de Gaston, excepté à quelques ecclésiastiques et officiers de justice et d'administration, parmi lesquels M. de Penautier, trésorier de la bourse. Ces lettres furent enregistrées par la Cour de Toulouse le 7 février 1634. (Cf. *Hist. du Languedoc*, XI, 1097 et XII, pièce 565-CLXIX.)

Etant donné que Mainard déclare à son ami que si Flotte avait une fille il la demanderait en mariage pour son fils ; que ce fils ne peut être un autre que celui qui est mort le 11 décembre 1634, car Charles, son second fils, naquit en 1627 (2), et qu'enfin Mainard ne parle pas dans cette épître de l'état inquiétant de la santé de son aîné, nous datons cette missive de février-octobre 1634.

19 (XL).

A M. Lanneau, médecin. — *Saint-Céré, octobre-novembre 1634.*

Mainard demande à Lanneau, qui a guéri Flotte, la guérison de son fils.

Dans sa lettre 13-XLV à Frémin, de mars-août 1634, Mainard exprimait sa joie d'apprendre que Flotte est revenu à la santé.

20 (XLI).

A Flotte. — *Saint-Céré, octobre-novembre 1634.*

Mainard, arrêté à S^t-Céré par la maladie de son fils, n'a pu accompagner le comte de Crussol à Paris.

21 (XLVI).

Au même. — *Saint-Céré, octobre-novembre 1634.*

Mainard a mis dans le paquet qui contient sa lettre à Flotte, une missive pour l'évêque de S^t-Flour [serait-ce celle du 12 octobre 1634 ?]. — Mainard travaille « à une pièce un peu longue... et qui s'adresse à nostre premier ministre et où il se moque de tous ceux qui se picquent de rhétorique et de poésie. » Mainard l'enverra « devant le jour de l'an (3) ».

(1) Partisan du duc d'Orléans, Montmorency fut exécuté le 30 oct. 1632 à Toulouse.

(2) La date de la naissance de Charles de Mainard ressort de l'âge que, dans son testament, il déclare avoir. (Cf. *Pièces justificatives* de notre ouvrage sur *Le Poète Mainard*).

(3) C'est l'ode en quatrains à Richelieu (éd. Garriçon, III, 192), envoyée, le 28 novembre, à l'évêque de S^t-Flour.

22 (XLIV).

Au même. — *Saint-Céré, novembre 1634.*

« Pour la chanson de la Cour, l'inquiétude où je suis pour mes désordres domestiques est cause que la pièce n'est pas achevée ». — Il n'y a que Dieu qui puisse sauver son fils !

Quant à l'épigramme où il raille les académiciens de porter un titre qui ne leur rapporte rien (éd. Garrison, III, 74) il prie Flotte de la supprimer s'il croit « qu'il y ait quelque chose qui puisse estre désagréable aux puissances supérieures ».

23 (XLI).

Au même. — *Saint-Céré, fin novembre ou décembre 1634.*

Mainard est sur le point de perdre son fils. Il prie Flotte de lui transmettre son appréciation sur les pièces qu'il a envoyées à Frémin [certainement les mêmes que celles envoyées le 28 novembre à l'évêque de S^t-Flour].

24.

A Charles de Noailles. — *Saint-Céré, 11 décembre 1634.*

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 354 bis.

MONSEIGNEUR,

Au point que vostre lettre m'a esté rendue, je venois de recevoir l'allarme de la mort de mon fils, il est revenu depuis, mais avec si peu d'espérance, que ceux qui l'ayment doivent souhaitter que Dieu le delivre des peines que la vie luy donne. Les tesmoignages qu'il vous plaist de me donner de vostre bienveillance me sont des consolations très puissantes ; tant que vous me conserverés l'honneur de vos bonnes graces, je croiray avoir sujet d'aymer la vie, hors cet avantage je ne voy rien pour moy dans le monde, que des abismes et des précipices. J'ay pris la hardiesse, Monseigneur, de vous envoyer les sottises que mon loisir et ma solitude me font faire, je vous prie très humblement de les supprimer, si vous jugés qu'il y ait quelque chose qui puisse recevoir quelque fascheuse interpretation (1). Je suis si malheureux

(1) Il s'agit de son ode en quatrains et de son épigramme à Richelieu que Mainard avait envoyées à l'évêque de S^t-Flour avec sa lettre du 28 novembre.

qu'en cherchant la paix je trouve toujours la guerre. Vous recevrés, Mgr, avec ceste lettre *le magistrat de province* (1), je seray satisfait pourveu qu'il puisse vous donner un quart d'heure de plaisir, apres cela je croiray estre pleinement satisfait de la peine que j'ay eue à le polir. Je ne scay comme quoy la piece derniere que je vous ay envoyee, vous aura agréee et si vous aurés treuvé bon de la faire voir, j'attends la dessus ce qui sera de v^{re} sentiment. Cependant, Mgr, je prendray la hardiesse de vous dire que mon principal dessein a toujours esté de me loger près de vous, pour vivre sous vostre protection que j'estime extremement assurée. Il me semble que je pourray venir a bout de mon dessein, par le moyen de cet office de president presidial, qui doit augmenter le siège d'Aurillac (2). Si vous songés, Monseigneur, que je le peusse obtenir par la faveur de monseigneur le cardinal en baillant quelque partie de la finance, je vous debvrois ma petite fortune, et l'accomplissement de mon désir. On m'a assuré qu'il n'y a personne d'Aurillac qui y pretende, et que les partizans ne retireront que peu de chose de cet office, par conséquent Mgr. le Cardinal pourroit grandement m'obliger en cette occasion, s'il avoit envie comme il l'a tesmoigné autrefois de faire quelque chose pour moy. Pardon, Monseigneur, pardon, je suis impudent, mais à qui puis-je avoir recours qu'a celuy qui est le seul protecteur de mes interests et le seul de qui avec plus de raison et de justice je suis...

MAINARD.

De St-Céré, ce 11 déc. (1634).

(Sur l'enveloppe) Depuis avoir fermé cette lettre mon fils a rendu l'esprit (3).

(1) C'est le portrait satirique de la p. 158 du t. III de l'éd. Garriison. Il est adressé au comte d'Ayen, neveu de l'évêque et fils aîné du comte de Noailles.

(2) Mainard céda vers 1628 à Henri Darches la charge de président au présidial d'Aurillac qu'il avait acquise, en décembre 1611, de Bourguine de Chaumeils, sa belle-sœur. En même temps que son office, il vendit à son successeur l'une des deux maisons qu'il possédait à Aurillac, celle de la *placette del Baudon*. Lorsque Mainard habitait cette maison, il n'était pas logé bien loin de Charles de Noailles qui, d'après l'obligeant renseignement de M. l'archiviste Delmas, avait sa demeure rue des Esclots (aujourd'hui rue de Noailles). — Un édit de septembre 1633 créa au présidial d'Aurillac et dans tous les présidiaux de France un office de second président. Mainard ne l'obtint pas ; maître François de la Chaise en fut pourvu par lettres patentes du 25 février 1635 (v. pour plus amples renseignements livre I, chap. III, § 1 ; chap. IV, § 4 ; chap. V, § 1 de notre ouvrage sur *Le poète François Mainard*).

(3) Les archives communales de St-Céré ne possèdent pas les registres de décès de cette époque. Il nous est donc impossible de savoir le prénom du fils que Mainard perdit à cette date.

25 (XLVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, vers la mi-décembre 1634.*

Mainard communique à Flotte la nouvelle de la mort de son fils [11 décembre] (1).

26.

A Charles de Noailles. — *Saint-Céré, 27 décembre 1634.*

Lettre inédite. Archives Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 373 bis.

MONSEIGNEUR,

Je vous demande pardon de tant de peine que je vous donne, et vous supplie de tout mon cœur de n'employer à lire mes sottises que les restes de v^{tre} loisir; le malheur qui m'accompagne me persuade qu'au lieu de plaire par mes escrits, je cours fortune de me rendre odieux. Si vous croyés que ceste apprehension soit fondée sur quelque raison, je vous demande, Monseigneur, que tout ce que vous avés reçu de moy soit bruslé, ou conservé dans vostre cabinet. Mes railleries quoy qu'innocentes pourroyent fascher ceux de qui on recherche la protection. Désormais je m'en vay me taire. La douleur de la mort de mon fils va secher pour moy toutes les fontaines des Muses, et me donner du degout pour la plus part des choses que j'ay aymées. C'est une affliction qui m'inquietera long temps. Mes amys et moy avons perdu en luy le commencement d'un homme qui eut valu beaucoup, et sa fin a esté si pleine de générosité et de courage, que tous ceux qui en ont esté spectateurs en sont extraordinairement estonnés. Les circonstances de ce malheur me tiennent dans des impatiences inimaginables, et me font dire souvent ce vers de l'Épithaphe de henry trois, *tectus cucullo hunc sustullit sicarius* (2). Le moine qui le traittoit la fait mourir pour luy avoir ouvert un vaisseau qu'il n'a jamais pu refermer. Ce discours que je vous tiens, Monseigneur, est un des effets de la violence de mon regret. Je le quite, pour ne piquer pas davantage la compassion que vous avés de mes maux, et pour vous dire qu'il me tarde extremement d'avoir l'honneur de

(1) Mainard se maria le 10 février 1611 à Toulouse, avec Gaillarde de Boyer (cf. liv. I, ch. III, § 1 et *Pièces justificatives* de notre ouvrage sur *Le Poète Mainard*). Donc son fils aîné pouvait avoir à la fin de 1634 environ vingt-deux ans.

(2) Allusion au moine Jacques Clément qui, le 1^{er} août 1589, assassina Henri III. C'est le vers 4 de l'épithaphe de ce roi, rapportée par l'Estoile, *Mémoires-Journaux*, éd. Brunet, Champollion, etc., Paris, 1876, t. III, p. 306.

m'approcher de vous. Je n'espere pas que ce soit encore; mon autre malade n'a pas amandé, et nostre perte commune a empiré sa maladie. Je suis préparé à tout ce que Dieu me voudra donner de peines. Je tascheray de m'en consoler par la creance que j'ay d'estre en v^{tre} souvenir comme celui qui est parfaitement...

MAINARD.

De S^t-Céré, ce 27 décembre (1634).

27.

A la comtesse de Clermont (1). — *Saint-Céré, 1^{er} janvier 1635.*

Cette lettre inédite a été publiée par E. de Barthélemy dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1870-71. Au moment où M. le baron Robert de Rothschild, le possesseur actuel de cet autographe, a bien voulu nous permettre d'en prendre connaissance, nous ignorions la publication qui avait été donnée de cette épître. Notre lecture diffère sur quelques points de celle de M. de Barthélemy : *Madame de Monsales* et non *Montales*... il *devoit revenir icy* au lieu de *venir*... *Mademoiselle de Mommouton* à la place de *Mommoron*; *l'abbé de Monsalvy* (2) et non *Monsatus* (?) (3); *Madame de la Royne* au lieu de *la Roque*; à la fin de la lettre après les mots, *je suis avec tout le respect*, il y a encore *et recognoissance que je doy*.

Mainard souhaite la bonne année à la comtesse qui se trouve à Paris. Remerciements pour l'appui que M^{me} de Clermont lui a prêté dans une affaire que Mainard vient de terminer à Montauban. On attend le comte à Castelnau, pour y fêter les Rois. Il s'est rendu à ses terres de Clermont où il doit toucher une forte somme d'argent. On parle du prochain mariage du marquis de Noailles avec M^{lle} de Monmouton (4).

28.

A Charles de Noailles. — *Castelnau, 24 janvier 1635,*

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang. Rome, t. XLIX, f^o 423 bis.

MONSEIGNEUR,

Je croy que vous aures receu la depesche par laquelle je vous rends conte de l'obeissance que j'ai rendue à l'honneur du commandement

(1) C'est la femme d'Alexandre de Castelnau, comte de Clermont-Lodève, grand ami de Mainard.

(2) Village de l'Auvergne.

(3) Le point d'interrogation est posé par E. de Barthélemy.

(4) Il s'agit d'Anne, marquis de Montclar, quatrième fils de François de Noailles, qui se maria avec Louise Boyer et non avec Camille de Pestels comme l'avance E. de Barthélemy.

qu'il vous avoit pleu de me faire, j'ajouteray a ce que je vous ay deja escrit que durant quatre jours que le mauvais temps m'arresta en lymosin, j'y appris que Mons. de Limoges (1) avoit fait de grands efforts pour estre député à l'assemblée generale et que mesme il avoit pretendu a la voix de M. de Tulle (2) qui luy avoit esté promise, à la condition qu'il vous a proposée. Je ne sçay, Monseigneur, qu'est ce qu'il vous plaira m'ordonner la dessus. Il est certain que M. le conte de Vaillac (3) sera extremement fâché de quoy vous n'aves eu une plus pleine satisfaction de M. son frère, et c'est par ce qu'il a esté fort obligé par Monsieur de Noailles, qui a obtenu du S^t pere la dispence d'age qu'il demandoit pour madame de l'hospital sa fille. S'il eut esté en ce pais, je n'aurois pas manqué selon vos ordres de vouloir disposer M^r de Tule a vous accorder la priere que vous luy faites, il est encore du costé de Bordeaux. Pour M. d'Aynac, il s'est offert de s'en aller vers luy, mais Monseigneur vous cognoissés l'homme, il s'est figuré de pouvoir estre député et il seroit malaisé de le desabuzer. Je croy (que) vous me fairés l'honneur de m'en escrire quelque chose par le premier courier. Vostre depesche me trouvera tres disposé pour retourner a (*sic*) Lymosin où M. de Tule est encore extremement affligé de la goute. J'ay honte, Monseigneur, de la peine que je vous ay donnée. Vos soins ont fait voir a monseig. le cardinal les vers que je vous avois envoyés (4). Mais a ce que j'apprens par la depesche de Flote, ils n'ont pas esté trop bien receus. Mon malheur me persécute par tout, il n'y a remède, il faut que je m'en console et que je ne me desespere pas d'un mal que l'accoutumance me doit avoir rendu amilier et supportable ; On m'a envoyé quelques censures qu'on a faites sur mon ode (5), ou j'ay perdu la raison naturelle ou elles la choquent visiblement. Du moins vous puis-je assurer qu'elles n'ont fait aucun scrupule sur ma conscience et que je demeure aussy satisfait de mon

(1) François de La Fayette, nommé à l'évêché de Limoges en janvier 1627, sacré évêque en 1628, mort en mai 1676. En 1635 il fut député par la province de Bourges à l'assemblée générale du Clergé (v. *Gallia christ.*, II, 541).

(2) Sur Jean de Gourdon de Vaillac, évêque de Tulle, v. la lettre 7. Ce prélat avait été délégué à l'Assemblée générale du Clergé en 1603.

(3) Louis de Gourdon III, seigneur de Genouillac, comte de Vaillac, frère du précédent, député de la noblesse de Guyenne à l'assemblée tenue à Rouen en 1617, fit son testament en 1642 (v. l'article que lui consacre Vidaillet, *o. c.*).

(4) Ch. de Noailles avait lu à Richelieu le placet dans lequel Mainard, feignant d'être mort, raconte comment il a rencontré « sur le rivage du Cocyte » l'ombre de François I^{er} ; ce grand protecteur des lettres l'a interrogé sur ce que le Cardinal a fait pour lui. *Que veux-tu que je lui réponde ?* demande Mainard à la fin de sa requête. — *Rien*, répondit le Cardinal (Cf. liv. I, chap. v, § 1 in fine de notre ouvrage sur *Le Poète Fr. Mainard*).

(5) S'agit-il de l'ode en quatrains à Richelieu ou de l'ode satirique du *Magistrat* ? On se souvient que Mainard avait récemment envoyé ces deux pièces à l'évêque de S^t Flour.

ouvrage que j'estoy lors que je vous l'envoyay. C'est un (*sic*) estrange chose que d'escrire au siècle ou nous sommes, ou si vous n'esties pas, je ne verrois rien de juste ny d'agreable a mon goust, Mais c'est trop vous ennuyer je finiray donc par la solennelle protestation que je vous fay d'estre toute ma vie...

MAINARD.

De Castelnau, ce 24 janv. (1635).

29.

A Charles de Noailles. — *Saint-Céré, 8 mai 1635.*

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang. Rome, t. L, f° 215.

MONSIEUR,

J'ay esté extrêmement aise d'avoir appris par la depesche quil vous a pleu me faire de Bourges, le succes de vostre voyage, mais bien fasché de ne m'y estre rendu à l'heure de v^{tre} arrivée. Si j'eusse esté assuré que vous eussiez quilé Paris pour vous trouver a ceste assemblée, je me fusse guarenty de ce deplaisir. Un nombre infiny de raisons mobligeoyt a desirer l'honneur de conferer avecque vous. Puis que ce bien ne m'est pas arrivé et que vous me tesmoignés que mes interests vous sont chers, j'ay chargé ce porteur de vous suplier d'avoir agreable qu'il vous entretint de ma part. J'aurois pu commettre mon secret a quelque plus habille homme, mais j'ay creu que m'estant fidelle, je pouvois l'employer en un traité qu'il semble que Monsieur de Noailles veut tenir caché (1). Vous le croirés donc sil vous plaist, Monseigneur, de ce qu'il vous dira de ma part, et m'excuserés si, dans la présente conjoncture de mes affaires domestiques, je vous fay des demandes contre mon humeur, et la façon dont j'ay vescu jusques icy. Je vous prie sollennellement pourtant que si vous croyés que je vous puisse en v^{tre} particulier rendre quelque service à Rome, je partiray des que vous m'en aurés fait le commandement, sans aprehender l'ardeur de la saison ny attendre autre chose de vous que vos ordres. Il est impossible que vous soyés plus nettement ny plus véritablement honoré d'homme du monde que de moy, et lors que je vous obéis, il me semble que je commande à plusieurs empires. Je me suis resolu pour respondre a l'honneur que vous me faites de m'estimer digne de l'employ où vous m'appelés, de

(1) Dans une lettre du 31 janv. 1635, adressée à son frère et citée dans notre chap. v, § 2 du l. I de notre ouvrage sur *Le Poète Fr. Mainard*, Fr. de Noailles exprimait le désir que personne ne sût rien du départ de Mainard pour Rome.

franchir l'empeschement que la maladie de ma femme m'a donné. Elle est pourtant toujours mal, et sans mentir je n'espere pas quelle puisse jamais estre bien. Mais mon dessein est de ne me separer point des interets de votre maison, et de vous donner tout ce peu qui me reste de vie. Je vous promets assurement (?), Mgr., qu'il n'y a plus d'obstacle autre que la mort qui puisse m'empescher d'aller à Rome, si vous continués à desirer que je face ce voyage, je quitteray tout de bon cœur pour vous obeir. A n'en point mentir j'aprehende de n'avoir pas assés de merite et de suffisance pour plaire à Monsieur l'Ambassadeur, mais je vous jure que je n'auray faute d'affection, de fidelité ny de diligence, et que je travailleray de toute la force de mon esprit, a empescher que vous n'ayés point sujet de vous plaindre du choix que vous avés fait de moy. Il me sera bien fascheux de partir sans avoir l'honneur de vous dire adieu, autrement que par escrit. Il me semble que je ne pourrois faillir, si je recevois vos instructions et vos commandemens. C'est a vous Monseigneur a faire de moy ce qu'il vous plaira et à m'envoyer la part ou vous voudrés. Celuy qui vous rendra ceste lettre s'est trouvé saisy de celle que vous escriviés à Mons. de Tule, je me suis résolu d'aller la luy rendre, affin de le remercier de la courtoisie qu'il vous a faite (1), avec toutes les circonstances qui peuvent rendre un remerciement de bonne grace. Je croy que vous le trouverés bon ainsy, et que je demeure eternellement dans le dessein de vivre et de mourir...

MAINARD.

De St-Céré, ce 8 may (1635).

30 (L).

A Flotte. — *Rome, août 1635.*

Flotte a dû apprendre avec étonnement que Mainard est à Rome et qu'il a osé « se hasarder à un si long voyage que celui d'Italie à la barbe des Espagnols (2) et de la canicule » [24 juillet-24 août]. « On croit que Milan sera bien-tost assiégé par nos armées et que les Doms-Diegos s'en vont estre mal menez. »

(1) En prêtant à Charles de Noailles son concours pour son élection comme député de l'Assemblée générale du Clergé. — Extrayons, pour montrer les efforts que fit Mainard pour rendre service à son protecteur, les lignes suivantes d'une lettre de l'ambassadeur à son frère (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f^o 7 et s.): « Je voudrois bien qu'on vous deputât à l'assemblée qui se fait du clergé. Il y a apparence que cela sera ce que vous m'en avés escrit et Mess. l'Archipreste et Fr. Maynard me font la chose certaine. » Il s'agit de Sauret, archiprêtre de Saint-Flour. Le ms. F. fr. 6909 de la Bibl. Nat. contient (f^o 445) une lettre de lui à l'évêque de Saint-Flour.

(2) Les Espagnols occupaient en ce moment le Milanais.

Cette dernière phrase achève de dater cette missive. En effet, le 14 août 1635, Bouthillier (1) écrit de Paris à Noailles (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 193) : « M. le duc de Crequy est en estat de commencer la guerre dans le Milanois. »

31 (LI).

Au même. — *Rome, fin août 1635.*

Mainard annonce à Flotte que les ducs de Parme et de Créquy ont fait « quelques petits progresz » dans le Milanais. — Mainard apprend encore à son ami que le maréchal de Toiras, nommé lieutenant général de l'armée du duc de Savoie, allié de Louis XIII, vient de faire ses adieux au comte de Noailles.

Le 25 août 1635, M. de la Thuillerie, ambassadeur de France à Venise, mande à Noailles que Créquy a pris le fort de La Valteline. — Comme le maréchal assista le 26 août au souper offert par le cardinal de Lyon en l'honneur du cardinal Antoine Barberini (cf. *Gazette* du 22 septembre ; nouvelles de Rome du 29 août), cette lettre a été écrite après cette date.

32 (LIII).

Au même. — *Rome, fin août ou début septembre 1635.*

A l'instigation des évêques d'Albi et du Mans, Mainard raconte à Flotte une anecdote piquante sur la conduite des maris à Rome, pendant la canicule [24 juillet-24 août].

Charles II Lavardin de Beaumanoir, évêque du Mans, quitta Rome le 11 septembre 1635. (Cf. *Gazette de France* du 31 octobre ; nouvelles de Rome du 12 septembre).

33 (LVI).

Au même. — *Rome, début septembre 1635.*

Cette lettre est antérieure au départ de Rome de l'évêque du Mans (11 septembre) puisque Mainard annonce à son correspondant que l'ambassadeur a offert un souper au cardinal de Lyon, à ce prélat et à l'évêque d'Albi, mais elle est postérieure à fin d'août, vu que Mainard prie Flotte d'écrire au maréchal de Toiras, en Lombardie, afin de « se mettre dans ses bonnes grâces ». (Cf. comment. de la l. 31).

(1) Claude Bouthillier, surintendant des Finances.

34 (LII).

A Claude Girard, official d'Angoulême. — *Rome, début septembre 1635.*

Mainard lui envoie l'épigramme célèbre contre Richelieu *Par vos humeurs le monde est gouverné...* (éd. Garrisson, t. III, p. 31), qu'il a faite « de nuyt autour du Colisée », en le priant de la montrer à Balzac. Le pape et les « princes ecclésiastiques » français ont vivement goûté cette petite pièce.

Les prélats français que Mainard fréquenta surtout à Rome sont les évêques du Mans et d'Albi et le cardinal de Lyon. Il faut retrancher ce dernier du nombre des admirateurs de la pièce de Mainard ; attendu qu'elle est une épigramme dirigée contre son frère. Restent Charles II Lavardin de Beaumanoir qui partit le 11 septembre 1635 et Gaspard de Daillon du Lude, évêque d'Albi, qui quitta Rome le 16 février 1636 pour se rendre à Lorette et à Venise (*Gazette* du 29 mars) mais qui y revint et y resta jusqu'au 5 juin (cf. lettre du s^r Amontot au comte de Chavigny (1) du 4 juin — *Aff. étrang. Rome*, t. LVII, f^o 224 — où ce départ est annoncé pour le lendemain). Comme Mainard dit « nos princes ecclésiastiques », cette lettre est du début de septembre 1635.

35 (LV).

Au marquis de Rouillac. — *Rome, début septembre 1635.*

C'est pour la même raison que nous plaçons avant le 11 septembre 1635 cette lettre qui contient un quatrain assez leste. Il a « échappé » à Mainard en soupant « avec nos prelates français ». Or dans sa lettre 31 (LI) il est question des soupers auxquels le convient « Messieurs du Mans et d'Albi ».

36 (LIX).

Au même. — *Rome, septembre 1635.*

Mainard est surpris que Flotte n'ait pas encore répondu à ses nombreuses missives de Rome. Les Italiens, qui détestent les Français, « seroient bien estonnez si l'armée que nous avons du costé de Valence (2) se grossissoit de dix ou douze mille hommes ; avec cette force nous chasserons sans doute les Espagnols du Milanois ».

Faut-il entendre par cette phrase que le siège de Valence est déjà commencé où qu'on est sur le point de l'effectuer ? La *Gazette* du 22 septembre annonce

(1) Léon Bouthillier, comte de Chavigny et de Buzançais, fils du surintendant des Finances, Claude Bouthillier, et lui-même secrétaire d'Etat.

(2) Valenza, dans le Milanais.

que le duc de Créquy et le duc de Savoie assiégèrent cette place forte le 9 septembre 1635. Sept ou huit jours plus tard, cette nouvelle dut parvenir à Mainard.

37.

A Ch. de Noailles. — *Rome, 27 septembre 1635.*

Lettre inédite. Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 136.

Monsieur l'ambassadeur receut par le dernier courrier une lettre de Mazarin (1), par laquelle il luy assure qu'il a trouvé que nostre premier ministre a des sentimens tels qu'il faut pour luy, et qu'à la court on est fort satisfait de son employ, que M. le cardinal vous fit appeler dès que vous fustes party de Conflans et M. vostre frere est bien fâché que vous ayés esté obligé de partir si vite. Un peu de patience, à ce qu'il dit, vous eut peut-estre appris sur l'heure ce que vous aurés de la peine à savoir de long temps. Il m'a chargé de vous l'escire ainsy, et qu'il s'estonne que ça (*sic*) esté par autre voye que par la vostre, Mgr, qu'il a sceu que Mons. de Montpellier (2) venoit en cette court, pour un sujet dont Mons. le Cardinal de Lyon et luy eussent peu facilement venir a bout. Il n'en murmure pas par ce qu'il est préparé a obéir à tout mais de la on tire des raisonnemens en Italie qui ne sont pas avantageux a ceux qui y résident pour y servir le Roy. Pour ce qui regarde le gratis de monsieur l'Evesque d'Auxerre (3), on en parlera au pape mais on ne se promet pas de l'obtenir. C'est une importunité si ordinaire qu'elle fait rougir les ambassadeurs, et croit on que ces instances font icy grand tort au service du Roy. Les espagnols sont si politiques et si ambitieux qu'ils n'en demandent jamais. Sa sainteté donne assés libéralement ce qui doit venir dans sa bourse, mais comme vous scavés la plus part de ces parties cazuelles appartiennent a des gens qui possèdent des offices cherement achetés, ou a des cardinaux qui en tirent une bonne partie de leur revenu. Monsieur le chevalier de St-Simon n'a peu obtenir celuy qu'il pretendoit pour son Abaye, quoy qu'il fust icy considéré comme

(1) Mazarin était à cette date noncé extraordinaire à la Cour.

(2) Pierre de Fenouillet, évêque de Montpellier, qui avait été rapporteur de la déclaration de l'assemblée générale du Clergé concluant à la nullité du mariage de Gaston d'Orléans, frère du roi, avec Marguerite, princesse de Lorraine, fut député par Louis XIII au pape pour l'amener à invalider cette union. Le jour même où Mainard écrit cette lettre, Noailles informe Bouthillier (Arch. Aff. étrang. Rome, t. LIII, f° 282) que Sa Sainteté a très bien accueilli la nouvelle de la venue de l'évêque de Montpellier. — Le 17 oct. ce prélat prit congé de l'assemblée du Clergé pour se diriger vers Rome (*Gazette* du 27 oct.).

(3) Dominique Séguier, nommé le 6 octobre 1631 à l'évêché d'Auxerre, sacré évêque le 18 janvier 1632, mort en 1639. Frère de Pierre Séguier, garde des sceaux.

frere d'un grand favory, qu'il fut present, et fort bien accueilly au palais. Les privileges des fils et freres des garde des sceaux de France ne sont pas icy considérés, et au bout du conte il y a grande apparence que mons. d'Auxerre aura de la peine a obtenir ceste grace. On respond a Mons. l'archevesque d'Arles (1). Pour l'affaire de Maussac il faudra s'en remettre à monsieur le cardinal de Lyon. Cependant vous estes prié d'y faire donner les ordres que vous jugerés nécessaires pour empescher les surprises. Laferme qui est sur les lieux obeira a tout ce qui luy sera ordonné. Ma lettre est longue, et si je crains d'oublier encore quelque chose, et c'est la priere tres humble que je vous fay de me faire l'honneur de vous souvenir de vostre tableau, devant que vous partiez pour vous en retourner en Auvergne (2). Ma demande me semble juste puis que vous estes mon maistre et que je vous regarde avec tous les respects et toutes les soumissions que vous pouvés desirer en celuy qui sera toute sa vie...

MAINARD.

De Rome, ce 27 septembre (1635).

38 (LXV).

A Flotte. — *Rome, fin octobre 1635.*

Mainard parle à son ami de l'arrivée à Rome, depuis six jours, du cardinal de Savoie et du siège de Valence. Si cette ville était prise par les Français, le pape qui a envoyé deux brefs menaçants au duc de Parme, son vassal et leur allié, changerait de conduite.

Dans une lettre du 24 octobre 1635 (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 303), Noailles annonce à Bouthillier la récente arrivée à Rome du cardinal de Savoie, protecteur des affaires de France, frère du duc de Savoie, allié de Louis XIII. — Comme le comte de Noailles, Mainard s'attendait à ce que Valence se rendit bientôt aux Français. Leur attente fut trompeuse. Le 3 novembre 1635, La Thuillerie, ambassadeur du roi à Venise, annonce à Noailles que les Français ont levé le siège de cette place (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 182).

39 (LVII).

Au même. — *Rome, novembre 1635.*

« Scachez que le décampement de Valence nous fera perdre l'amitié des Romains... »

(1) Jean Jaubert de Barrault, archevêque prince d'Arles (1630-1643).

(2) Mainard lui avait déjà adressé cette prière dans une lettre du 28 avril 1634 (cf. l. 9).

Le 8 novembre, Noailles écrit la même chose à Bouthillier (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 309) : « Le décampement du siège de Valence ne facilitera pas nos affaires en cette Cour. »

40 (LXVII).

Au même. — *Rome, fin novembre 1635.*

« Le duc de Rohan fera sans doute revenir la fortune et la victoire dans nos armées... la défaite qu'il a infligée aux Allemands est plus avantageuse aux affaires du Roy que la prise de plusieurs Valences. »

La *Gazette* du 29 novembre 1635 rapporte la victoire gagnée par le duc sur les Impériaux et les Espagnols qui étaient entrés dans le Milanais, par le Tyrol ; après avoir battu l'ennemi entre Sondrio, ville principale de la Valteline, et Morbegne, il s'empara de cette dernière ville. Mainard put connaître cette bonne nouvelle bien avant que le numéro cité de la *Gazette* fût arrivé à Rome. En effet, le lendemain de cette victoire, M. de la Thuillerie l'annonce de Venise à Noailles, et le 17 novembre il l'avise d'un nouveau succès de Rohan qui avait taillé en pièces l'armée espagnole de Serbelloni. Ce général se disposait à entrer dans la Valteline du côté du Milanais (Arch. Aff. étrang., t. LIII, f° 319).

41 (LXXI).

Au même. — *Rome, 5 décembre 1635.*

M. de Bellière est parti de Rome depuis vingt-quatre heures.

Le 5 décembre 1635 Noailles communique à Bouthillier que cet ambassadeur extraordinaire de Louis XIII près des princes italiens avait la veille quitté Rome. (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 347).

42 (LXII).

A Frémin. — *Rome, fin 1635.*

Mainard envoie à son ami deux quatrains de son ode au pape (cf. éd. Garris., III, 304) dont le poète transcrit dans sa lettre précédente, à Flotte, deux autres quatrains.

Commencée en août 1635 (cf. l. L), reprise en novembre (cf. l. LVII), cette pièce était achevée à la fin de novembre 1635 puisque dans sa lettre LXVII Mainard prie Flotte de la demander à l'évêque de St-Flour à qui il vient de l'adresser. Le 3 janvier 1636, Peiresc remercie l'abbé Pierre-Michon Bourdelot, médecin de Noailles, de lui avoir fait connaître cette ode. Le 6 mars suivant, le même écrit à Bourdelot que ces vers de Mainard, imprimés à Dijon et ailleurs, ont suscité tant d'admiration que plusieurs personnes les ont mis en latin.

(*Lettres de Peirese*, publ. p. Tamizey de Larroque, t. VII, p. 742, note 1 et p. 745, note 2.) Donc, achevée à la fin de décembre 1635, l'ode au pape fut imprimée en France en janvier ou février 1636. Ces précisions sont importantes pour déterminer la date de plusieurs lettres qui font allusion à ce morceau.

43 (LVIII).

A. M. Laforest-Toiras (1) — *Rome, novembre ou décembre 1635.*

L'ode que Mainard a faite « par le commandement du pape » est achevée (cf. l. 42). — Prière de le tenir dans les bonnes grâces du maréchal de Bassompierre et du comte de Carmain, ces « deux illustres malheureux » enfermés à la Bastille. Mainard est honoré de l'intérêt que le comte lui porte.

Le comte de Carmain rejoignit à la Bastille le 23 octobre 1635 son ami, le maréchal de Bassompierre, emprisonné sur l'ordre de Richelieu le 26 février 1631. Mainard put apprendre cette nouvelle quelques jours avant l'arrivée de la *Gazette* du 29 octobre qui l'annonce, attendu que le jour de l'arrestation de Carmain, Bouthillier expédia à Noailles une dépêche pour le mettre au courant de cet événement (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII. f° 299).

44 (LXVIII).

Au président Larcher (2). — *Rome, fin 1635 ou début 1636.*

Flotte soumettra à son appréciation l'ode au pape. — Mainard compte être « l'hiver prochain » à Paris.

L'ambassade de Noailles, commencée en 1633, finissait en effet dans l'hiver de 1636-1637.

45 (LXXVI).

A Ménage. — *Rome, fin 1635 ou début 1636.*

Mainard qui a toujours tenu Ménage en grande estime serait ravi de savoir le cas qu'il fait de ses dernières poésies, La défiance que Mainard a de son talent l'a tenu dans un silence qui a duré six mois et qui n'a été interrompu que par le commandement du pape. Flotte lui fera voir l'ode qu'il a composée en l'honneur de Sa Sainteté. [V. le commentaire de la lettre 42-LXII].

(1) Simon, seigneur de La Forest, gouverneur de la ville et du château de Foix, frère de Jean de Saint-Bonnet, sgr. de Toiras, maréchal de France (cf. le *Dictionnaire de Moréri*, art. Saint-Bonnet).

(2) Mainard orthographie l'*Archer*. — Michel Larcher, président à la Chambre des Comptes de 1626 à 1654. Cf. ms. 4966 de la Bibl. de l'Arsenal, f° 17 et 352 (*Catalogue des officiers de la Chambre des Comptes*).

46 (LXXII).

A Flotte. — *Rome, fin 1635-début 1636.*

Mainard s'excuse de ne pas avoir tenu compte des observations que Flotte lui a faites sur sa dernière production, qui, apparemment, est l'ode au pape.

47 (LXXIII).

A Flotte. — *Rome, 1-5 janvier 1636.*

Souvenir du bon dîner auquel lui et Flotte prirent part, il y a trois ans, chez M. Hotnan de Saint-Marc, conseiller au Parlement de Paris. Souper auquel Mainard est convié pour les Rois [6 janvier].

Sur la présence de Mainard à Paris en décembre 1632 et dans les premiers mois (janvier-mai) de 1633, cf. *Lettres inédites de Chapelain*, t. I, pp. 20, 25, 27 et 31.

48 (LXXIV).

Au même. — *Rome, vers le 10 janvier 1636.*

Impressions de Mainard sur la manière dont on fête à Rome l'Épiphanie [6 janvier].

49 (LXXIX).

Au même. — *Rome, 24 ou 26 janvier 1636.*

Description du Carnaval à Rome. Relation de la représentation d'une comédie donnée, « il n'y a que deux jours », par le cardinal François Barberini, dans son Palais.

La *Gazette* du 1^{er} mars 1636, contenant des nouvelles de Rome du 30 janvier, parle de cette fête qui eut lieu les 22 et 24 de ce mois, en l'honneur des cardinaux de Savoie et de Lyon.

50 (LXXVIII).

Au même. — *Rome, début février 1636.*

Mainard parle des « folies du carnaval » et des « jours gras » à Rome. [Le mardi-gras tombe en 1636 le 5 février].

« On commence, écrit Mainard, de faire du bruit du costé du Milanois et s'il plaît à Sa Majesté de jouer tout de bon, je parieray pour elle avec esperance de gagner. »

Le 19 janvier, La Thuillerie mande de Venise à Noailles que le 14 du mois la cavalerie du duc de Savoie, allié du roi, devait entrer dans le Milanais. Le 9 février, il lui communique que ces troupes sont entrées dans Modène (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 261).

51 (XCH).

A Pressac, greffier en chef au Parlement de Toulouse.

Rome, février 1636.

« J'attens avecque impatience que le premier courrier m'apporte l'ode au pape, imprimée selon le désir de mon confident. » [Cf. commentaire de la l. 42-LXII].

Flotte lui a appris que le maréchal d'Estrées, l'ambassadeur qui doit remplacer Noailles, viendra bientôt à Rome. [Mainard en parle à Flotte dans sa lettre LXXIV de janvier 1636]. — Mainard ne fait plus de vers ; on dirait que le carême a tari sa veine poétique. [Le carême de 1636 commence le 10 février et finit le 22 mars].

52 (LXXXIII).

A Flotte. — *Rome, fin février ou début mars 1636.*

Sages résolutions que lui inspire le carême [cf. le commentaire de la lettre précédente]. Mainard vient d'apprendre du cardinal de Lyon que le duc de Lorraine a envoyé à Rome son confesseur, jésuite habile et savant, afin d'avoir raison des efforts de l'évêque de Montpellier qui cherche à amener le pape à se prononcer pour l'annulation du mariage de Monsieur, frère du roi, avec Marguerite de Lorraine. — Pillage exercé par les Espagnols sur les terres du duc de Parme, allié de la France.

Le 28 février 1628, Noailles transmet à Bouthillier quelques détails au sujet des menées à Rome du P. Bruan et le 12 mars il lui parle des représentations qu'il a faites au pape au sujet des procédés des Espagnols à l'égard du duc de Parme (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f°s 373 et 378).

53 (LXXXII).

A Frémin. — *Rome, février-mars 1636.*

On a remis à Mainard la lettre de Frémin au moment où il était en train de se délecter à la table de l'ambassadeur avec des « monstres marins » dont il a souhaité la moitié à son correspondant, afin qu'il puisse

régaler « en ce temps de carême » [10 février-22 mars] « ses illustres amys de la place Royale (1) ».

54 (LXXXIV).

A Flotte. — *Rome, fin mars 1636.*

Mainard regrette vivement que la maladie mette en danger la vie de leur « illustre sénateur », le conseiller Hotman de Saint-Marc. — On craint que les Turcs n'assiègent Malte ou qu'ils ne descendent sur les côtes du royaume de Naples ; en ce dernier cas, les Espagnols accuseraient les Français d'avoir excité les infidèles contre une nation chrétienne.

Pour la mort de Hotman, arrivée à Paris, le 27 février, cf. la lettre suivante. — Sur les armements des Turcs, à cette date, cf. la *Gazette* des 5 et 19 avril 1636, qui rapporte des nouvelles de Naples du 26 février et du 6 avril. — Mainard, se trouvant en Italie, aura été plus tôt au courant de ces bruits.

55 (LXXXVI).

Au même. — *Rome, fin mars 1636.*

Peine qu'il a éprouvée en apprenant la mort du conseiller Hotman de Saint-Marc et celle de Pierre Habert de Montmort, évêque de Cahors. [La *Gazette* du 1^{er} mars 1636 annonce ces nouvelles ; ces deux personnages moururent le 27 février]. — Le maréchal d'Estrées, le nouvel ambassadeur, est arrivé à Rome la veille de Pâques [c'est-à-dire le 22 mars] (2). — Récit de la promenade que le pape fit à cheval le mardi de Pâques [le 25 mars]. — En échange de la relation que Flotte lui a faite des comédies, ballets, festins qu'on a offerts à Paris au duc de Parme, Mainard ne peut malheureusement l'entretenir que « des capelles et des corteges » de la semaine-sainte à Rome. [Pour les fêtes données à Paris en l'honneur du duc, cf. *Gazette* du 23 février et des 1^{er} et 8 mars 1636].

(1) C'est-à-dire avec le président Larcher, les conseillers Lartige et Hotman de Saint-Marc, le maître des requêtes Habert de Montmort, l'abbé de Saint-Vincent, etc. Voir sur ces amis communs de Mainard et de Frémin les chap. v § 1 et viii § 2 du l. I de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*. — La place Royale est la place des Vosges, centre du Paris mondain du xvii^e siècle.

(2) Sur la manière dont l'ambassadeur et le comte de Noailles le reçurent, cf. *Gazette* du 26 avril, nouvelles de Rome du 29 mars.

56 (XCIV).

A Frémin. — *Rome, fin mars 1636.*

Mainard voudrait bien repasser les Alpes « devant l'arrivée des chaleurs. »

Dans sa l. XCVII des derniers jours d'avril ou premiers jours de mai, il se plaint déjà de l'« extrême ardeur de la saison ». Le maréchal d'Estrées étant arrivé à Rome le 22 mars, Mainard s'imaginait que Noailles se mettrait bientôt en route pour la France. Il ne prévoyait pas les difficultés qu'Urbain VIII devait faire pour agréer le nouvel ambassadeur.

57 (XCI).

A Flotte. — *Rome, vers le 22 avril 1636.*

Le pape est parti pour Castelgandolfo d'où il ne sera de retour qu'à la Pentecôte [11 mai]. Mainard commente les nouvelles que Flotte lui a données sur la prise de Coloredo.

La *Gazette* du 24 mai, contenant des nouvelles de Rome, en date du 22 avril, annonce le départ du pape. — La *Gazette* du 25 mars contient une relation détaillée de la prise du général impérial Coloredo par le marquis de la Force, à la bataille de Raon, près Baccarat (18 mars).

58 (XCIX).

A Pressac. — *Rome, avril 1636.*

Mainard aurait désiré que Flotte ne publiât pas si tôt le « sonnet à Ferragus » (à Richelieu).

Il s'agit d'une pièce flatteuse dont Mainard avait précédemment envoyé une copie à Pressac (l. XCIII de février 1636) et qui, dans sa rédaction primitive, est une louange de Richelieu (cf. ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 228 verso), tandis que dans son état définitif elle s'adresse à Mazarin (éd. Garriçon, III, 61) (1). Cette lettre où Mainard parle d'une violente fièvre qui l'a obligé de s'aliter pendant plusieurs jours est antérieure à la lettre 63 où il déclare partir bientôt en pèlerinage pour Lorette, afin d'accomplir le vœu qu'il fit au moment de sa maladie.

(1) Sur cette pièce v. pp. 274 et 359-360 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

59 (XCH).

A Lartige, conseiller au Parlement de Paris.*Rome, avril 1636.*

Mainard prie Lartige, qui est Toulousain, d'intercéder auprès de ses collègues de la Cour de Languedoc, en faveur d'un procès qu'il a « avec un obstiné chicaneur ».

Cette missive est en étroite connexion avec la précédente (XCIX) où il prie Pressac de solliciter les magistrats du Parlement de Toulouse en faveur d'un procès qu'il a à cette Cour.

60 (C).

A Comberville. — *Rome, fin avril 1636.*

Mainard s'est à peine relevé d'une grave maladie et se trouve encore « sous la juridiction des medecins de Rome ». [Cf. commentaire de la l. 58-XCIX].

61 (LXIII).

A Flotte. — *Fin avril 1636.*

Mainard se plaint de sa caducité. — Le pape est à la campagne « où il refait gaiement sa santé ». — Le duc de Parme « commence à se faire place » et les Espagnols, à la nouvelle des mesures militaires prises par Louis, « tremblent de perdre ce qu'ils possèdent en Italie ».

Parti avant le 22 avril pour Castelgandolfo, Urbain VIII y resta en villégiature jusqu'au 11 mai. — Le 2 avril Créquy mande de Casal à Noailles que le duc de Parme est revenu de France et qu'on attend l'arrivée des troupes françaises (Arch. Aff. étrang., Rome, t. XLIX, f° 307).

62 (XCVII).

Au même. — *Rome, derniers jours d'avril-premiers jours de mai 1636.*

Désespoir du duc de Maguelonne, Napolitain qui se voit enlever la princesse de Stigliano par le duc Medina de las Torres. [C'est un détail nouveau qu'ajoute Mainard à la relation faite par la *Gazette* du 10 mai 1636 — mais contenant des nouvelles de Naples du 5 avril — sur les préparatifs que fait le duc Medina de las Torres pour se rendre à Naples, dont il a été nommé vice-roi et où il va épouser la princesse de Stigliano]. — Mainard va accompagner le cardinal de Lyon qui se rend pour huit

jours à Caprarola (1). [Pour la date de ce voyage v. lettres suivantes]. — Le pape ne veut recevoir le maréchal d'Estrées que « pour la seule affaire qui estoit le pretexte de son ambassade », c'est-à-dire pour entendre les protestations de Louis XIII contre la pression exercée par Urbain VIII sur ce prince, afin de le détourner des Français. [Noailles communique la même nouvelle à Bouthillier le 10 avril 1636. Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 390].

63 (LXVI).

A Charles de la Tibaudière (2). — *Rome, derniers jours d'avril ou 1-2 mai 1636.*

Mainard est pressé de partir pour Caprarola avec le cardinal de Lyon. Après ce voyage il fera celui de Lorette (3) « pour y aller accomplir le vœu qu'il fit à sa grande maladie (4) ». [Or Noailles se mit en route pour faire le pèlerinage de Lorette le 9 mai et l'on a déjà vu que Mainard devait rester huit jours à Caprarola]. — Mainard parle de son ode au pape qu'il a modifiée. Comme Flotte est difficile, « il court fortune de ne la voir que dans les mains de quelque noble François qui l'apportera de Rome à Paris ».

64 (XCV).

A Flotte. — *Rome, 8-9 mai 1636.*

Le légat qui, il y a un mois, avait fait croire à son départ, est encore à Rome *incognito*. [Il s'agit du cardinal Ginetti, délégué par le pape pour le représenter à l'assemblée générale des puissances chrétiennes à Cologne, en vue de conclure la paix. Le cardinal qui était sorti de Rome avec force honneurs le 7 avril, y revint *incognito* le jour même. Cf. *Gazette* du 10 mai 1636, nouvelles de Rome du 12 avril, et lettre de Noailles à Bouthillier, du 10 avril 1636. Arch. Aff. étrang., t. LIII, f° 390].

[Sur les fortifications faites par les Espagnols à Portolongone et sur le renfort de leur garnison de Piombino, dont Mainard parle à son ami,

(1) Lieu de plaisance, situé à 12 km. au S.-E. de Viterbe.

(2) Sur ce gentilhomme poitevin et sur ses relations avec Balzac et Mainard qui lui adressa une épigramme (éd. Garriçon, III, 148), voir les pages consacrées dans le chap. VII § 4 du I. I de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard* aux hôtes de Balzac, en juillet 1644, au moment de la visite que notre auteur fit au *grand épistolier*.

(3) Localité à 21 km. au S. d'Ancône, célèbre par son église de la Madone, au milieu de laquelle se trouve la maisonnette où, suivant la légende, naquit la Vierge, et que les anges arrachèrent de ses fondements.

(4) Il se plaint dans sa lettre 58-XCIX, d'une violente fièvre qui l'a tenu plusieurs jours au lit et dans sa lettre 60-C d'une maladie qui a mis ses jours en danger.

v. la relation qu'en donne la *Gazette* du 7 juin, nouvelles de Rome du 10 mai].

Dans l'après-midi, Mainard doit partir en pèlerinage pour Notre-Dame de Lorette. [Le comte de Noailles devait quitter Rome le 8 mai, d'après ce qu'il en dit dans une lettre du 7 mai à Bouthillier — Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 402. La *Gazette* du 7 juin — nouvelles de Rome du 10 mai — donne le 9 mai comme date de son départ].

65 (XCVI).

Au même. — Rome, 22-23 mai 1636.

Le voyage de Lorette a tenu Mainard éloigné de Rome pendant quinze jours ; à son retour, il a trouvé le paquet de Flotte et une élégie latine de J. de Sirmond.

Mainard a inséré l'élégie latine de Sirmond, datée de Paris, 3 avril 1636, dans ses *Pièces Nouvelles*, Toulouse, 1638. Il ressort de cette lettre que Mainard l'a écrite le jour ou le lendemain de son retour à Rome. Or le 22 mai le comte de Noailles était entré à Rome ainsi qu'il appert d'une lettre portant cette date et adressée par le sieur Amontot, de la suite du maréchal d'Estrées, à Chavigny, secrétaire d'État (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVII, f° 178).

66 (LIV).

A Chapelain. — Rome, vers le 15 juin 1636.

Mainard n'a pas encore eu le temps de s'acquitter des commissions dont Chapelain l'a chargé à l'endroit de Bouchard et de Braciolini, car la lettre de Chapelain est arrivée avec un retard de dix jours.

Datée du 16 mai par Tamizey de Larroque (o. c., t. I, p. 112), la missive de Chapelain ne parvint à bon port que vers la mi-juin.

67 (CI).

Au même. — Rome, vers le 15 juin 1636.

Cette épître est de quelques jours postérieure à la précédente puisque Mainard rapporte à Chapelain la visite qu'il a faite, en compagnie de Bouchard (1), à Braciolini (2) et lui donne des renseignements sur la *Bulgaréide*, poème épique auquel travaille l'auteur italien.

(1) J.-J. Bouchard, homme de lettres, ami de Peiresc et des frères Du Puy, attaché au cardinal Fr. Barberini.

(2) Poète italien, auteur de l'épopée *la Bulgheria convertita*, Rome, 1637, in-12° à laquelle Chapelain s'intéressait, afin d'en tirer profit pour sa *Pucelle*.

Mainard est sur le point de faire un voyage, « tout maintenant », à Caprarola avec le cardinal de Lyon.

Ce prélat repartit pour Caprarola avant le 20 juin (cf. *Gazette* du 12 juillet 1636, nouvelles de Rome du 20 juin) et en revint le 29 du même mois. (Le 3 juillet, d'Amontot apprend à Chavigny que le cardinal de Lyon est depuis cinq jours de retour de Caprarola — Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVIII, f^o 22 —).

68 (XC).

A Flotte. — Rome, première quinzaine de juin 1636.

Le légat va bientôt partir pour prendre part aux travaux de l'assemblée pour la paix générale de la chrétienté. [En effet, le cardinal Ginetti quitta Rome, cette fois d'une façon définitive, le 25 ou 26 juin. V. le commentaire de la lettre suivante].

On parle de la fin prochaine du grand maître de Malte et Mainard appréhende fort que Toulouse, sa ville natale, « ne portera (*sic*) plus de grand maistre de long-temps ». — [Sentant qu'Antoine de Paulo (1) n'avait plus que peu de jours à vivre, deux commandeurs italiens, qui en même temps étaient grands'croix d'Angleterre, demandèrent au pape d'avoir voix pour l'Angleterre dans la prochaine élection. Noailles eut tout d'abord l'intention de protester ; mais le cardinal Antoine Barberini qui espérait que ces commandeurs lui donneraient leur voix, le supplia de n'en rien faire. — Lettre de Noailles à Bouthillier du 6 juin 1636 ; Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f^o 424 —].

69 (CII).

Au même. — Rome, 28-30 juin ou premiers jours de juillet 1636.

Mainard a appris à Caprarola, où il a passé une douzaine de jours auprès du cardinal de Lyon, la mauvaise nouvelle de la mort du maréchal de Toiras [† 14 juin, à Fontanella dans le Milanais].

Le légat est enfin parti ; il s'est arrêté à Bologne. — [Noailles qui ne donne pas ce dernier renseignement apprend à Bouthillier le 3 juillet que le légat « partit d'icy il y a huit jours ». Arch. Aff. étrang., Rome, t. LII, f^o 262].

(1) Antoine de Paule mourut le 9 juin et Noailles en informa Bouthillier le 3 juillet (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LVI, f^o 262) : « Nous eusmes advis la semaine passée de la mort du grand maistre de Malthe et de l'élection qui a esté faite du commandeur de Castellars de la langue de Provence pour luy succéder ».

Les Espagnols ont dupé la princesse de Stigliano ; cette Napolitaine fort riche avait consenti à épouser le duc Medina de las Torres, à condition que le roi d'Espagne le fit, pour six ans, vice-roi de Naples. Ce qui fut accordé, mais quinze jours après son mariage, le duc fut remplacé par l'ancien vice-roi, le comte de Monterey. [Le mariage et la nomination de Medina de las Torres figurent parmi les nouvelles de Naples du 14 juin, publiées par la *Gazette* du 12 juillet 1636. Mainard a pu bien avant l'apparition de ce numéro de la *Gazette* savoir le dénouement de cette comédie].

70 (CIII).

Au même. — *Rome, deuxième quinzaine de juillet 1636.*

Mainard parle du jubilé donné par le pape pour fêter la paix prochaine entre la France et l'Espagne.

Ce jubilé, annoncé le 12 juillet, commença le 16 suivant, cf. *Gazette* du 9 août, nouvelles de Rome du 19 juillet.

Une nouvelle preuve que cette épître date de juillet est la nouvelle que le maréchal d'Estrées logera chez le cardinal de Lyon jusqu'au commencement du mois prochain. Or, vers le 22 avril (l. XCI), Mainard avait écrit que le maréchal habiterait le palais Farnèse, résidence du pape, jusqu'au commencement d'août, époque à laquelle il devait emménager dans un palais.

71 (LXXV).

A Guillaume Colletet (1). — *Rome, 1636.*

Mainard lui a déjà envoyé deux lettres auxquelles Colletet n'a pas répondu. Il y a déjà deux ans que Mainard se trouve à Rome.

72 (XCVIII).

Au même. — *Rome, été 1636.*

Comme Mainard a pensé que Colletet « durant la belle saison » était à la campagne, il a laissé passer deux mois sans lui écrire.

73 (LXXXVIII)

A Gomberville. — *Rome, 1636.*

Il y a deux ans que Mainard est devenu Romain.

(1) Sur les relations du poète Guillaume Colletet, avocat au conseil d'Etat, avec Mainard, cf. pages 161-162 et 345-346 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

74 (LX).**Au même.** — *Rome, 1635-1636.*

« J'espere de quitter Rome et de voir Paris dans le commencement du printemps prochain (1). »

75 (LXI).**A Racan.** — *Rome, 1635-1636.*

Mainard a reçu à Rome la lettre de Racan. La moindre de ses civilités « merite d'estre achetée plus chèrement que toutes les villes que les Suédois ont gagnées en Allemagne (2) ».

76 (LXIV).**Au comte de Queylus.** — *Rome, 1635-1636.*

Que le comte soit persuadé qu'il doit avant tout sa guérison aux prières que Mainard a fait faire dans les églises de Rome. — Que sont devenus les livres et les tableaux que Mainard l'a chargé de remettre à ses enfants et dont le cardinal Bentivoglio lui a fait cadeau ?

77 (LXIX).**A Frémin.** — *Rome, 1635-1636.*

Flotte transmettra à Frémin (3), qui se trouve à Paris, les nouvelles que Mainard lui a envoyées de Rome.

78 (LXX)**A Gomberville.** — *Rome, 1635-1636.*

Remerciements d'avoir présenté au chancelier Séguier, avec force

(1) Cette lettre nous semble être plutôt de 1635 que de 1636. En mars 1636 Mainard désirait et espérait repasser les Alpes avant l'été (cf. I. 56-XCIV).

(2) Il ne s'agit évidemment pas de la prise de Naumbourg en Saxe, annoncée par Bouthillier à Noailles le 20 mars 1636 (Arch. Aff. étrang., Rome, t. LIII, f° 384), ni de celle d'Obernheim, en Alsace, juin 1636 (cf. v^{te} de Noailles, *Le cardinal de la Valette*, p. 257), mais des villes précédemment gagnées par les Suédois : Philippsbourg (13 janv. 1634), etc.

(3) Frémin, chanoine à Notre-Dame de Reims, accompagnait à Paris Henri de Guise, archevêque de Reims, à qui il présenta, sur l'invitation de Mainard, l'ode au pape de ce dernier (I. 42-LXII). L'archevêque de Reims quitta la Cour le 8 mars 1636 (*Gazette* du 15 mars) ; il est probable que Frémin le suivit.

louanges, les vers que Mainard a faits « sur le Panthéon et sur le Colisée » (1).

79 (LXXXVII).

A Madame de Choisy (2). — *Rome, 1635-1636.*

Mainard est allé à Rome pour tâcher de soulager la douleur que lui a causée la mort de son fils (3).

80 (LXXXV).

A Colletet. — *Rome, 1635-1636.*

Mainard envoie à son ami l'« épigramme du bigot à petit collet (4) », afin que Flotte « mette cette pièce avecque les autres qui ne sont pas achevées et que peut-être il fera imprimer avant que je quitte l'Italie ».

81 (XIII).

A M. de Fieubet, trésorier de l'Epargne. — *Rome? Après octobre 1635.*

Mainard lui adresse un sonnet-épitaphe (5), fait à la mémoire de son frère, le président Fieubet, l'un de ses protecteurs.

La *Gazette* du 8 sept. 1635 rapporte la mort arrivée le 1^{er} sept. du sieur de Fieubet, premier président au Parlement de Provence. Tamizey de Larroque a eu tort de faire mourir en 1628 Guillaume de Fieubet, frère cadet de Gaspard de Fieubet, trésorier de l'Epargne. Le troisième des frères Fieubet était procureur général au Parlement de Toulouse. Peiresc en parle le 1^{er} mai 1635 (o. c., III, 299) (6). Evidemment la nouvelle de la fin de son protecteur arriva à

(1) Les vers faits sur le Panthéon sont ceux « sur la mort d'une chatte » que le laquais du poète avait

... pris sans mitaine

Près du temple de tous les Dieux.

(éd. Garriss., III, 88). Près du Colisée, Mainard avait composé son sonnet-épigramme contre Richelieu (cf. I. 34-LII). L'idée de faire admirer cette pièce à Séguier, dévoué au premier ministre, est étrange. Mais notre personnage n'était pas très habile.

(2) Jeanne-Olympe Hurault de l'Hôpital, mariée en 1628 à Jacques de Choisy, maître des requêtes au Parlement de Paris, plus tard intendant du Languedoc, etc. était la fille aînée de Pierre-André Hurault de l'Hôpital, un protecteur de Mainard. Voir sur ce dernier pp. 35-36 et sur Madame de Choisy pp. 350-353 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

(3) Il s'agit de son fils aîné mort le 11 décembre 1634, cf. I. 24.

(4) Priapée qui figure au f° 183 du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse. Mainard en parle aussi dans sa l. LXVI qui est de fin avril ou début mai 1636. — Sur cette pièce cf. p. 246 de notre ouvrage précité sur Mainard.

(5) Cf. éd. Garriss., III, 40.

(6) Sur Gaspard et Paul de Fieubet, fils du procureur, reçus, le premier en 1643 président aux requêtes et en 1645 procureur général, le second en 1645 conseiller-lai en la

Mainard à Rome. Mais comme cette missive ne contient aucune allusion au séjour de Mainard en Italie, il se pourrait que notre auteur l'ait écrite plus tard. Il disserte dans sa lettre CXC VII de 1643 sur un vers de cette pièce, qui ne plaisait pas à Flotte.

* * *

La correspondance de Mainard présente entre juillet 1636 et la fin de 1637 une lacune importante. Nous l'avons comblée en nous servant d'autres sources d'information pour écrire la biographie du poète. Au moment où, au début de novembre 1636, il s'embarquait à Gênes pour la France, Mainard se brouilla violemment avec le comte de Noailles. Ce dernier qui avait été rappelé à cause de son échec auprès du S^t-Siège, avant la fin de son ambassade, accusa sans raison Mainard de l'avoir desservi à la Cour et surtout auprès du cardinal de Lyon, le frère du premier ministre. Mainard craignit longtemps de se rendre à Paris, car en 1638 encore, Noailles parlait de tuer son ancien secrétaire, au cas où il le rencontrerait. Tous les efforts de notre auteur pour se réconcilier avec le comte furent stériles. Les allusions contenues dans les lettres qui suivent, soit à sa rupture avec Noailles, soit à ses tentatives pour calmer sa colère, soit aux événements dont il a été témoin à Rome, aux personnages qu'il y a connus, etc., nous servent souvent à dater sa correspondance qui, nous le rappelons, ne contient jamais l'indication du lieu, ni de la date d'expédition. Presque toutes ces missives ont été écrites à S^t-Céré, en Quercy, résidence habituelle de notre poète.

82 (CIX).

A Flotte. — *Saint-Céré, été 1637.*

Mélancolie profonde où Mainard est plongé depuis son retour de Rome. — Le « soulèvement de nos mutins » ne devrait pas donner d'inquiétude au roi. « Ces coquins ne profiteront jamais de leur révolte. »

Mainard fait évidemment allusion aux insurrections des paysans en Gascogne et en Périgord, par suite de l'aggravation des impôts. Le duc de la Valette, lieutenant général de Guyenne, écrasa « les Croquants » à La Sauvetat d'Eymet en juin 1637. Les troubles avaient gagné aussi le Quercy ; à la suite « de quelque émotion du peuple arrivée à Cahors », le conseil d'Etat transféra le bureau de l'élection de Cahors à Montauban et celui de Figeac à Capdenac (Arch. dép. Lot, F. 179).

83 (CCXXXII).

Au même. — *Saint-Céré, été 1637.*

Comme dans sa lettre précédente, Mainard entretient son ami de la

Cour du Parlement de Toulouse, cf. Arch. Haute Garonne, B. 647, 662, 669. Gaspard de Fieubet devint, en 1653, premier président du Parlement de Toulouse.

révolte des paysans du Quercy soulevés à la suite de l'augmentation des « subsides ». Les mutins ont été défaits devant Figeac.

84 (CXI).

A Frémin. — *Saint-Céré, fin 1637.*

Dans sa lettre CIX, d'été 1637, Mainard avait exprimé à Flotte ses regrets de le savoir malade. Depuis, le bruit de la mort de son ami est arrivé à Mainard. Fort heureusement, c'était « une imposture », dont l'auteur, un certain Dupin, recevra en guise de châtiment une épigramme « qui le chamaille ridiculement ». — Mainard a l'intention de passer l'hiver à Reims, avec Frémin.

85 (CXVIII).

A Flotte. — *Saint-Céré, fin 1637.*

Colère de Mainard contre le sieur Dupin, greffier à la Cour des Aides, qui a répandu la nouvelle de la mort de Flotte. Mainard écrira une épigramme contre ce mauvais plaisant.

86 (CXXXII).

Au même. — *Saint-Céré, fin 1637.*

Prière de lui envoyer la lettre que le comte de Carmain lui a adressée au sujet de « la fourberie » de Dupin. — Mainard a rendu à la Cour pontificale des témoignages du mérite de Gomberville. Il serait heureux de lire son *Polexandre* « avecque le dernier équipage qu'il luy a donné ».

Le fameux roman de Gomberville parut d'abord en 1629, en 2 volumes, sous ce titre : *L'Exil de Polexandre, où sont racontées diverses aventures de ce grand Prince*. L'édition définitive est celle de 1637, chez Courbé, à Paris, en 5 volumes, sous le titre : *Polexandre*, avec un privilège du 15 janvier de cette année.

87 (CCXXXIV).

Au même. — *Saint-Céré, octobre-novembre 1637.*

« Je travaillerai dès aujourd'hui à la pièce que vous m'avez si souvent demandée..... votre nom y paroistra comme il faut ».

Il s'agit de l'ode ou plutôt de la longue épître rimée à Flotte qui parut pour la première fois dans les *Pièces nouvelles* de Mainard, Toulouse, 1638. Cette

épître (éd. Garriſſon, III, 200) renferme une alluſion à la levée du ſiège de Leucate par les Eſpagnols (29 ſept. 1637) qui prouve que, dans ſon enſemble, elle a été compoſée après cette date (1). D'autre part, comme le 16 mars 1638, Chapelain félicite Mainard de cette production (*Lettres inéd.*, éd., c. I, 211), c'eſt entre octobre et fin février qu'il faut placer l'époque de compoſition de cette pièce et en octobre ou novembre la date d'expédition de cette lettre.

« On nous menace en ce païs, dit Mainard au début de ſa lettre, de l'arrivée d'un autre intendant pour y taxer les ayez et les mal-ayez ».

Il ſ'agit de Foulé qui ſuccéda en 1638 à La Marguerie dans l'intendance du Quercy et qui occupa cette place juſqu'en 1641 (cf. Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, Montauban-Paris, 1785, t. III, 222).

88 (CCXLII).

Au même. — *Saint-Céré, fin 1637-début 1638.*

Mainard adreſſe à Flotte « le dernier couplet » de l'ode rimée en ſon honneur. — Prière de lui transmettre des nouvelles de la ſanté de M. Le Febvre (2) ; « ce n'eſt pas que je deſire qu'il vive pour m'aider à rentrer dans la Cour, par le moyen de M. de Bullion (3)... » « J'ay pris congé de l'eſperance et de la fortune mais c'eſt que je l'eſtime extraordinairement. »

Cf. le commentaire de la I. 92-CCXLIV.

89 (CCLXXI).

Au même. — *Saint-Céré, fin 1637-début 1638.*

Mainard remercie Flotte de n'avoir pas publié, comme des amis communs l'en ſollicitaient, l'ode que Mainard lui a adreſſée. Il lui indique

(1) Cf. ſtr. XIX.

Dy moy, qu'a fait Cerbelon ?
Que montrer devant Laucate
Qu'il ſçait joïer du talon ?

Serbelloni, général italien commandant des troupes eſpagnoles, fut forcé par le duc d'Halluin, gouverneur du Languedoc, à lever le ſiège de Leucate. — Cette ſtrophe figure même dans les premières versions manuscrites de cette ode, par exemple dans celle du t. XXI des Recueils Conrart, pp. 1007 et ſ.

(2) Louis Chanterreau Le Febvre, conſeiller du Roy en ſes conſeils, intendant des finances dans les duchés de Lorraine et de Bar, préſident des trésoriers de France dans la généralité de Soiſſons († 1658). Auteur d'ouvrages d'érudition hiſtorique dont il ſera queſtion plus loin. Cf. le *Dictionn. de Moréri* et la *Biblioth. hiſtor. de la France* du P. Lelong (Paris, 1771). Sur des vers de Le Febvre traduits d'Horace, cf. Lachèvre, t. XXI *Bibliogr. des Recueils collectifs* de 1597-1700, Paris, 1900, III, 249.

(3) Claude de Bullion, ſieur de Bonelles, nommé ſurintendant des finances le 4 août 1632, mort le 22 déc. 1640.

une leçon pour les vers 9 et 10 de la str. 3 de cette pièce ; cette leçon figure dans les *Pièces nouvelles* de 1638 et est remplacée par une autre dans la version définitive de cette ode (volume de 1646). — Prière de calmer un peu la colère de Noailles. — Mainard est heureux que Le Febvre soit guéri.

90 (CXXII).

Au même. — *Saint-Céré, fin 1637-début 1638.*

Mainard lui envoie son ode « en la dernière forme qu'il luy a donnée ». Si Flotte veut la publier à Paris, qu'il ne lui apporte aucune modification. Le poète a gardé mauvais souvenir du procédé d'un de ses amis qui, sous prétexte de polir une pièce que Mainard lui avait envoyée de Rome, la gâta.

91 (CCXXII).

A Le Febvre. — *Saint-Céré, fin 1637-début 1638.*

Paintes sur « les incommodités » que les impôts lui apportent. Il supplie Le Febvre d'obtenir de M. de Bullion quelque grâce qui lui ôte « l'appréhension d'aller en poste à l'hospital (1) ».

V. le commentaire de la lettre suivante.

92 (CCXLIV).

Au même. — *Saint-Céré, fin 1637-début 1638.*

Mainard le remercie de sa générosité, non pour le disposer à renouveler ses soins et ses assistances auprès de M. de Bullion et à persuader à ce dernier « avecque un artifice caché » de tirer le poète de sa solitude, mais... (formules de politesse).

Malgré les bons offices de Le Febvre, Mainard ne réussit pas à obtenir de Bullion ce qu'il en désirait. Il s'en vengea en parlant dans une des strophes de l'ode à Flotte de l'habitude des « trésoriers » de *griveler*, comme on disait à l'époque, sur les appointements des hommes de guerre :

C'est à ces cœurs de lyon
Qu'il ne faut pas qu'on refuse
La porte chez Bullion.

(1) Le poète répète en prose ce que précédemment il avait dit en vers :

Malherbe en cet âge brutal
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hospital.

(Cf. éd. Garriss., III, 103 ; épigr. publ. tout d'abord dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1626). — Sur la source italienne de cette boutade cf. p. 462 de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

C'est à ces vers que Chapelain fait allusion, en écrivant le 7 avril 1638 à Balzac (1), en réponse à deux lettres de ce dernier du 19 mars et du 1^{er} avril qui ne nous sont pas parvenues : « Vous avés descouvert avec beaucoup de jugement où le mal tenoit à nostre amy, lorsque vous avés dit qu'il voudroit bien qu'on ne luy refusast pas la porte chés Bulion, car quelque dégoust qu'il tesmoigne de la Cour, j'ay veu certaines lettres sur ce sujet escrites à Flotte qui ne sont pas du stile d'un homme bien détaché, et je suis asseuré que ny vous ny moy ne tomberons jamais dans telles bassesses pour nous relever, si la fortune nous avoit terrassés » (*Lettres inéd.*, I, 219). Chapelain blâme avec beaucoup de sévérité les lettres dans lesquelles Mainard fait appel à la bienveillance de Le Febvre, en dépit de l'aversion qu'il marque pour la Cour (cf. lettre 88). Cependant, en 1633, il s'était plaint à Balzac des « injustices » du surintendant à son égard (2) et Balzac, qui aimait faire montre de beaux sentiments, devait s'en prendre à « feu Bullion » qui lui avait rogné sa pension et qui « par ses maltôtes » avait exercé autant de ravages en France que la célèbre Cécéno dans le troisième livre de l'*Enéide* (3). Ni Balzac ni Chapelain n'étaient bien détachés des préoccupations matérielles.

93 (CXVI).

Au marquis de Sourdis(4). — *Saint-Céré, 1637.*

Mainard s'excuse de son silence. « Les chagrins dont mon retour d'Italie fut accompagné, m'avoient plongé dans une si profonde mélancolie, que j'avois resolu de m'ensevelir dans la solitude où je suis ». [Cf. pour le même dessein l. CIX, d'été 1637].

94 (CXVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, fin janvier 1638.*

Mainard prie Flotte de faire imprimer l'ode qui lui est dédiée ainsi que quelques épigrammes. — Mainard a lu avec beaucoup de plaisir les *Sentiments de l'Académie sur le Cid* ; à son goût, il y a peu d'ouvrages qui valent ce petit livre et c'est leur ami commun Chapelain qui en doit être l'auteur. — Mainard prie Flotte de lui envoyer les pièces qu'on a dû composer à Paris au sujet de la grossesse de la reine.

(1) Chapelain avait expédié le 15 mars à Balzac des feuilles contenant cette ode. Flotte à qui elle est adressée l'avait fait imprimer à Paris (*Lettres inéd.*, I, 213).

(2) *Lettres inéd.*, I, 43.

(3) *Lettres inéd.* publ. p. Tamizey de Larroque, p. 442.

(4) Charles d'Escoubleau de Sourdis, gouverneur d'Orléans, frère d'Henri de Sourdis, cardinal archevêque de Bordeaux. Les suscriptions des lettres que Richelieu lui adresse (p. ex. dans le tome V des *Lettres et papiers d'Etat*, publ. p. d'Avenel) portent : chevalier de l'ordre du roy, mareschal de camp en ses armées, maistre de camp de la cavalerie légère.

Mainard recevait assez tardivement les nouvelles littéraires. *Le privilège des sentiments de l'Académie françoise sur la tragi-comédie du Cid* est du 26 novembre 1637 et le 20 décembre suivant Chapelain en envoyait un exemplaire à Balzac, en lui laissant entendre qu'il en était « le principal auteur ». (Pour d'autres détails sur cet opuscule v. Fabre, *Chapelain et nos deux premières académies*, pp. 292 et s.). — A la fin de janvier 1638, on savait qu'Anne d'Autriche était enceinte. Le 28 de ce mois Chapelain écrit à Godeau, à Grasse : « La croyance de la grossesse de la reyne continue » (*Lettres inéd.*, I, 196).

95 (CLXXX).

Au même. — *Toulouse, février-mars 1638.*

Mainard a perdu le mois de février « dans une fainéantise de bourgeois sans occupation ». Ennuis que lui cause la chicane ; désir de regagner « son petit désert » (Saint-Céré). — Mainard serait heureux de recouvrer les bonnes grâces de Noailles. — Il est invité à dîner ce jour même chez le premier président, Bertier de Montrabe.

Cette lettre est en étroite relation avec la suivante qui, semble-t-il, lui est antérieure.

96 (CLXXXIX).

Au même. — *Toulouse, février 1638.*

Festins qu'on lui offre chez le premier président, chez le conseiller Frézals, chez le greffier en chef Pressac, chez l'avocat général Marniesse. — Mainard repartira « lundi prochain » pour Saint-Céré. — Comme les copies de l'ode qu'il a dédiée à Flotte étaient « fort délabrées », Mainard l'a fait imprimer à Toulouse.

Il s'agit de l'ode à Flotte imprimée sur des feuilles volantes, avant d'être insérée dans la plaquette de *Pièces nouvelles* de Mainard, Toulouse, 1638. Chapelain, en expédiant à Balzac cette ode, publiée à Paris, lui écrit : « On m'avoit promis de me la faire avoir augmentée et corrigée de Tholoze, mais j'ay creu que je vous faisois autant de retenir celle que j'avois et qu'il ne falloit pas tarder davantage à vous l'envoyer sur une attente qui peut-estre se trouveroit trompeuse » (*Lettres inéd.*, I, 213).

97 (CX\VI).

Au même. — *Saint-Céré, mars 1638.*

Mainard ne saurait donner son approbation à « l'ode sur la grossesse de la reine » que Flotte lui a envoyée. Lui-même est tenté d'écrire une ode sur le même sujet. Que Flotte lui dise si cette grossesse est absolument certaine.

Le 5 mars 1638 Chapelain écrit à Godeau : « l'opinion de la grossesse de la reine continue et les prosnes de nos paroisses en ont parlé comme d'une chose certaine, autant que l'on le peut juger. Nous verrons de beaux vers si cela dure ». — La *Gazette* du 6 févr. annonce simplement qu'on a apporté à la reine en grande dévotion la ceinture de Notre-Dame du Puy ; en revanche, le numéro du 28 avril donne « l'heureuse nouvelle de la grossesse assurée de la reine ».

98 (LXXVII).

A Chapelain. — *Saint-Céré, début mars 1638.*

Remerciements d'avoir recommandé à Balzac les poésies que Flotte lui a présentées. « Je lis et relis les *Sentimens de l'Académie* et me semble que ce traité ne peut partir d'autre que vous ; depuis un mois je n'ay sur ma table que ce beau discours... je vous supplie de m'apprendre si j'ay deviné et si ce n'est point vous qui faites que le précepteur d'Alexandre (1) parle aujourd'hui si bon françois ».

Cette lettre n'est pas une réponse, comme l'a avancé Tamizey de Larroque, à la lettre CXVIII (2) de Chapelain, du 10 mars 1638 (I, 211), attendu que ce dernier écrit à la date indiquée à Mainard : « Au reste quand nous nous verrons en cette Cour, nous vous apprendrons quels sont les véritables autheurs des *Sentimens de l'Académie* et si, après cela, vous continués à les honorer de vos louanges, je crains que ce ne soit un seul pour le tout et que celuy que vous en avés soupçonné n'y ait la part la plus petite ». — De plus, Chapelain assure Mainard qu'il a « regalé » Balzac de l'ode à Flotte, imprimée à Paris sur une copie qui lui appartenait. En réalité il n'envoya cette pièce à son ami de la Charente que le 15 mars (cf. o. c., I, 213).

99 (CXIV).

A Flotte. — *Saint-Céré, mars-avril 1638.*

Mainard se dispose à composer une ode sur la grossesse de la reine. Le Dauphin qu'elle mettra au monde naîtra « au milieu de ces nouveaux lauriers que nos armes s'en vont cueillir dans les terres de vos voisins ».

(1) Aristote, dont Mainard comparait la *Poétique* avec les *Sentiments de l'Académie* sur le *Ciel*.

(2) La suscription de cette lettre est : A M. Mainard, en Auvergne, à Aurillac. Mainard y possédait, avons-nous dit, une maison rue d'Aureinques qu'il garda même après avoir vendu sa charge de président au présidial. D'ailleurs Chapelain, comme il ressort de sa correspondance (cf. p. ex. lettre du 22 mai 1638, à Mainard, éd. c., I, 241), chargeait Flotte de faire parvenir ses missives au poète. Flotte qui correspondait chaque semaine avec Mainard, était mieux renseigné que lui sur l'endroit où se trouvait son meilleur ami. Les connaissances géographiques de Chapelain n'étaient pas très sûres, à en juger par l'envoi de sa lettre du 28 avril 1638 à Mainard « à Saint-Céré en Auvergne » au lieu de : en Quercy (éd. c., I, 229).

On avait fixé pour le 27 mars le départ du cardinal de la Valette pour prendre le commandement des troupes françaises d'Italie ; le cardinal ne se mit pourtant en route que le 27 avril. — On projetait à la fin de mars une expédition en Espagne en même temps qu'on voulait poursuivre les opérations militaires en Allemagne (cf. V^{te} de Noailles, *Le Cardinal de la Valette*, pp. 385-386).

100 (CX).

A Pressac, greffier en chef du Parlement de Toulouse.

Saint-Céré, avril 1638.

« Je pars demain pour me trouver à Brive sur le chemin de Messieurs les députés de votre Parlement. Il importe que je confère avec Ms. de Frezals et il vous sera fort aisé de deviner sur quelle matière. »

En avril 1638, le premier président Bertier de Montrabe ayant appris que Richelieu, pour punir le Parlement de Toulouse de n'avoir pas enregistré quelques édits bursaux, songeait à créer un Parlement à Nîmes, partit pour la capitale avec le président aux Enquêtes, Balthazar de Fraust et le conseiller clerc Victor de Frézals (1) afin de négocier avec le premier ministre irrité. (Dubédat, *o. c.*, II, 210.)

101 (CXXXV).

A M. de Bertier, premier président au Parlement de Toulouse.

Saint-Céré, avril 1638.

Mainard serait heureux si Bertier lui commandait d'aller à sa rencontre, sur son passage à Paris.

Cf. le commentaire de la lettre précédente.

102 (CXXXVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, avril 1638.*

Mainard recommande à Flotte son cousin Fraust, ainsi que son ami Frézals qui doit lui remettre la présente lettre ; ces magistrats accompagnent le premier président Bertier à Paris.

103 (CXXXVIII).

Au même. — *Saint-Céré, avril 1638.*

Mainard s'est ravisé ; pour ne pas offenser son cousin, il a chargé Fraust et non Frézals de porter sa missive à Flotte.

(1) Mainard orthographie Frésals.

Cette lettre, mise sous le même pli que l'autre, a été écrite dans la même journée ou le lendemain.

104 (XXIV).

A M. de Catel (1), **conseiller au Parlement de Toulouse.**

Saint-Céré, avril 1638.

Mainard s'excuse de ne pas lui avoir écrit depuis deux mois, c'est-à-dire depuis le moment où il a quitté Toulouse. [On se souvient qu'en février, Mainard se trouvait dans cette ville; cf. l. 95-CLXXX et 96-CLXXXIX.]

Il demande des nouvelles sur « les poètes clémentins » — préoccupation significative chez un homme qui, le 3 mai, devait être couronné par le Collège de Jeux-Floraux, enrichi des legs de la légendaire Dame Clémence.

« M. de Flotte continue à me chamailler (sur mes épigrammes) et d'estre mon agent, à quoy il réussit beaucoup mieux que le légat de Sa Sainteté à Cologne. J'ay souvent par son entremise des lettres de Messieurs de l'Académie; elles sont pleines de paroles plus fleuries que le mois où nous sommes. »

Ces derniers mots confirment l'induction que nous avons tirée de la première phrase de cette lettre. Quant au légat du pape, il se morfondait depuis 1636 à Cologne sans réussir à assembler en vue de la paix les députés des États chrétiens (cf. H. Martin, *Hist. de France*, XI, 464). Mainard dit, en 1638, dans son ode à Flotte, que les Espagnols seraient

Heureux si c'estoit demain
Que les courriers de Cologne
Vinssent l'olive à la main (2).

105 (XXX).

A Silhon (3). — *Saint-Céré, avril-mai 1638.*

« Mainard a lu « le livre de la guerre de feu Monsieur le duc de Rohan. » Regrets pour la mort de ce seigneur, protecteur de Silhon.

Il s'agit du *Parfait Capitaine*, Paris, in-4°, 1638. Silhon a composé pour ce livre une préface dont Chapelain parle le 4 novembre 1637 à Balzac comme d'un ouvrage qui s'achève (*Lettres inéd.*, I, 175). Il lui en reparle le 1^{er} mai 1638

(1) Le conseiller Charles de Catel s'amusait à écrire des pièces de théâtre et à traduire la *Morale* d'Aristote (Toulouse, 1644, in-4°).

(2) Var. de 1638 à la str. XX de cette ode (III, 200) que Garrisson a oublié de relever.

(3) Sur les rapports de Mainard avec l'Académicien J. de Silhon et sur l'épigramme qu'il lui adressa cf. p. 211 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

(cf. R. Kerviler, *J. de Silhon*, Paris, 1876, p. 57, qui analyse le livre du duc de Rohan). — Le duc mourut le 13 avril (cf. la *Gazette* du 24 avril).

106 (XVI).

A Caminade. — *Saint-Céré, mai 1638.*

Une copie de l'original de cette lettre, dont la signature seule est de Mainard, fait partie aujourd'hui de la collection de M. Jean Hanotaux qui a eu l'obligeance de nous la montrer. M. R. Bonnet (*Isographie de l'Académie française*, Paris, 1907, p. 179) a eu tort de croire à l'existence d'un recueil de lettres de Mainard à Caminade, dont un fragment serait représenté par cette missive. Les feuilles sur lesquelles elle est transcrite ont les mêmes dimensions que celles du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse. Le quadrillé et le filigrane (un caducée surmonté d'une fleur de lis) en sont également les mêmes. Ces feuilles appartenaient donc primitivement à ce cahier autographe de notre auteur. — V. notre note sur les signatures de Mainard et celle sur les mss. 843 et 844 de la Bibl. de Toulouse aux *Notes et Pièces justificatives* et à l'*Appendice bibliographique* de notre thèse principale,

Remerciements d'avoir engagé le jury des Jeux-Floraux de le couronner.

Sur le prix extraordinaire que, sur l'invitation de Caminade, les Jeux-Floraux décernèrent, le 3 mai 1638, à Mainard, cf. pp. 303-307 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

107 (CLXXXVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, mai 1638.*

Mainard annonce à son « confident » qu'il vient de remercier Caminade de la peine qu'il s'est donnée pour lui faire obtenir des Jeux-Floraux un honneur qui n'a été rendu qu'à Ronsard et à Baif. — Flotte a eu tort de faire insérer dans la *Gazette* que Mainard avait envoyé des vers à l'institution de Dame Clémence; la récompense qu'il en a reçue vient du « soing que sans ma sollicitation mes amis ont eu de la gloire de mon nom. »

Le numéro visé de la *Gazette* est celui du 22 mai 1638 (nouvelles de Toulouse du 14 mai).

108 (CCXX).

Au même. — *Saint-Céré, mai 1638.*

La nouvelle de la mort subite de M. d'Espesses l'a affligé, de même qu'elle a affligé toute la France. — Compliments à Frézals.

La *Gazette* du 10 mai 1638 annonce la mort, arrivée le 5 du même mois, de Charles d'Espesses, conseiller d'Etat, ambassadeur du roi en Hollande et introducteur des ambassadeurs. — Frézals avait été député par le Parlement de Toulouse à la Cour, cf. l. 100, 102 et 103.

109 (CVIII).

Au baron de Saint-Géry. — *Saint-Céré, mai-juin 1638.*

Saint-Géry est à Paris. « A propos de belles choses vous ne me dites rien de la nouvelle Académie... On m'a escrit qu'on avoit publié une bonne pièce contre ces messieurs les polis ; je meurs d'envie de la voir. »

Chapelain avait, en effet, le 28 avril 1638, parlé à Mainard (*Lettres inéd.*, I, 229) de la *Comédie des Académistes* ; le « mauvais comique » (1), auteur de cette pièce, avait, à cause de l'éloignement de notre auteur, oublié de lui donner un rôle.

110 (XXXII).

A Chapelain. — *Saint-Céré, juin 1638.*

Remerciements pour l'avoir rappelé au bon souvenir de Balzac ; contentement qu'il a éprouvé en voyant dans les vers latins de ce dernier son nom encensé comme il n'aurait jamais osé l'espérer.

V. le commentaire de la lettre suivante.

111 (XXVIII).

A Balzac. — *Saint-Céré, juin 1638.*

L'épître latine que Balzac lui a adressée prouve que l'auteur est aussi bon poète que grand prosateur. — Mainard a entretenu à Rome la Cour pontificale des mérites de son ami.

L'épître latine de Balzac *Ad Franciscum Mainardum Roma reducem querela* figure dans le tome II, dernière partie de ses *Œuvres complètes* de 1665. Balzac l'adressa, pour la transmettre à notre poète, à Chapelain qui, le 18 mai 1638, complimente l'auteur sur la beauté de ses vers. Quelques jours après, Chapelain chargea Flotte de faire parvenir à Mainard sa lettre datée du 22 mai ainsi que les vers latins de Balzac (2). (*Lettres inéd.*, I, 236 et 241.)

(1) C'est Saint-Evremond, cf. Fabre, o. c., p. 169.

(2) Pour plus amples renseignements sur cette pièce cf. le chap. VII § 4 du liv. I de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*. Nous y étudions les relations de Mainard avec Balzac depuis 1636 jusqu'en 1644.

Notons que Chapelain mande à Mainard que Balzac « ayant vu la lettre que vous m'escrivistes il y a un mois, a été excité à vous répondre en latin... Il verra encore vostre dernière, puisqu'elle le regarde. » Ces deux missives de Mainard sont perdues ; on ne saurait identifier celle qui fut écrite « il y a un mois », c'est-à-dire à la fin d'avril, à celle (l. 98-LXXVII) qui est datée du commencement de mars 1638.

112 (CXXXIX).

A Flotte. — *Saint-Céré, fin printemps-début été 1638.*

Mainard lui adresse trois lettres dans le paquet de Fraust. [Sur Fraust à Paris avec Frézals et Bertier, à partir d'avril 1638, cf. l. 100, 102 et 103. — En sept. suivant les députés du Parlement du Languedoc étaient de retour à Toulouse].

Il prie Flotte de lui donner son avis sur l'épigramme (1) où il prédit à la reine les destinées glorieuses du Dauphin qu'elle va mettre au monde. [Louis XIV naquit le 5 sept.]. — En même temps, il soumet à son appréciation « un des couplets de l'ode qu'il lui prépare. » [C'est la strophe II (2) de l'ode à Flotte qui parut dans les *Pièces nouvelles*, Toulouse, 1638].

113 (XX).

A Fraust. — *Saint-Céré, printemps-été 1638.*

Il se plaint de ne pas avoir de nouvelles de Fraust qui, pris par les plaisirs de la capitale, l'a oublié.

V. le commentaire de la lettre précédente et celui de la l. 100.

114 (XXIII).

Au même. — *Saint-Céré, été 1638.*

Frézals lui a appris qu'il serait bientôt de retour à Toulouse. Mainard en déduit que Fraust y reviendra lui aussi dans peu de temps. — Les

(1) Ed. Garriss., III, 66 ; *Reyne que nostre siecle admire...* Robert Bordier avait lui aussi à cette date rimé des vers qui présageaient que le Dauphin « serait un prince remuant à cause des coups qu'il donne à la Reyne » (Chapelain, lettre à Godeau du 24 juin 1638, éd. c., I, 259).

(2) Version un peu différente de celle que cette strophe présente dans les *Pièces nouvelles*, imprimées la même année à Toulouse.

gens de guerre ont passé par le Quercy en laissant les paysans faire paisiblement leur moisson.

V. le comment. de la lettre 112.

115 (CXXXI).

A Chapelain. — *Saint-Céré, début juillet 1638.*

Mainard remercie son correspondant de l'avoir rappelé au bon souvenir de Balzac. Il vient de lire « avec attention et ravissement » la censure que ce dernier a faite de la tragédie de Heinsius et loue « la force » et l'« abondance » de cet opuscule.

Cette lettre est une réponse à celle qui est datée du 24 juin où Chapelain assure Mainard qu'il fera tenir à Balzac ses messages et qu'il peut être sûr de l'affection du *grand épistolier* (*Lettres inéd.*, I, 259). Après réception de cette épître, Chapelain écrit le 11 juillet à son ami de la Charente : « Je suis bien aise qu'il (Mainard) m'ait l'obligation de ce renouvellement de commerce avec vous, puisqu'il luy est avantageux sans vous desplaire » (*ibid.*, p. 266). Enfin, le 16 juillet, Chapelain (*ibid.*, p. 268) répond à la présente missive de Mainard (1) qu'il avait dû recevoir six ou sept jours auparavant. Le correspondant de notre auteur est surpris qu'il ait pris si tard connaissance du discours de Balzac sur une tragédie intitulée *Herodes infanticida* (2) qui, en effet, avait paru à Paris, en 1636, in-8°, et auquel Heinsius avait répondu par son *Dan. Heinsii epistola qua dissertationi Balsaci ad Herodem infanticidam respondetur*, Leyde, 1638, in-8°.

116 (CCXXXVIII).

A Pressac. — *Saint-Céré, début juillet 1638.*

Dans sa lettre précédente à Chapelain, Mainard parlait du laquais que Balzac lui avait envoyé, une dizaine de jours auparavant, pour prendre de ses nouvelles et pour lui porter l'*Epistola ad Franciscum Mainardum*, retouchée, ainsi qu'une lettre (3). Mainard nous apprend cette fois que Balzac avait chargé le prieur Ogier (4) de tenir la plume en son nom. — Le passage de cette lettre touchant l'*Herodes Infanticida* est identique à celui de la lettre précitée à Chapelain. Donc ces deux lettres ont été écrites le même jour ou à très bref intervalle.

(1) Il la lui adresse à S^t-Céré.

(2) Cette tragédie parut en 1632. — Ce discours de Balzac forme la troisième de ses dissertations critiques dans le t. II de l'édition de 1665 de ses *Œuvres*.

(3) Le 17 juillet 1638, Chapelain rapporte à Balzac que Mainard « m'a fait un ample remerciement de celle (la lettre) que vous luy avés envoyée par un exprès ».

(4) Fr. Ogier signa l'*Apologie pour M. de Balzac*, Paris, 1627, in-4°. On attribue la paternité de cet ouvrage à Balzac en personne.

117 (CCLIX).

A Flotte. — *Saint-Céré, fin juin ou commencement de juillet 1638.*

« Je ne fai qu'achever une grande lettre pour M. de Balzac où ma rhétorique gambade de belle hauteur (1). Il m'a envoyé céans un lacquais pour me visiter, et pour sçavoir si dans ma solitude j'avois de belles visions. »

Mainard entretient Flotte de la dissertation de Balzac sur la tragédie citée d'Heinsius.

118 (CCLVI).

A Marmiesse, avocat général au Parlement de Toulouse (2).

Saint-Céré, juillet 1638.

Dans sa lettre précédente à Flotte, Mainard le priaît d'engager Marmiesse et Frézals à lui donner des nouvelles de la Cour. Cette fois, il exprime directement à Marmiesse son désir d'avoir une lettre de lui.

119 (XLIX).

Au président de Caminade. — *Saint-Céré, été 1638.*

Mainard demande à Caminade qui se trouve à Paris, comment « ses épigrammes ont réussi parmi les beaux esprits ».

Caminade, après le concours des Jeux Floraux (3 mai), avait rejoint à Paris les délégués du Parlement de Toulouse. Il continua à y demeurer même après leur départ pour informer ses collègues des intentions du roi et de Richelieu au sujet de la création d'un second Parlement du Languedoc à Nîmes (cf. Dubédat, *o. c.*, II, 220). A Paris, Caminade est en relations avec les hommes de lettres tels que Chapelain qui discute avec lui sur les mérites du latiniste toulousain Donjat, futur professeur au Collège royal et membre de l'Académie Française, et en parle avec force éloges à Balzac (lettres du 30 octobre et du 27 novembre, *o. c.*, I, 311 et 329).

Les épigrammes dont Mainard parle au président sont les trente-trois piécettes qui accompagnent l'ode à Flotte dans son petit volume de 1638. A la fin du printemps, les *Pièces nouvelles* n'avaient pas encore paru (cf. l. 112). Cette lettre et la suivante prouvent que le libraire Colomiez de Toulouse publia cette plaquette en été 1638.

(1) Aucune des lettres du volume de 1652 ne correspond à celle qui est décrite en ces termes.

(2) Il fut député du Tiers Etat aux Etats Généraux de 1614-1615. V. sur le rôle qu'il y joua : Mariéjol, *Hist. de Henri V et Louis XIII* (Tome VI de l'*Hist. de France* de Lavissee), p. 165.

120 (CCXV).

A Flotte. — *Saint-Céré, été 1638.*

Mainard regrette que les « misérables vers que *ses* amis avoient fait imprimer à Toulouse » (c'est-à-dire les *Pièces nouvelles*) soient tombés entre les mains de *Ferragus* (Richelieu). Ces poésies n'étaient pas assez soignées et, pour donner une meilleure idée de son talent, il songe à publier en le revisant avec soin « tout ce qui est sorti de sa plume ».

Après avoir décliné ironiquement son nom et ses seigneuries, afin que Flotte puisse en faire état pour la prochaine publication de ses œuvres, Mainard ajoute : « Quand aux qualitez j'ay desia respondu à cet article, par la lettre que Monsieur le président de Fraust vous rendit dernièrement. » Il est fait mention de cette missive, aujourd'hui perdue, dans sa lettre CXXXVIII d'avril 1638.

121 (CXLVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, septembre 1638.*

La lettre de Flotte a appris à Mainard la naissance de Mgr le Dauphin [né le 5 sept. 1638].

122 (CXLI).

Au même. — *Saint-Céré, octobre (?) 1638.*

Mainard voudrait reprendre auprès de Noailles et des siens la place qu'il y a tenue autrefois. — Dans sa lettre CXLVII il avait envoyé à son ami une épigramme où il souhaite la fin de la guerre (1) ; il discute les modifications que celui-ci lui demande d'y apporter. Cette lettre suit donc de près la précédente.

123 (XXIII).

Au conseiller Victor de Frézals. — *Saint-Céré, septembre-octobre 1638.*

Mainard regrette que Frézals soit parti pour la Cour, car il était sur le point de se rendre à Toulouse pour conférer avec lui.

Il ne peut être question du voyage fait à la Cour au printemps de 1638 par les députés du Parlement de Toulouse ; à cette date Mainard alla à leur rencontre à Brive. Il s'agit de celui qu'ils firent en septembre de la même année,

(1) Ed. Garri., III, 63.

quand le président de Caminade avertit ses collègues que, malgré leurs instances, l'édit créant un Parlement à Nîmes venait d'être scellé (Dubédât, *o. c.*, II, 221).

124 (CXLV).

A Flotte. — *Aurillac (?)*, début novembre 1638.

Comme Mainard parle du « gouverneur de cette ville » qui remettra à Flotte un paquet contenant des lettres et des poésies, nous pensons que cette lettre a été écrite à Aurillac dans la maison que Mainard possédait rue d'Aureinques. Mainard désire que Flotte et Colletet boivent à sa santé, « durant les joyes et les jubilations de S. Martin pour la grossesse de la Reine » [11 nov. 1638].

125 (CCXVII).

A Frémin. — *Saint-Céré*, novembre-décembre 1638.

Frémin a tort d'être affecté du peu de succès des *Pièces nouvelles* de Mainard [cf. I. 112, 119, 120]. — Chapelain lui donnera une copie de l'*Epistola ad. Fr. Mainardum* de Balzac [cf. I. 110, de juin 1638]. — « Par tout ce que vous m'crivez, mon confident et vous, depuis le *mois de septembre*, il semble que vous demandez que mes vers soient pointus... »

Cette lettre est donc postérieure à septembre. Les invitations que Mainard a reçues pour aller visiter M. le Prince à Bordeaux achèvent de dater cette lettre ; le 13 novembre 1638, Condé prononça, à l'hôtel de ville de Bordeaux, devant l'assemblée des Etats de Guyenne, un discours qui nous a été conservé (Bibl. Nat., Lb³⁰ 3167, s. I. n. d., in-4°).

126 (CCLIII).

Au même. — *Saint-Céré*, fin décembre 1638.

Profession de foi catholique faite « par un des bons amis » de Mainard et de Frémin « entre les mains de mon illustre prélat ».

La *Gazette de France* du 11 décembre 1638 annonce la conversion de Gédéon Tallemant, conseiller au Parlement de Paris, entre les mains de l'évêque de Saint-Flour.

127 (XXVI).

A Marmiesse — *Saint-Céré*, fin 1638.

Mainard prie Marmiesse qui se trouve à Paris de lui donner des nouvelles de la Cour. Il pense passer le carême-prenant avec son ami, à Toulouse.

Sur la présence de Marmiesse à Paris, en 1638, cf. l. 118, d'avril 1638. Il semble qu'il passa comme Caminade le reste de l'année à Paris.

128 (CCXXV).

A Racan. — *Saint-Céré, fin 1638.*

Mainard envoie à son ami une improvisation bachique faite, « au milieu des jubilations ».

On a vu que notre auteur s'est servi de ce terme dans sa lettre 124 de novembre 1638 en parlant à Flotte des « jubilations sur la grossesse de la Reine ». Ces manifestations de joie à la nouvelle que le roi avait un héritier se produisirent non seulement pendant les deux mois qui suivirent la naissance de Louis XIV (cf. *Gazette* des 11 et 17 septembre, 14 et 27 octobre), mais même en 1639 (*Gazette* des 12 et 17 mars).

Deux passages de cette lettre viennent confirmer notre opinion : 1° Mainard se plaint d'un rhumatisme au bras gauche qui l'obligera « à la fin de faire une diette au mois de mars prochain ». C'est un renouvellement de la plainte ainsi que de l'indication du remède à son mal, faites dans sa lettre CXLVII de septembre, à Flotte, « Je suis toujours mal de mon bras ; on me conseille d'aller aux bains de Mondor (1) ; je ne sçay si je m'y résoudrai » ; 2° Le poète déclare que dès que le carême sera arrivé il se remettra au travail. Il comptait en effet passer les jours gras à Toulouse (cf. l. 127 à Marmiesse). Probablement le procès qui l'y appelait à la fin de novembre (d'après ce qu'il en dit dans sa l. CXLV à Flotte) avait été remis à cette époque.

M. Arnould a eu tort d'avancer (*Racan*, Paris, 1896, pp. 403-405) que c'est entre 1634 et 1636 que Racan reçut en Touraine les cinq lettres qui lui sont adressées dans le volume de correspondance de Mainard. Seule la lettre LXI est de Rome et de 1636 ; les quatre autres sont postérieures à cette année. Les inductions que M. Arnould en tire pour la biographie de Racan ne sont donc pas exactes.

129 (XXXVII).

A Guillaume Colletet. — *Saint-Céré, 1638.*

Compliments sur les vers que Colletet a traduits de S^{te}-Marthe.

Il s'agit du *Souhait des Muses sur la grossesse de la Reine*, poème imité du latin d'Abel de Sainte-Marthe, Paris, Dugast, 1638, in-4°.

130 (XXXVIII).

A Tristan (2). — *Saint-Céré, fin décembre 1638-janvier 1639.*

Prière de lui donner des nouvelles du maréchal de Bassompierre et du

(1) Lisez Mont Dore.

(2) V. sur ce romancier et auteur de tragédies la thèse de M. Bernardin, *Un précurseur de Racine. Tristan l'Hermite, sieur du Solier*, Paris, 1895.

comte de Carmain, prisonniers à la Bastille (depuis 1631 et 1635)...« Je serois bien aise d'apprendre si la mort de ce détestable moine ne pourroit point leur rendre les beaux jours que nous leur souhaitons vous et moy. »

La *Gazette* du 24 décembre annonce la mort arrivée le 18 du même mois de François le Clerc du Tremblay, dit le P. Joseph ou l'*Eminence grise*, qui exerça une influence occulte sur les événements politiques du temps. Richelieu le consultait presque toujours.

131 (CCLXV).

A Racan. — *Saint-Céré, janvier-février 1639.*

Cette lettre a suivi celle de 1638 (L. 128-CCXXV) envoyée au même correspondant. Mainard y remerciait Racan de ses « bons avis » sur la pièce qu'il a l'intention de mettre en tête de son futur livre. Cette fois notre poète lui envoie cette petite ode corrigée, peut-être « de mal en pis (1) ».

« L'une de vos dernières, écrit-il, m'apprend que Monsieur Colletet fait imprimer les *Œuvres* du bon Malherbe... » Mainard qui vivait au fond du Quercy était inexactement renseigné sur les événements littéraires. Le 1^{er} février 1639 on achevait d'imprimer pour la seconde fois à Paris les *Epîtres de Sénèque* traduites par Malherbe, dont la première édition, que Mainard ignorait et qui ne nous a pas été conservée, est de 1637 (2). Ainsi que nous l'apprend l'avis au lecteur, c'est l'académicien Jean Bau-douin qui donna ses soins à cette publication ; Colletet ne fit qu'écrire, en l'honneur de Malherbe, l'une des pièces liminaires du volume.

132 (CCXLVII).

A Flotte — *Saint-Céré, juin 1639.*

Le bruit court que l'armée du marquis de Feuquières a été défaite. — Si les Français réussissent à prendre Hesdin aux Espagnols, cet échec sera réparé.

Feuquières fut battu et tué, le 7 juin, au siège de Thionville. Mainard apprit cette nouvelle avant de lire la *Gazette* du 18 juin qui l'annonce d'une manière certaine. — Le grand maître de l'artillerie, La Meilleraie, mit le siège devant Hesdin, en Artois, dans le courant de mai 1639, mais cette ville ne se rendit que le 29 juin.

(1) V. cette ode, éd. Garris., III, 1.

(2) Lalanne, édition de *Malherbe* (coll. des grands écrivains), t. I, pp. xcvi, xcvi et xcix.

133.

Lettre inédite extraite du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 239 verso-240 recto. Elle ne porte aucune indication de lieu, d'année, de quantième, ni même de destinataire. Dans les notes qui accompagnent ce texte et dans le commentaire qui le suit nous élucidons ces questions.

Au président de Caminade. — *Saint-Céré, décembre 1638 ou juin 1639.*

Vous avés mesprisé le village ; il paroît bien que les delices de la Cour vous ont corrompu, et que vostre philosophie a fait naufrage au Louvre. Ma petite cabane (1) ne peut souffrir l'injustice que vous luy avés faite. Elle croyoit se rendre illustre par vostre passage et se pouvoir glorifier d'avoir logé un homme de qui la vertu est la passion des honnestes gens. Si j'eusse aprehendé qu'un toict couvert de chaume vous eust donné de l'aversion, je vous aurois basti un chasteau qui eut disputé de la magnificence avec tous les plus superbes édifices de France et d'Italie. Vous scavés que les poetes sont d'excellens architectes, et que ce sont eux qui ont fait le palais de Psyché et celui du Soleil. La bonne opinion que j'ai eue de vostre esprit doux et reiglé me faisoit croire que pour vous donner du plaisir chés moi, il suffisoit de vous faire mollement asseoir dans ma petite bibliothèque sous les images d'Homère et de Virgile, et de vous y réciter le commencement des vers que ma Muse dira aux célèbres faveurs que vous lui avés faites (2). Il y a six mois que je vous attens, et que cette attente fait qu'un de mes plus chers voisins (3) a passé cette demy-année sans voir sur sa table les ragouts qui avoyent accoutumé de la couvrir. Je n'ay congédié son cuisinier que d'aujourd'huy, après l'avoir gardé depuis que vous me fites espérer que vous vouliez venir voir ma solitude, où la bisque ny l'entremets n'auroyent point comparu, si vous ny eussiés esté servy que de mes officiers. Sans mentir, vous avés esté cause que ma cuisine a souvent estonné mes voisins de sa fumée, et que

(1) La maison paternelle du poète, au haut du faubourg des Cabanes, à S^t-Céré. En voir la description au commencement du chap. iv du livre I de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

(2) C'est sur la proposition de Caminade, qui en était le vice-chancelier, que les Jeux-Floraux décernèrent le 3 mai 1638 un prix extraordinaire à notre poète. Dans sa lettre XVI de mai 1638 celui-ci promettait à Caminade de lui adresser un remerciement dont il puiserait la matière dans les poésies lyriques de l'italien Fulvio Testi. Mainard ne finit jamais cette pièce qui, comme on le voit, était ébauchée en 1638 ou 1639. Les capitouls ne lui donnant pas la Minerve d'argent qu'on lui avait promise, il adressa, à la place de remerciements, une épigramme aux « savants ministres de Thémis », Bertier, Caminade, Grammond, etc., qui faisaient partie du Collège des Jeux-Floraux (V. cette pièce, éd. Garrisson, III, 144).

(3) Alexandre de Castelnaud, comte de Clermont-Lodève.

les viandes (1) qu'on vous y avoient aprestées ont donné de l'embonpoint à tel qui en avoit grand besoin. O que vostre visite m'eût obligé ! En l'absence de M. et de M., je me fusse persuadé que c'estoit seulement pour moy que vous aviez quitté le grand chemin. Mais quelle apparence y a-t-il que ceux qui comme vous agissent dans les affaires générales, facent des voyages de compliment et se mettent en peine de chercher dans le désert la conversation d'un pauvre hermite, qui, au premier jour, ne se ressouvient plus d'avoir autrefois veu Rome et Paris, et qui va feuilleter son calepin pour scavoir quelle dignité c'est que celle d'un président et d'un conseiller. Mais c'est trop se plaindre ; il faut se resjouir de ce que vous avez échapé au Marets et à la place Royale, et de ce qu'il ne faut plus que je face que 25 lieues pour aller apprendre vos adventures de vostre propre bouche, et vous dire que je suis...

Mainard a pu adresser cette lettre à Caminade en décembre 1638, au moment où ce dernier regagnait Toulouse après un séjour de plusieurs mois à Paris. Le 27 novembre Chapelain parle de Caminade à Donjat comme si bientôt le président devait être de retour (cf. commentaire de la l. 119). Au début de novembre, Mainard qui pensait se trouver à Toulouse à la fin du mois, déclare à Flotte qu'il est ravi de pouvoir bientôt causer avec « cet illustre amy » (cf. l. CXLV). Mais deux mois plus tôt en septembre (l. CXLVII) il avait écrit au même : « Si le président de Caminade passe en ce païs, comme il veut que je l'espere, nous humerons quelques bouteilles à vostre santé chez le Roy des Saumons (2). »

Nous préférons cependant dater cette lettre de juin 1639 car il résulte de la lettre CCXLVII à Flotte, du même mois, que les députés du Parlement de Toulouse qui avaient promis au poète de lui rendre visite, ne tinrent pas parole : « J'en suis piqué... et ma colere sera pour eux un long ressentiment. Je me persuade que M. le président de Caminade me traittera d'autre façon et que le president sera plus juste pour moy que les conseillers. »

134.

Lettre inédite, extraite du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 246. Sans lieu, ni date ni nom du destinataire.

A Victor de Frézals. — *Saint-Céré, fin février 1639.*

Enfin Paris vous a rendu à Thoulouse et desormais vostre cours ne sera pas du cartier de pique puce, mais bien du cartier des minimes (3).

(1) Au sens qu'au XVII^e siècle on donnait à ce mot : *vivenda*.

(2) Le comte de Clermont-Lodève parce qu'il régalaient souvent ses hôtes de ce poisson et que le château de Castelnau est proche de la Dordogne où l'on pêche le saumon en abondance.

(3) Le quartier de Picpus à Paris et le quartier des Minimes à Toulouse.

Je m'en resjouys. Je vous trouveray plustost au lieu ou vous estes qu'en celuy d'ou vous venez. Puis qu'il plaist à mon destin et à Monseigneur l'Eminentissime, j'ay troqué la Court avec le village et ne vois plus le cheval de Bronze et la Samaritaine (1) que dans les relations des misérables provinciaux qui s'en reviennent las et fatigués des promenades du Pont-Neuf. Vous avés laissé à Saint-Martin (2) un malade qui, en vous perdant, a perdu le plus salutaire et le plus présent remède dont il pouvoit estre soulagé. La goutte est la lie de ses débauches que je veux appeler honnestes avecque les bons autheurs (3). S'il veut continuer à visiter ses amys, il faut qu'il acheste des pieds tous (sic) neufs, ou qu'il en prenne à louage, s'il est vray qu'il s'en face d'artificiels. Il est important de marcher avec précaution dans le païs des entremets et des bisques, et de ne combattre pas tous les jours sous les ordres d'un Dieu qui n'est pas sobre, et qui prefere la cave au ciel (4) ? Je vous prie, Monsieur, de pardonner à la liberté de ma raillerie. Si vous estiez de l'humeur de ces bonnes gens qui ont autrefois usurpé la place que vous remplissés avec tant de gloire, ma lettre seroit plus severe et plus sage, et je traitterois avecque vous comme avec un senateur qui ne s'est jamais peu depayser de l'eschole et qui a creu feu mon pere aussy puissant dans l'art de la Rhétorique (5) que veritablement il l'estoit dans la science qui accorde les querelles de Titius et de Manius (6). Quoy que vous soyés des premiers de la grande chambre (7), je me persuade que vous serez bien aise que je

(1) Le cheval de Bronze, comme on désignait par synecdoque l'ancienne statue équestre de Henri IV, ainsi que la machine hydraulique dont la façade était décorée des figures de Jésus et de la Samaritaine, étaient les curiosités du Pont Neuf. (Cf. Claude le Petit dans *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle*, publ. p. P. L. Jacob, pp. 62-63).

(2) Flotte qui habitait rue de Braque, près de l'hôtel de Guise (actuellement le Palais des Archives) dans le quartier St Martin (cf. l. CCLIV).

(3) Dans sa lettre CCXLVII (juin 1639), Mainard plaint Flotte d'avoir trouvé la goutte « dans l'héritage de son père ». Il rapporte ici une cause plus véridique de sa maladie. Chapelain devait écrire le 28 août 1639 à Balzac : « Flotte est à dix lieues d'icy (de Paris) depuis trois mois (il exagérait !) affligé de sa goutte d'ylvrogne » (*Lettres inédites*, I, 490).

(4) Cf. la dédicace de l'ode à Flotte (III, 200) :

A Flotte le vieux esclave (sic)
De ce Dieu qui s'ayme mieux,
Sous la voute d'une cave
Que sur le plus beau des cieux.

(5) Sur les mérites du recueil d'arrêts du Parlement de Toulouse, composé par Géraud de Mainard, père du poète, cf. le chap. 1 §. I du liv. I de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*. — Certains collègues de Géraud racontaient que des abeilles, attirées par la douceur de son élocution, étaient venues se loger dans son jardin.

(6) Balzac avait écrit, en 1633, à Bouthillier, conseiller du roy et secrétaire de ses commandemens : « Vous n'avez plus la teste rompue des petits interests de Titius et de Maevis » (l. 5 du livre V).

(7) Parmi les députés du Parlement de Toulouse à Paris, en 1638 et 1639, seul Victor

ric avecque vous comme si vous n'estiez que le dernier des enquestes, et que vostre confidence fust le principal et le plus assuré trésor de l'homme du monde qui est le plus véritablement....

A en juger par le passage d'une épître de juin 1639 adressée par Mainard à Flotte (l. CCXLVII), reproduit dans le commentaire de la lettre précédente, cette missive est de fin juin de cette année.

135.

Lettre inédite extraite du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 241. — Pour l'établissement du lieu, de la date et du nom du destinataire que Mainard a omis de noter sur son cahier, cf. les notes.

Au président de Caminade. — *Saint-Céré, juillet 1639.*

Dans les affaires générales et sur un theatre qui est éclairé de tous les yeux de ce grand Royaume, il y a de l'apparence qu'il ne vous ressouviend pas du Bernia (1) que je vous ay promis. Quoy que je sois extrêmement religieux en mes promesses, j'ay longtemps délibéré devant que me résoudre à vous l'envoyer, de peur que ce ne fut vous tirer du conseil, pour vous amener à la comédie. Vous le recevrez avec ceste lettre ; je vous conseille pourtant de ne pas l'ouvrir, jusques au temps que les vacations fermeront vostre palais, et que l'entière conquête du Roussillon (2) laissera reposer vostre politique. Je vous plains, Monsieur, et voudrois de bon cœur vous avoir donné la moitié de ceste profonde tranquillité dont je jouys dans le village (3), ou je ne scaurois que d'icy a deux ans le succes du siege d'Hesdin (4), et les nouvelles que le dernier courrier vous a apportées. Mais je ne parle pas raisonnablement ; je croy que j'ay laissé mon esprit dans un épigramme (5) que je n'ay pu achever

de Frézals pouvait être ainsi désigné ; il était conseiller clerc en la Grand'Chambre, tandis que Caminade était président à la Tournelle et Fraust président aux Enquêtes. Il ne peut être question de Bertier de Montrabe qui était non « des premiers de la Grand'Chambre », mais le premier.

(1) Dans sa lettre XVI, de mai 1638 à Caminade, Mainard exprimait sa satisfaction de savoir que le président goûtait les poésies du comte Fulvio Testi qu'il lui avait prêtées et lui promettait d'autres livres qu'il avait rapportés de Rome. Les *Rime* de Berni figuraient sans doute parmi ces derniers. Caminade était curieux de littérature italienne et notre auteur avait envoyé de Rome à lui et à Pressac, la *Rocella spagnata* de Braciolini et des oraisons de Della Casa (cf. lettres XCIII, CX, CCXLVIII).

(2) Le 9 juin, Condé passa en revue, à Sigean, près de Narbonne, les troupes qui devaient opérer dans le Roussillon.

(3) St-Céré.

(4) Le 29 juin 1639, Hesdin, occupé par les Espagnols, se rendit à Louis XIII. Comme Mainard parle dans cette lettre des vacances toutes proches du Parlement, cette missive est de juillet.

(5) La plupart des auteurs de la première moitié du XVII^e faisaient encore le mot *épigramme* du msc.

ce matin. Vous esloigner des illustres occupations ou vous réussissés avec tant d'aplaudissement, ce seroit vous esloigner de la gloire dont vous estes passionnément amoureux, et qui ne vous est pas une maîtresse ingrate, et vous reduire à ne parler qu'à des rochers qui sont sours et immobiles, au lieu que dans le beau monde où vous estes, vous parlés à des hommes qui sont ravis de vous ouyr, et de qui les sentimens vont par tout ou il vous plaist de les mener. Je vous en dirois davantage, mais Apollon me tient au colet et me force d'aller donner le dernier coup de peigne à l'ouvrage que j'ay laissé imparfait. Ce tyran ne me donne presque pas le temps de vous dire que je suis...

136 (CCXXIII).

A Flotte. — *Toulouse, fin juillet 1639.*

Mainard se trouve à Toulouse depuis deux jours ; on y parle plus souvent de Flotte que « de la déroute du marquis de Léganés et des victoires de Banier ».

La *Gazette* du 8 juillet 1639 rapporte l'occupation de Chivasso, en Piémont, par le cardinal de la Valette, et la défaite du marquis de Léganés, qui était venu au secours de la ville assiégée. Les derniers succès du général suédois Baner sur les Impériaux sont rapportés par la *Gazette* des 3 et 27 juin, 2 et 15 juillet.

137 (CCLXXIV).

Au même. — *Saint-Céré, août 1639.*

Mainard, qui, d'après la lettre précédente, ne devait pas rester plus d'une huitaine de jours à Toulouse, est rentré à St-Céré. Il fait part à Flotte des observations qu'on lui a faites sur l'épigramme de François I^{er}. Ses amis de province auraient voulu qu'il parlât non en poète, mais en « théologien » et qu'il plaçât son entrevue avec l'ombre de François I^{er} dans le ciel et non « sur le rivage de Cocyte ».

Ces critiques, Mainard les a déjà consignées dans sa lettre précédente.

138 (CCLIV).

Au même. — *Saint-Céré, septembre-octobre 1639.*

Mainard est heureux que Flotte se soit guéri de sa goutte et qu'il quitte bientôt sa campagne de Moussou pour revenir à Paris.

A la suite de la l. 27 du l. XX (1) où Balzac s'inquiétait au sujet de Mainard, Chapelain se mit en août à la poursuite de Flotte pour avoir des nouvelles du poète. Mais « affligé de sa goutte d'ivrogne », Flotte était à dix lieues de Paris, d'où il informa au début de septembre Colletet qu'il ferait tenir sûrement à Mainard à Saint-Céré les messages de Balzac et de Chapelain. Il résulte d'une lettre du 30 octobre 1639 de cet écrivain au grand épistolier qu'à cette date Flotte était, depuis quelque temps, à Paris (*Lettres inéd. de Chap.*, I, 490 et 516).

139 (CLIV).

Au même. — *Saint-Céré, septembre-octobre 1639.*

« On nous persuade, écrit-il, que Salces est encore à nous et que d'Espenan promet de ne se laisser pas si tost prendre ». Il tarde à Mainard que Flotte soit de retour à Paris pour avoir des nouvelles de la capitale.

Condé s'empara de Salces, petite ville du Roussillon, le 19 juillet 1639 et y laissa pour gouverneur d'Espenan. Le 20 septembre suivant les Espagnols mirent le siège devant cette place qui capitula en janvier 1640 (Devic et Vaissète, *Hist. du Languedoc*, XI, 1121-1122). — D'autre part Flotte étant rentré à la fin d'octobre (cf. comment. de la lettre précédente), cette épître est antérieure à novembre.

140 (CCIII).

Au même. — *Saint-Céré, octobre 1639.*

« Le maréchal de Schomberg ne croit point qu'on puisse faire lever le siège de Salces. »

Le 22 octobre, Condé se dirigea de Narbonne vers Salces pour obliger l'armée espagnole à décamper, mais il n'y parvint pas (*Hist. du Languedoc*, l. c.).

141 (CCLVII).

A Balzac. — *Saint-Céré, novembre 1639.*

L'état de sa femme, malade depuis cinq ans (2), a empêché Mainard de se rendre à la campagne de Balzac, où, selon sa promesse, il aurait dû se trouver « il y a plus de trois mois ». — Girard a certifié à Mainard que l'une des épigrammes qu'il a envoyées à Balzac a beaucoup plu à ce dernier.

(1) Tamizey de Larroque a montré (*Lettres inéd. de Chap.*, I, 483, note 1) que la date 15 déc. 1639 de cette missive, dans l'édition in-f°, est erronée. Il faut lire août 1639.

(2) Cf. l. 7 du 19 mars 1634 et lettres suivantes de la même année à Ch. de Noailles.

Mainard répond par cette épître à la lettre I du livre VIII de Balzac qui est mal datée dans ses *Œuvres complètes* : 5 octobre 1641 au lieu de 1639. « Nous voicy au commencement d'octobre et vous m'escrivez par vostre dernière lettre, que si vous estiez en vie vous seriez icy des les mois d'aoust (1). » L'épigramme qui avait charmé Balzac est celle que Mainard intitulait alors à *Philis affligée* et qui est adressée à une belle veuve (2). Balzac l'avait communiquée à Chapelain (l. 12 du liv. XXI) (3). Dans sa lettre du 30 octobre 1639, ce dernier fait allusion à cette petite pièce ainsi qu'à la lettre de Claude Girard, official d'Angoulême, à Mainard : « Je receus il y a quatre jours avec vostre billet, la lettre de M. l'official pour M. Mainard. Je l'envoyay, dès l'instant, au s^r Flotte qui promet de l'envoyer fidèlement. Les vers de M. Mainard qui estoient dans le billet, sont des plus beaux et plus naturels qu'il ait fait (*sic*) encore » (*Lettres inéd.*, I, 516).

142 (CCLII).

A Frémin. — *Saint-Céré, novembre 1639.*

Honneur que Balzac vient de lui faire en lui adressant son *Apologie*.

Dans sa précédente lettre, Mainard remerciait avec effusion Balzac de lui avoir dédié son *Apologie*, c'est-à-dire ses *Relations à Ménandre* (4), réponse aux critiques contenues dans les *Lettres de Phyllarque à Ariste* du P. Goulu, Paris, 1627 et 1628.

143 (CXCVIII).

A Flotte. — *Saint-Céré, novembre 1639.*

Mainard prie Flotte de demander à Silhon une copie de la lettre qu'il a adressée au cardinal Bentivoglio et de s'informer auprès de lui si « cet Eminent a fait imprimer la troisieme partie de son histoire ».

Bentivoglio avait fait paraître en 1639 la troisième partie de son ouvrage *Della guerra di Fiandra*, dont les deux premières parties sont de 1632 et de 1636. — Le 24 août 1639, Chapelain remercie le cardinal de l'hommage de son *Histoire*; le 16 octobre suivant, il envoie à Balzac une copie de la lettre de remerciement que Silhon avait adressée à Bentivoglio, avec force compliments au sujet de la même œuvre. L'épistolier vante dans sa réponse à Chapelain (l. 12

(1) Voilà donc la raison de l'inquiétude de Balzac sur la santé de Mainard, en août 1639 (cf. l. 137).

(2) Ed. Garriss., III, 100 : *Ne croyez pas Cloris que je me lasse...*

(3) Cette lettre est fausement datée du 15 mai 1640 dans l'édition des *Œuvres* de Balzac de 1665, si fautive au point de vue des indications d'années et de quantités. Tamizey de Larroque a montré qu'elle est d'octobre 1639 (*Lettres inéd. de Chap.*, I, 516). M. René Kerviler dans sa brochure *J. de Silhon*, pp. 55-56, a laissé subsister l'erreur du texte de 1665.

(4) *Ménandre* cache le nom de Mainard. Les *Relations à Ménandre* parurent pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de Balzac, Paris, 1644. V. sur cet ouvrage le chap. VII § 4 du livre I de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

du l. XXI) (1) « les judicieuses réflexions de Silhon sur les endroits les plus illustres du livre italien ». Claude Girard dût parler à Mainard, dans la missive qu'il lui adressa à la fin d'octobre (cf. comment. de la l. 141), des louanges données par Balzac à Silhon et éveiller la curiosité de notre auteur sur la prose épistolaire de son ami (*Lettres inéd. de Chapelain*, I, 486, 507, 516).

144 (CLX).

A Pressac. — *Saint-Céré, novembre 1639.*

Mainard qui est sans nouvelles de Pressac, absent de Toulouse, appréhende qu'il ne soit tombé dans les mains de ceux qui ont assiégé Salces [Sur le siège de Salces par les Espagnols, depuis fin septembre 1639 jusqu'en janvier 1640, cf. l. 139].

Un laquais de Balzac lui a apporté un ouvrage qui lui est dédié. [Il s'agit des *Relations à Ménandre* que Balzac lui adressa en novembre, cf. l. 142].

145 (CCXLVIII).

Au même. — *Saint-Céré, octobre-novembre 1639.*

Mainard a certainement écrit cette lettre avant la précédente avec laquelle elle a d'étroits rapports. Il y est question comme dans celle-ci de la maladie dont Pressac se fait soigner à la campagne et des railleries qu'« un auteur albigeois » dirige contre Mainard. Dans sa l. 144-CLX il se plaint des « satyres des Albygeois ».

On s'aperçoit immédiatement que cette missive est postérieure à 1638, à ce que Mainard y parle de ses vers sur la grossesse de la reine (2), vers qui n'ont pas été du goût de Flotte, ainsi que du compliment qu'il fera « à la Déesse des Sciences, lorsqu'elle viendra l'honorer de la visite dont la *Gazette* a desjà entre-tenu la moitié de l'Europe ». Mainard entend par ces mots la Minerve d'argent, prix extraordinaire que les Jeux-Floraux lui avaient décerné le 3 mai 1638. Cette allusion montre en outre que cette lettre est antérieure à 1640, car voyant qu'on ne lui donnait pas sa Minerve, le poète se plaignit que :

L'astre qui mesure le temps
A deux fois meury la vendange (3)
Depuis le moment que j'attens
Vostre Pallas du Pont-au-Change.

(1) Nous avons déjà dit que la date exacte de cette lettre est octobre 1639 et non 15 mai 1640.

(2) Ed. Garriss., III, 66.

(3) Var. fournie par la version de la f. 232 v. du ms. 843 de la Bibl. de Toulouse. La version définitive (éd. Garriss., III, 144) porte : *A six fois meury la vendange.*

146 (CXIX).

Au même. — *Saint-Céré, octobre-novembre 1639.*

Cette lettre contient, elle aussi, des regrets au sujet de la maladie de Pressac, des vœux pour son rétablissement et des allusions aux deux épigrammes de Mainard sur la grossesse de la reine (1). Mainard entretenait également son ami des « quatorze vers » qu'il a rimés en l'honneur du poète académicien Laugier de Porchères (2) qui, comme Flotte, corrige ses productions. Or dans sa lettre CXCVIII, de novembre 1639, Mainard écrivait à Flotte : « Vous m'ordonnez de changer la fin de l'épigramme que je luy adresse (à Laugier de Porchères) ; c'est une corvée dont je désespère de venir heureusement à bout ».

147 (CCLXI).

A Flotte. — *Saint-Céré (3), novembre-décembre 1639.*

« Je voudrais estre hors du remerciement que je doy à Messieurs des Jeux-Floraux, cette pièce me va mettre dans une melancholie a me faire malade ». [Cf. le commentaire de la l. 145].

Mainard soumet à la critique de Flotte son « épigramme à Balzac (4) ».

Evidemment le poète tenait à témoigner sa gratitude à Balzac pour la dédicace de ses *Relations à Ménandre* (cf. l. 142).

148 (X).

Au comte d'Ayen (5). — *Saint-Céré, fin novembre-décembre 1639.*

Le comte d'Ayen vient de prendre part à une retraite glorieuse ; regrets de Mainard pour l'insuccès des troupes françaises. — Mainard craint de

(1) A part l'épigramme de la page 66 du t. III de l'éd. Garrisson, Mainard a composé une autre piécette sur ce sujet qui, celle-ci, resta parmi ses papiers. Labouisse-Rochefort l'a publiée, d'après le ms. 843 de la Bibliothèque de Toulouse, dans ses *Lettres biographiques sur Fr. de Maynard* et MM. Durand-Lapie et Lachèvre l'ont reproduite d'après cet auteur dans leur brochure *Deux homonymes du XVII^e s., Fr. Maynard et Fr. Ménard*, p. 116. Sur les fautes de transcription de Labouisse-Rochefort, cf. notre note sur les mss. de Mainard conservés à la Bibl. de Toulouse, à l'appendice bibliographique de notre thèse principale.

(2) Mainard l'appelle Logery. V. cette épigramme dans l'éd. Garriss., t. III, p. 90.

(3) Il n'y a point d'apparence, écrit-il, « que le roy ait plus besoin de moy à Paris qu'à St-Céré ».

(4) Il s'agit soit de l'une des deux épigrammes des pages 64 et 69 du tome III de l'éd. Garrisson, soit de l'épigramme inédite reproduite d'après Labouisse-Rochefort par MM. Durand-Lapie et Lachèvre, *Deux homonymes*, p. 122.

(5) Henri de Noailles, comte d'Ayen, mourut en 1643 à la bataille de Rocroy (P. Anselme, *Hist. général. de la maison de France*, IV, 290).

demander à son correspondant des témoignages d'amitié, car la personne qui le déteste, s'apercevant des marques de sympathie que le comte lui accorde, en ferait des reproches à ce dernier.

Dans la première quinzaine d'octobre 1639, le comte de Noailles amena les milices de la Haute-Auvergne à Narbonne, où le prince de Condé, commandant de l'armée du Languedoc, concentrait des troupes pour aller au secours de Salces. Depuis le 20 septembre, cette ville, occupée par les Français, était assiégée par les Espagnols. Condé, qui partit de Narbonne le 17 ou le 18 octobre, ne réussit pas à faire lever le camp à l'ennemi. Un mois après, M. le Prince se retira à Toulouse où il fit le 25 novembre l'ouverture des États de la province. (Cf. *Hist. du Languedoc*, XI, 1122-1123, et Le Vassor, *Hist. de Louis XIII*, V, 727-728.) — Henri de Noailles, comte d'Ayen, accompagna sans doute son père, François de Noailles, avec qui Mainard s'était brouillé à son retour d'Italie.

149 (CLXXXIII).

A Pressac. — *Saint-Céré, début 1640.*

La seule pièce que Mainard ait méditée depuis trois mois, est l'épigramme à Porchères que Pressac ne doit pas faire voir, car le poète ne sait pas encore si elle est du goût de « celui à qui elle s'adresse ».

On a vu qu'en novembre 1639 Mainard travaillait à la pièce en question (cf. le commentaire de la l. 145 à Pressac).

150 (XVIII).

A Gédéon Tallemant, maître des requêtes. — *Saint-Céré, mars-avril 1640.*

Mainard félicite Tallemant de son mariage et de sa promotion à une charge plus élevée.

Gédéon Tallemant, conseiller au Parlement de Paris, acheta, aussitôt après avoir épousé Marie de Montauron, fille naturelle du riche financier Puget de Montauron, une charge de maître des requêtes et prêta serment le 24 mars 1640 (cf. commentaire de P. Pâris et Monmerqué aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux, Paris, 1854-1860, t. VIII, p. 10).

151 (CXCIX).

A Chapelain. — *Saint-Céré, vers le 1^{er} avril 1640.*

Mainard vient de recevoir, il y a huit jours, une lettre de Balzac ; dès que l'été sera arrivé, il ira visiter « cet illustre amy » et sera heureux d'admirer en Charente « quelqu'une des beautés de *la Pucelle* » de Chapelain.

Le 6 avril 1640, Chapelain répond « à M. le président Mainard à Saint-Céré » : « Je me resjouis du voyage que vous promettez à M. de Balzac, mais non pas sans une secrète jalousie de ce qu'il vous possédera seul... Je me garderay bien de rien envoyer à Balzac de *la Pucelle* qui puisse rendre vos conversations moins douces, etc. » (*Lettres inéd.*, I, 598). V. aussi ce que Chapelain dit à Balzac de cette lettre de Mainard le 7 avril 1640 (*ibid.*, p. 601).

152 (XXXI).

A Marin Cureau de la Chambre. — *Saint-Céré, début été 1640.*

Mainard remercie Marin Cureau de la Chambre de l'hommage qu'il lui a fait de son livre. On y remarque « la politique débitée de bonne grâce ».

Ce compliment montre que Mainard a reçu non *Les Caractères des Passions*, ouvrage de psychologie physiologique qui parut de 1640 à 1662, mais les *Observations de Philalèthe sur le livre intitulé Optatus Gallus*(1). C'est un opuscule écrit, sur l'invitation de Richelieu, contre le libelle, paru en janvier 1640, de Charles Hersant, chancelier de l'église de Metz, *Optati Galli de cavendo schismate*, qui accusait le Cardinal de viser au patriarcat et de préparer un schisme. La défense de Richelieu par Marin Cureau de la Chambre parut probablement vers le moment où le Parlement condamna le libelle de Hersant (23 mars) (2). Mais la mention qui est faite du présent billet dans la lettre suivante, nous a engagé à le dater d'été 1640.

153 (CXLII).

A Flotte. — *Aurillac (?)* (3), *été 1640.*

Mainard a écrit à M. de la Chambre pour le remercier de « son beau livre » [cf. l. 152]. — « Je me suis engagé de retourner à Balzac le vingt-cinquième du mois prochain ; mille petites affaires me retiennent icy jusques à ce terme ».

En avril il avait promis à Balzac de se rendre chez lui au commencement de l'été (cf. l. 151-CXCIX).

, (1) V. pour d'autres détails sur cet opuscule de Cureau de la Chambre, médecin de Séguier, membre de l'Académie française, René Kerviler, *Le chancelier Séguier*, Paris, 1874, pp. 427-428.

(2) Cf. Mariéjol, *Henri IV et Louis XIII*, p. 383.

(3) La phrase « je suis ravy de l'assistance que le lieutenant de cette ville a trouvée en vostre bonté », nous fait conjecturer que Mainard se trouvait à ce moment à Aurillac.

154 (CCXVIII).

A Frémin. — *Saint-Céré, juillet-août 1640.*

Mainard déplore la continuation de la guerre. « Arras me tient dans l'appréhension... la perte de cette place réduiroit peut-estre l'Espagne à nous demander la paix ».

Le maréchal de la Meilleraie investit, le 13 juin, Arras qui appartenait aux Espagnols ; le 9 juillet, le Cardinal-Infant vint camper vers Avesne-le-Comte, de manière à intercepter les convois de Picardie et à affamer l'armée française assiégeante. Le 9 août, Arras se rendit aux Français.

155 (CCXIV).

A Flotte. — *Saint-Céré, août 1640.*

Un laquais de Balzac vient de lui apporter une longue pièce latine d'où Mainard tire quelques vers pour en faire part à Flotte.

C'est un fragment de la pièce : *Ad Franciscum Mainardum Invitatio* (1). Le 18 août 1640, Chapelain envoie une copie au marquis de Montausier et le 19 il en complimente Balzac (*Lettres inéd.*, t. I, p. 670, note 3, et p. 672). Ce fut vraisemblablement vers la mi-août que Mainard reçut ce nouvel hommage du *grand épistolier*.

156 (CCXLIII).

Au même. — *Saint-Céré, août 1640.*

Mainard qui, au moment de l'envoi de sa précédente lettre, était pressé de faire un voyage dans les alentours, n'avait eu le temps de transcrire qu'un passage de l'*Invitatio* de Balzac. Cette fois, il la recopie d'un bout à l'autre.

157 (CCXIX).

Au même. — *Saint-Céré, août 1640.*

« Ce païs est tout rempli de gens de guerre ; ils s'en vont en Italie, et Dieu venille que ce soit avecque gloire qu'ils en reviennent. Je ne serois pas consolable si nous perdions Turin. ».

Le 9 mai 1640, le comte d'Harcourt mit le siège devant Turin, dont la citadelle était, depuis l'année précédente, occupée par une garnison française. Au

(1) Les éditeurs de Balzac ont inséré cette pièce dans le t. II de ses *Œuvres*, parmi les *Carmina*.

commencement de juin, le général espagnol Léganés encercla l'armée assiégée ; il dut se retirer et le prince Thomas de Savoie, qui commandait les troupes espagnoles de la ville, demanda, le 18 septembre, à capituler (cf. H. Martin, *Hist. de France*, XI, 520-521).

158 (CLVIII).

Au même. — *Cahors (?)*, octobre 1640.

« La naissance de Monseigneur le duc d'Anjou fera jouer toutes les machines de Parnasse et j'attens que vous me fassiez lire quelques sonnets d'importance sur ce sujet ». [Philippe duc d'Anjou, second fils de Louis XIII, naquit le 21 septembre 1640].

Mainard n'est pas à Saint-Céré ; il déclare même ne pas savoir quand il rentrera chez lui. Peut-être se trouvait-il à Cahors. Le 11 novembre, Chapelain annonce à Balzac que Flotte l'a informé que le 2 de ce mois Mainard devait quitter Cahors « où il estoit, pour aller passer six semaines de temps chés vous » (*Lettres inéd.*, I, 719). Cette fois encore, Mainard ne put tenir parole ni se rendre en Charente.

159 (CLXXXI).

Au même. — *Toulouse*, novembre 1640.

La chicane a arrêté Mainard pendant un mois à Toulouse (1). — M. le Prince est resté trois jours à Toulouse où on lui a offert un festin somptueux. « Il est maintenant à Pézenas et tous les grands qui estoient icy se sont séparés ».

Le 6 novembre 1640, assisté du maréchal de Schomberg et du marquis d'Arpajon, Condé fit à Pézenas l'ouverture des Etats de la Province. — Les Etats du Languedoc se tinrent encore à Pézenas en 1641 ; ce fut toujours Condé qui, le 6 septembre, en fit l'ouverture (*Hist. du Languedoc*, XI, 1124 et 1126). On ne saurait cependant assigner à cette lettre la date de septembre 1641 ; à cette époque, ainsi qu'il appert de la lettre CLXXXV, Mainard se trouvait à Saint-Céré.

160 (CLIX).

Au même. — *Castelnau*, décembre 1640.

Dans leur étude intitulée : *Deux homonymes du XVII^e siècle, Fr. Maynard et Fr. Ménard*, p. 56, MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont déterminé la date de cette lettre — décembre 1640 — en s'appuyant, en ce qui concerne l'année,

(1) Il était donc parti de Cahors plus tôt que ne l'avait annoncé Flotte à Chapelain (cf. commentaire de la l. 158-CLVIII).

sur l'allusion qu'y fait notre auteur aux vers écrits à l'occasion de la naissance du duc d'Anjou (21 septembre 1640), et, en ce qui concerne le mois, sur la promesse de Mainard d'envoyer comme étrennes à son ami une demi-douzaine d'épigrammes.

Ces critiques n'ont pas établi le lieu où fut écrite cette épître. Cependant il est aisé de préciser ce dernier point. Dans un passage (1) de sa lettre, Mainard déclare que ses anciennes pièces seraient toutes perdues si le libraire Du Bray ne les avait mises dans ses recueils de poésie (2). Il réitère cette affirmation dans sa lettre CCXIII de janvier 1641, en rappelant à Flotte qu'il s'est expliqué à ce sujet dans sa dernière missive expédiée de Castelnau. Voilà le lieu d'expédition de notre lettre indubitablement fixé.

161 (CCXIII).

Au même. — *Saint-Céré, janvier 1641.*

Mainard annonce à Flotte que Balzac lui a envoyé « la correction miraculeuse de l'Épître latine qu'il m'adresse ».

Cette lettre, on l'a déjà vu, est en étroite relation avec la précédente. Elle l'est aussi avec la suivante. En effet, dans sa lettre 162-CLXIII, Mainard transcrit la pièce *Ad Franciscum Mainardum, Roma reducem querela* qui comporte quelques changements par rapport à la version que Balzac lui avait envoyée en juillet 1638.

A propos de cette modification, Chapelain à qui Balzac avait précédemment annoncé l'adjonction à son épître latine à Mainard de cinq ou six vers pleins de fiel « contre la vieille Cour de Rome afin de ne donner pas lieu à l'équivoque (3) », écrit, le 28 octobre 1640, à son ami de la Charente : « Je croyois M. Mainard chés vous il y a longtemps... Vous ne m'avez point envoyé les six vers de son épître où vous chargés sur Rome comme jadis Pétrarque ». Balzac lui répondit bientôt : « Au lieu de six vers dont je vous avois parlé, vous allez voir qu'ils ont crû jusques à trente (4). » Sans doute, sur les instances du *circonspectissime* Chapelain, Balzac ôta de sa pièce ces vers inspirés par la rancune ; l'épître à *Mainard de retour de Rome*, ne comprend en effet que trente-sept vers (5) et il n'y en a aucun qui satirise la Rome pontificale ou la Rome ancienne.

(1) C'est justement le passage en vue duquel MM. Durand-Lapie et Lachèvre ont fixé la chronologie de cette lettre. L'interprétation qu'ils en ont donnée est d'ailleurs erronée. V. dans notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard* chap. III du livre I la réfutation de leur argumentation pour la distinction des poètes Fr. Mainard et Fr. Ménard.

(2) Du Bray inséra des poésies de Mainard dans ses *Recueils des plus beaux vers de ce temps* de 1615, 1620, 1626, 1627 et 1630.

(3) L. 22 du livre XXII, éd. in-f° ; l'inexactitude de la date 25 août 1641 éclate avec évidence.

(4) Tamizey de Larroque (*Lettres inéd. de Chap.*, I, 711, note 4) a indiqué à bon droit le 10 novembre 1640 au lieu du 10 octobre 1641 comme date de la l. 26 du livre XXII de Balzac, car celui-ci ne fait que répondre à l'épître de Chapelain du 28 octobre 1640.

(5) En mai 1638 elle n'avait que « deux douzaines de vers ». Tamizey de Larroque constate que dans les *Œuvres complètes*, t. II, *Carmina*, p. 1, cette pièce a trente-cinq

162 (CLXIII).

Au même. — *Saint-Céré, janvier 1641.*

« Vostre silence et les Bacchanales que vous avez fait durer pendant l'Octave des Rois [6 janvier] me donnent de l'appréhension... »

Dans le dernier paquet adressé à Flotte, il y avait une lettre pour Balzac qui doit « pester avec justice » contre Mainard qui ne lui a pas rendu la visite promise.

En effet, déjà le 28 octobre précédent, Chapelain s'étonnait que Mainard ne fût pas chez Balzac ; le 11 novembre, il transmettait à son ami la nouvelle donnée par Flotte que Mainard devait aller bientôt passer six semaines en Charente (*Lettres inéd.*, t. I, p. 711, note 4, et p. 719). Le 17 novembre 1640, Balzac exprime sa surprise de ne pas encore avoir vu notre auteur (l. 28 du livre XXII) (1). Le 2 décembre 1640, Chapelain pense que Balzac doit jouir à cette heure de la compagnie de Mainard ou qu'il la possédera au printemps. Enfin, le 15 décembre, Chapelain communique à Balzac qu'il a confié à Flotte sa lettre à Mainard. C'est vraisemblablement à cette missive de Balzac que répond notre écrivain.

163 (CLXXV).

Au même. — *Castelnau, janvier 1641.*

Depuis huit jours Mainard se divertit chez le comte de Clermont, à Castelnau. — Mainard a lu dans la *Gazette* la description des « merveilles de la comédie que *Ferragus* [Richelieu] a fait représenter » et la dépense extraordinaire « qu'on a faite pour la produire sur le théâtre ».

Il s'agit de la *Mirame* de Desmarets de Saint-Sorlin, pièce à laquelle Richelieu collabora et qu'il fit représenter, le 14 janvier 1641, avec un très grand luxe de mise en scène pour inaugurer la grande salle de spectacle, construite dans l'aile droite du Palais-Cardinal. La *Gazette* du 19 janvier 1641 publie une relation de cette fête. (Pour d'autres détails, cf. Bazin, *Hist. de Louis XIII*, Paris, 1846, t. III, pp. 74-75).

164 (CL).

A Colletet. — *Saint-Céré, janvier 1641.*

Mainard désire que Colletet lui décrive « les dernières magnificences

vers. Il en fait un reproche d'inexactitude à Chapelain ; en quoi il a tort, car il résulte de tout ce qu'on a vu plus haut que Balzac a remanié à plusieurs reprises cette élégie. *L'epistola* a trente-cinq vers également dans les *J. L. G. Balzacii Carminum libri tres*, Paris, 1650, p. 4.

(1) Tamizey de Larroque a prouvé avec évidence que cette lettre, datée du 29 novembre 1641 dans l'édition in-f°, est du 19 novembre 1640 (o. c., I, 720, note 3).

du Palais-Cardinal, dont la despense montre aux estrangers que nous sommes assez riches pour imiter les plus pompeux spectacles de la vieille Grèce et de l'ancienne Italie ».

Comme dans sa l. 163-CLXXV, Mainard entend parler de la représentation de *Mirame* ; toutefois, cette missive a précédé de plus d'une semaine la lettre citée, attendu qu'elle contient la promesse de raconter les réjouissances que Mainard va goûter à Castelnau, tandis que cette fois notre auteur apprend à Flotte qu'il est depuis huit jours l'hôte du comte de Clermont.

165 (CLXXI).

Au même. — *Saint-Cérès, janvier-février 1641.*

Mainard s'inquiète de la santé de son ami dont il n'a pas reçu de nouvelles. Il attend le jugement de Flotte sur les vers qu'il lui a envoyés pour ses étrennes. [Cf. la promesse qu'il lui avait faite en décembre l. 160-CLIX].

L'épître *Cher confident tu m'as écrit* (1) faisait certainement partie de ces poésies. Le dernier quatrain de cette pièce en fournit la date :

Cet astrologue sans égal
A prédit qu'on te feroit riche
Quand le sceptre de Portugal
Quitteroit la maison d'Autriche.

Le 11 décembre 1640, les Portugais s'insurgèrent contre la domination espagnole et proclamèrent roi le duc de Bragance, sous le nom de Jean IV. Flotte, qui avait transmis à Mainard ses critiques sur une piécette qui lui est dédiée : *Grand arbitre des bons repas* (2), avait négligé de lui faire part de son sentiment sur cette épître. Dans la version primitive de cette pièce (3), le protecteur qui doit confier un emploi lucratif à Flotte, est Auguste Galland, procureur général de la couronne de Navarre, conseiller d'Etat, mort le 17 juin 1641, ce qui achève de déterminer la chronologie de cette épître rimée et en même temps celle de cette lettre où Mainard parle des obligeantes propositions que ce personnage lui a faites. A noter le regret exprimé par Mainard d'apprendre que Flotte a montré à Racan son épigramme insuffisamment poliée de la *Minerve qui ne veut pas se rendre visible*, pièce faite, nous l'avons montré, en 1640 (cf. l. 145-CCXLVIII).

(1) Ed. Garriss., III, 169.

(2) *Ibidem*, t. III, p. 67. La défense que Mainard présente de ses vers est très intéressante.

(3) Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 231. Dans la version définitive il n'est plus question de Galland, mort en juin 1641, mais d'un *grand duc* qui est Bouillon. Sur A. Galland, cf. à part le *Dictionnaire* de Moréri, la *Bibliothèque hist. de la France* du P. Lelong, etc., les *Lettres de Peiresc*, t. V, 144 et VI, 35 et 512. La Biblioth. de l'Arsenal (B. L. ms. 4751-52) a conservé les *Généalogies des illustres maisons de l'Europe* de Galland, datées de 1640.

166 (CCLXXXII).

Au même. — *Saint-Céré, février 1641.*

Description de la fête offerte par le comte de Crussol aux « honnestes gens » de la province ; ces divertissements ont duré huit jours.

En étroit rapport avec la lettre précédente (CLXXI) où cette fête est annoncée.

167 (CCLXX).

Au même. — *Saint-Céré, début 1641.*

Le bon voisin de Flotte, M. Galland, a fait à Mainard des offres fort séduisantes. — Mainard reproduit avec de légères modifications une strophe de l'épître adressée à Flotte pour ses étrennes de 1641.

Galland est mort, avons-nous dit, le 17 juin 1641 (cf. l. 165).

168 (CCXLVI).

Au même. — *Saint-Céré, début 1641.*

Mainard envoie à son ami l'épigramme de la Minerve avec « diverses leçons » pour que Flotte choisisse la moins ridicule. [Cf. l. 165, qui lui est peut-être postérieure].

Que Flotte ne presse pas trop l'archevêque de Reims de lui faire présent de son portrait. Sa promesse doit lui suffire pour le moment.

Cette lettre est donc antérieure à la fuite d'Henri de Lorraine, duc de Guise et archevêque de Reims, qui, au commencement d'avril, reçut à Sedan des avis de la Cour du péril qu'il courait en participant avec le comte de Soissons et le duc de Bouillon à un complot contre la sûreté de l'Etat (cf. Bazin, *Hist. de Louis XIII*, t. III, p. 96).

169 (CLXXIV).

Au même. — *Saint-Céré, début 1641.*

Mainard refuse d'acquiescer aux corrections faites par Flotte à l'épigramme « contre les fanfarons (1) ». Son ami changera peut-être de sentiment. Il a souvent blâmé des vers qu'il a ensuite approuvés ; ainsi l'« épigramme de la veuve » : *Ne croyez pas Philis que je me lasse* et celle « de la Minerve ». Elles passent l'une et l'autre pour ses meilleures pro-

(1) C'est l'épigr. : *Loin du beau séjour de mon prince...* (éd. Garriss., III, 80).

ductions. — Souhais que Mainard forme pour la mise en liberté de Carmain et de Bassompierre. [Ces gentilshommes ne sortirent de la Bastille qu'en 1643, après la mort de Richelieu].

Cette lettre se place après les lettres 165 et 168 où il est question de l'épigramme de la Minerve. La mention qui y est faite de la présence du baron de Fontes à Paris et des vers que Mainard lui a envoyés nous fait dater cette missive de la même époque que les lettres CCLXX-167 et CCXLVI-168.

170 (CCLXXII).

Au baron de Fontes. — *Saint-Céré, début 1641.*

Le baron est à Paris. Mainard lui parle des critiques que lui et Flotte ont fait de ses épigrammes.

Cf. pour la date le commentaire de la lettre précédente.

171 (CIV).

A Pressac. — *Saint-Céré, début 1641.*

Pressac l'a obligé en prenant la peine de montrer ses dernières épigrammes au maréchal de Schomberg (1). — Prière de lui faire savoir quel jugement on fait à Toulouse de ses deux odes.

Après son ode à Flotte publiée en 1638 et dont Mainard savait le cas qu'on en faisait dans sa ville natale, puisqu'en février de cette année il s'était trouvé à Toulouse et en 1639 et 1640 il y était retourné (2), notre auteur avait composé une seconde ode à Flotte, que nous avons datée de décembre 1640 (3) et une ode au comte de Crussol qui est de 1641 (4). Parmi les vœux qu'il adresse au comte figurait, dans la version primitive, celui d'avoir bientôt un héritier (5). Ce souhait devint inutile à la fin de 1641 ou au commencement de 1642, date de la naissance de son premier fils, Emmanuel de Crussol, mort selon le *Dictionnaire* de Moréri, le 1^{er} juillet 1692, âgé de cinquante ans.

(1) Le titre qui est donné au duc d'Halluin de maréchal de Schomberg, indique que cette lettre est postérieure à la victoire gagnée par lui à Leucate, le 29 sept. 1637, sur les Espagnols, puisque c'est en réponse à son bulletin de bataille que le roi envoya au duc le bâton de maréchal.

(2) Cf. lettres 95, 96, 136, 159 de ce *Tableau*. Sur la présence de Mainard à Toulouse en avril 1639, voir aux *Pièces justificatives* de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard* le procès-verbal de la séance tenue le 1^{er} avril par le Collège du gay sçavoir : Mainard élu maître ès-Jeux-Floraux prêta ce jour même le serment d'usage.

(3) Ed. Garrisson, III, 169. — Cf. I, 165-CLXXI.

(4) *Ibid.*, III, 220. En réalité cette pièce, comme les deux autres (III, 169 et 200), est une épître. Pour éviter toute confusion nous gardons la dénomination que leur attribue le poète.

(5) Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f. 237 v^o : Mainard désire que la comtesse mette bientôt au monde un « petit Crussol ». — Sur les relations du poète avec ce gentilhomme cf. chap. VII § 3 du livre I de notre ouvrage cité sur Mainard.

172 (CXX).

Au même. — *Saint-Céré, avril 1641.*

Festins auxquels Mainard a été invité à Toulouse où il a passé quinze jours. Flotte et l'abbé de S^t-Vincent devraient, en se rendant à Toulouse, venir visiter Mainard à S^t-Céré. Il les prie de ne pas fuir la vicomté de Turenne parce que le duc de Bouillon, suzerain de cette province, « est accusé d'avoir des volonte^z qui le font estimer mauvais François ». Mainard craint que le roi ne prenne « la foudre contre Sedan ».

Le 18 avril, le roi donna à Châtillon le commandement d'une armée vers la frontière de Champagne à l'effet de châtier Guise, Soissons et Bouillon qui complotaient à Sedan et traitaient avec les Espagnols pour entrer en France. Ce fut néanmoins le 8 juin seulement que le roi publia une déclaration contre les princes (Bazin, *o. c.*, t. III, pp. 96-98). Nous ne pouvons placer cette lettre, où il est question du retour récent de Mainard de Toulouse, parmi les lettres de mai ou de juin 1641, attendu que celles-ci indiquent que Mainard ne s'est pas déplacé de Saint-Céré (1). Cette missive est donc d'avril 1641.

173 (CLXXXVI).

A Flotte. — *Toulouse, mars 1641.*

Mainard restera à Toulouse jusqu'au 15 du mois prochain. — Il demande à Flotte s'il est vrai que lui et l'abbé de S^t-Vincent viendront bientôt passer deux ou trois mois à Toulouse.

Pour la fixation de la date de cette lettre, voir le commentaire de la lettre précédente avec laquelle elle est étroitement liée.

174 (CCLX).

Au même. — *Toulouse, mars-avril 1641.*

Un procès a appelé Mainard à Toulouse de sorte qu'il n'a pu aller chez Balzac, qu'il désire voir depuis six ans (2). On a parlé à Mainard d'une version de Tacite par d'Ablancourt « comme d'un livre de haute estime » ; prière de le lui faire envoyer de Paris par son libraire.

(1) A part seulement ses visites au château de Castelnau, situé à 3 km. de S^t-Céré.

(2) Depuis décembre 1636, date du retour de Mainard en France. On se souvient que Balzac lui avait envoyé son épître *Ad Franciscum Mainardum, Roma reducem querela* et son *Invitatio* et qu'il l'attendait dans l'hiver de 1640 et même au printemps de 1641 (cf. le commentaire de la l. 162).

Le premier volume de la traduction des *Annales* de Tacite par Perrot d'Ablancourt parut en 1640 (Paris, in-8°). Le 24 juin de cette année, Chapelain mande à Balzac qu'il a remercié en son nom d'Ablancourt de l'hommage de son Tacite. Le 17 septembre suivant, il en parle à Ménage (*Lettres inéd.*, éd. c., I, 649 et 687). On voit, une fois de plus, que Mainard apprenait avec beaucoup de retard les nouvelles littéraires.

175 (CCLXIII).

A Pressac. — *Castelnau ou Saint-Céré, avril 1641.*

Mainard désire que Pressac vienne voir le comte de Clermont à Castelnau. La lettre par laquelle le comte de Carmain l'exhorte à rechercher la bienveillance de Noailles l'a mis dans un grand embarras.

Cette lettre se rattache à la précédente (CCLX) dans laquelle Mainard entretient Flotte des conseils que le comte de Carmain lui a donnés.

176 (CCLXXXI).

A Flotte. — *Saint-Céré, 26-30 avril 1641.*

Émeutes à Montauban contre l'intendant Du Bousquet.

Sur les troubles arrivés en 1641 à Montauban, à l'occasion de la taxe du sou pour livre sur les marchandises, cf. Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, t. II, pp. 315-316. La date exacte de cette violente mutinerie — nuit du 26 avril 1641 — est donnée par la pièce B. 639 des Arch. de la Haute-Garonne : enregistrement des lettres patentes par lesquelles le roi pardonne leur crime aux auteurs de la sédition.

177 (CCLXXX).

Au même. — *Saint-Céré, vers le 15 mai 1641.*

Mainard pense que les députés du Parlement de Toulouse à la Cour ne passeront pas par Montauban à cause du « tumulte qu'on a excité contre l'intendant » et qui a eu lieu « il y a quinze jours. »

Cf. le commentaire de la lettre précédente.

178 (CCLXXIX).

A Charles de la Tibaudière. — *Saint-Céré, début juin 1641.*

Le bruit court dans le Quercy que le comte de Soissons a traité secrètement avec la Cour. C'est peut-être une fausse nouvelle comme celle de

la blessure de l'évêque de Cahors (1) et du meurtre commis à Castel Sacrat, près de Lauzerte, par des huguenots sur deux religieux qui accompagnaient ce prélat, alors que ces derniers n'avaient été qu'insultés.

Voyant les difficultés que faisait le général Lamboy, commandant des troupes espagnoles, pour s'approcher de Sedan, le comte de Soissons s'était, vers la fin de mai, mis en rapport avec le duc de Longueville, son beau-frère, pour négocier avec le Cardinal. Le comte retomba bientôt sous l'influence de Bouillon. (Cf. Langlade, *Mémoires de la vie de Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon*, Paris, 1692, pp. 57-58).

179 (CCLXXVIII).

Au baron de Saint-Géry (2). — *Saint-Céré, mai ou début juin 1641.*

Appréhensions de Mainard, à cause de la révolte de Bouillon, au sujet de ses biens, situés dans la vicomté de Turenne. — Il vient d'apprendre l'attentat dont l'évêque de Cahors et deux moines qui l'accompagnaient ont été l'objet.

Mainard fait allusion à cet incident dans sa lettre précédente où il montre combien la rumeur publique l'a défiguré et en a exagéré les proportions.

180 (CLXI).

A Frémin. — *Saint-Céré, juin-juillet, 1641.*

Mainard est plein de frayeur dans son « petit coing » de Quercy. Il lui semble à toute heure que le roi envoie des gens avec l'ordre d'abattre les maisons du duc de Bouillon et d'abolir les privilèges de la vicomté.

Le 25 juin, le roi annonça qu'il se porterait lui-même à la frontière de Champagne. A la suite du manifeste des princes (2 juillet), il ordonna de faire le procès des ducs de Bouillon et de Guise. Après avoir pris Donchéry en France (14 juillet), Bouillon commença à traiter avec le roi (cf. Bazin, *o. c.*, III, 100-107). Le 5 août, Louis pardonna au rebelle.

181 (CXCI).

Au même. — *Saint-Céré, juin-juillet 1641.*

Comme dans la lettre précédente, Mainard exprime ses craintes sur le sort de la vicomté de Turenne, par suite de la révolte de Bouillon.

(1) Alain de Solminhac.

(2) Sur les St-Géry, v. Esquieu, *Essai d'un armorial quercynois*, dans le *Bulletin de la société des études du Lot*, an. 1905, p. 448.

182 (CXCI).

A Flotte. — *Saint-Céré, juin-juillet 1641.*

Mainard regrette que l'« illustre ami » qu'il a sollicité en faveur de son cousin, « fasse le froid ».

Dans sa lettre CLXI, Mainard avait chargé Frémin de remercier le président Larcher et le conseiller Lartige de leurs efforts « pour tirer son cousin de la peine où il est ». C'est probablement le zèle de l'un de ces hauts magistrats qui, en cette occurrence, tiédit à l'égard de notre écrivain.

183 (CXLIV).

A Pressac. — *Saint-Céré, juin-juillet 1641.*

Le maréchal de Schomberg doit envoyer une garnison au château de St-Céré ; le duc de Ventadour a déjà occupé celui de Turenne.

Cf. le commentaire de la l. 180.

184 (CXXVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, juin-juillet 1641.*

Les malheurs que les grands s'attirent par leur ambition montrent à Mainard qu'il doit s'estimer heureux de sa modeste situation. — Il fait grand cas des vers que Colletet « a donnés aux ministres. »

L'allusion à l'occupation de la vicomté de Turenne par les gens du roi, à la suite de la révolte de Bouillon, date cette lettre de juin-juillet 1641. — Nous ne voyons pas dans l'œuvre de Colletet d'autres vers auxquels, à ce moment, puisse s'appliquer la désignation de Mainard que *l'Ode sur l'Alliance des deux illustres maisons de Béthune et de Séguier*, Paris, Camusat, 1640, in-4°. — Flotte comme Colletet auront jusqu'à cette date négligé de lui envoyer ce petit poème.

185 (CXXX).

Au même. — *Saint-Céré, juin-juillet 1641.*

Mainard prie Flotte, comme il l'avait déjà fait dans la lettre précédente (CXXVII), de réclamer à Colletet l'épigramme que celui-ci a écrite sur la mort de son fils [$\frac{1}{2}$ 11 déc. 1634]. Mainard a égaré cette piécette.

Aucune des poésies qui nous sont parvenues de Guillaume Colletet ne traite le sujet en question.

186 (CXCHII).

° **Au même.** — *Aurillac, été 1641.*

Mainard qui aurait voulu se rendre chez Balzac en est empêché par les événements de Sedan. Il redoute que l' « orage » qui menace la vicomté de Turenne éclate en son absence. Il souhaite l' « accommodement des princes liguez. »

Cette dernière phrase laisse supposer que Mainard n'est pas encore au courant de la mort du comte de Soissons, tué au combat de La Marfée (6 juillet); mais il se pourrait bien qu'il entende par « princes liguez » les deux survivants : Guise et Bouillon.

Comme notre auteur rend compte à son correspondant du festin que « la personne que vous savez » lui fit la veille dans la maison « de son ennemi »; qu'en parlant de la colère injustifiée et des machinations de ce dernier, il désigne fort clairement Noailles; que le comte, lieutenant-général de la Haute-Auvergne, avait un hôtel à Aurillac, tandis qu'il ne possédait aucune habitation à Saint-Céré; que dans sa lettre 187-CXXXVI Mainard entretient le comte de Crussol de la visite qu'il fit à Aurillac à M^{me} de Noailles; qu'enfin, dans cette missive, il déclare être resté quinze jours dans cette ville, il résulte que la présente lettre a été écrite à Aurillac.

187 (CXXXVI).

Au comte de Crussol. — *Saint-Céré, été 1641.*

Mainard qui a été souffrant à Aurillac n'est pas sorti depuis huit jours de sa petite cabane. [C'est ainsi qu'il désigne sa maisonnette du faubourg des Cabanes, à S^t-Céré].

Sur la visite qu'il a faite à Aurillac, à M^{me} de Noailles, cf. le commentaire de la lettre précédente.

188 (I).

Au maréchal de Bassompierre. — *Saint-Céré, été 1641.*

Remerciements de lui avoir fait présent de son portrait. Admiration de Mainard pour le courage avec lequel le maréchal supporte son emprisonnement à la Bastille.

Cf. le commentaire de la l. suivante.

189 (II)

Au comte de Carmain. — *Saint-Céré, été 1641.*

Remerciements de lui avoir, en même temps que le maréchal de Bassompierre, envoyé son portrait. Mainard loue la force d'âme dont le comte fait preuve dans son malheur.

Dans sa lettre CXLIV de juin-juillet 1641, Mainard écrit à Pressac, à Paris, qu'il attend les portraits que Bassompierre et Carmain ont confiés à Flotte pour les lui faire parvenir.

190 (CLXXXV).

A Flotte. — *Saint-Céré, vers le 15 septembre 1641.*

Mainard est ravi de l'attitude courageuse de l'abbé de St-Vincent qui « soutient si généreusement les intérêts du Clergé ». — Mainard est étonné que Flotte n'accuse pas réception dans sa lettre du 25 août du paquet qu'il a fait remettre pour lui au courrier de Payrac. « Je suis autant en peine de cela qu'est le Roy de sçavoir l'estat du grand convoy de la place qui est assiégée dans la Flandre. »

L'ami de Mainard, Jean-Philippe de Bertier⁽¹⁾, ancien agent d'Auch et, en 1641, député de la province d'Arles, fut, dans l'assemblée générale du Clergé tenue cette année à Mantes, l'un des chefs de l'opposition contre le gouvernement de Richelieu. Avant de se dissoudre (22 août), l'assemblée lui vota une récompense de six mille livres. (Cf. Montchal, *Mémoires*, Rotterdam, 1718, t. II, *passim* et notamment pp. 227-233.)

La ville d'Aire fut prise par le maréchal de la Meilleraie le 27 juillet 1641 ; aussitôt après, elle fut assiégée par les Espagnols. La *Gazette* du 7 septembre publie que : « Sur l'avis d'un grand convoi pour l'armée du Cardinal-Infant qui assiège la ville d'Aire, notre armée l'a poursuivi et contraint de se retirer dans Armentière. » Pour arriver de Paris à Saint-Céré il fallait à la *Gazette*, la source d'information de Mainard, cinq à six jours.

191 (CLI),

A Frémin. — *Saint-Céré, fin octobre-début novembre 1641.*

Mainard attend la venue du duc de Bouillon et de toute sa famille. Il est content que Bouillon ait fait la paix avec le roi.

(1) C'était le frère de Jean Bertier de Montrabe, premier président du Parlement de Toulouse. Pour les relations de l'abbé de Saint-Vincent avec Mainard, cf. pp. 166 et 345 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

Louis XIII ayant pardonné à Bouillon (5 août 1641), celui-ci alla à la Cour, et, à la fin d'octobre, se rendit dans ses terres du Limousin et du Périgord. A la fin de novembre, étant à Turenne, sur les frontières du Quercy, Bouillon reçut une lettre du roi qui l'appelait à la Cour. On se souvient que le château de Saint-Céré lui appartenait. (Cf. J. de Langlade, *Hist. du duc de Bouillon*, pp. 107-109 ; Bazin, *Hist. de Louis XIII*, III, p. 132.)

192 (XII).

A Simon de La Forest-Toiras. — *Saint-Céré, fin 1641-début 1642.*

Un gentilhomme de ses voisins, qui a été à la Cour, a rapporté à Mainard la peine que s'est donnée La Forest pour le réconcilier avec Noailles. « Depuis un lustre tout entier », Noailles, que Mainard a servi avec passion, « peste » contre lui.

Noailles avait chassé Mainard de son entourage en novembre 1636.

193 (XI).

A Pressac. — *Saint-Céré, fin avril 1642.*

Depuis le mercredi des Cendres [5 mars], Mainard a fait le métier de courtisan auprès du duc de Bouillon. Il s'en va à Turenne d'où le duc part le lendemain pour le Piémont prendre le commandement dont le roi l'a chargé.

En décembre 1641, Bouillon fut nommé commandant des troupes françaises d'Italie. Il ne partit que fort tard de Turenne où il avait passé les premiers mois de 1642, attendu que le 23 avril 1642 il fit son entrée à Saint-Céré en donnant aux habitants de cette localité, jusqu'alors administrés par des syndics, des lettres patentes qui leur permettaient d'élire des consuls annuels, ayant le pouvoir de désigner leurs successeurs (Abbé Paramelle, *Chronique de Saint-Céré*, Cahors, 1867, p. 32).

194 (CLII).

A Gomberville. — *Saint-Céré, fin avril 1642.*

Mainard vient d'accompagner le duc de Bouillon « jusques sur la frontière de la basse Auvergne ». Le duc se rend en Piémont afin d'y prendre son emploi.

Cf. le commentaire de la lettre précédente.

195 (CLXII).

A Colletet. — *Saint-Céré, mai-juin 1642.*

Les amis de Mainard, de retour du Languedoc, lui ont dit que la maladie de *Ferragus* (Richelieu) sera très longue. — Allusions aux intrigues de Cinq-Mars.

Dans l'impossibilité de suivre le roi, Richelieu le laissa le 22 avril quitter seul Narbonne ; sa maladie s'aggrava au point que le 23 mai il fit son testament. S'étant procuré par des espions la copie du traité conclu par Cinq-Mars avec les Espagnols, Richelieu en fit part à Louis XIII qui ordonna, le 13 juin, l'arrestation de son favori.

196 (CCXXIX).

Au même. — *Saint-Céré, mai-juin 1642.*

Remerciements de lui avoir fait hommage de sa *Cyminde*.

Cyminde ou les *Deux Victimes*, *tragi-comédie* par Ms. Colletet, Paris, Courbé et Sommaille, 1642, in-4°. Le privilège en est du 8 avril ; l'achevé d'imprimer du 8 mai.

197 (CLXXIX).

A Chantereau-Le Febvre. — *Balzac (Charente), août 1642.*

Mainard approche de la fin du mois qu'il s'était proposé de rester auprès de Balzac. Il quittera son ami « le second de septembre » et compte lire bientôt les beaux livres de Le Febvre.

Il s'agit des *Considérations historiques sur la généalogie de la maison de Lorraine* de Louis Chantereau Le Febvre, Paris, Nic. Bessin, 1642, in-f° ; privilège du 11 juillet 1642, enregistré au Parlement de Paris le 20 août de la même année.

Dans la lettre CLXII à Colletet, de mai-juin 1642, Mainard lui annonce son voyage à Balzac, en ajoutant qu'il sera de retour au commencement d'août. On voit que notre auteur ajourna cette visite pour août et resta chez l'*ermite de la Charente* jusqu'au début de septembre.

198 (CCI).

A Flotte. — *Saint-Céré, fin 1641-août 1642.*

Mainard est prêt à faire une pièce liminaire pour l'ouvrage de Le Febvre. — Le baron de Fontes est de retour en Quercy.

Les *Considérations historiques* de Le Febvre parurent en août 1642. — D'après les lettres de Mainard de début 1641, le baron de Fontes est à Paris (cf. le commentaire des lettres 169 et 170).

199 (CLXXXVII bis).

A Le Febvre. — *Saint-Céré, janvier-août 1642.*

Mainard lira avec beaucoup d'admiration le livre de Le Febvre « sur une maison qui a esté si féconde en héros ».

Cf. le commentaire de la lettre 197-CLXXIX.

200 (CXVII).

A M. de Loupes, lieutenant-criminel de Toulouse.

Bordeaux, septembre 1642.

« Depuis le malheur de nostre grand duc, j'ay esté poussé tantost dans une province et tantost dans une autre (1) et n'ay point eu de demeure permanente ». Il y a huit jours que Mainard se trouve à Bordeaux où il a appris « la grande maladie de *Ferragus* (Richelieu) ». Il espère voir son ami avant la Saint-Martin [11 novembre].

Bouillon, complice de Cinq-Mars, fut arrêté le 23 juin à Casal, en Piémont. Au commencement de septembre, le duc fut amené à Lyon ; le procès des conspirateurs commença aussitôt. Ayant obtenu cette fois encore le pardon du roi, Bouillon fut élargi le 5 octobre.

L'état de santé de Richelieu, alité au moment de sa fameuse entrevue du 28 juin avec le roi, à Montfrin, près Tarascon, s'était aggravé au point que, parti le 17 août de Tarascon, il ne put arriver que le 3 septembre à Lyon où il entra porté en litière.

201 (CCLXIII).

A Frémin. — *Saint-Céré, fin septembre 1642.*

Mainard se réjouit de la prise de Perpignan.

Cette ville, occupée par les Espagnols, capitula, le 9 septembre 1642, après cinq mois de siège.

202 (V).

Au même (2). — *Saint-Céré, août 1641 ou octobre 1642.*

Le duc de Bouillon conservera longtemps les privilèges de la vicomté de Turenne, ce dont Mainard se réjouit.

(1) En août, Mainard se trouvait chez son ami Balzac.

(2) La lettre porte la suscription : A M. Frémin, conseiller et aumosnier de Son Altesse Royale. D'ordinaire, Frémin est appelé « Chanoine de Nostre Dame de Reims ».

Le roi rendit à Bouillon, le 5 août 1641, tous ses droits et privilèges qui lui avaient été retirés par suite de sa révolte à Sedan. Le 5 octobre, Bouillon, qui était emprisonné à Lyon à cause de sa complicité avec Cinq-Mars, fut élargi et obtint de nouveau des lettres patentes du roi portant « abolition » de son crime. Mainard a donc pu également bien écrire sa lettre en août 1641 ou au début d'octobre 1642.

203 (CCLXXXIV).

A Scarron. — *Saint-Céré, novembre 1642.*

Tout le monde affirme que Scarron s'est surpassé dans la dernière de ses pièces burlesques qui est la *Requête à Son Eminence*.

Scarron a plaisamment daté sa *Requête à Son Eminence* du 31 octobre 1642.

Fait à Paris, ce dernier jour d'octobre,
Par moi Scarron qui, malgré moi, suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan.

Mainard parle de Richelieu comme s'il était vivant ; le Cardinal mourut le 4 décembre 1642. La lettre de notre auteur est donc de novembre 1642.

204 (CCLXXXV).

A Flotte. — *Saint-Céré, fin novembre-décembre 1642.*

« Depuis vous avoir écrit la longue lettre qui accompagne celle de M. Scarron, j'ay reçu la vostre du dix-huictiesme de ce mois ».

Cf. le commentaire de la lettre précédente,

205 (CCXLIX).

A Gédéon Tallemant. — *Saint-Céré, novembre-décembre 1642.*

Une grave maladie a tenu Mainard « durant six semaines sur le bord du tombeau ». — « J'espère que M. de la Terrière se souviendra de ce qu'il vous a promis et que mon illustre voisine ne sera plus dans l'appréhension d'estre persécutée ».

Dans sa lettre CCLXXXIV (203) Mainard s'était plaint à Scarron de cette maladie qui avait failli l'emporter et qui avait duré deux mois. — Charton de la Terrière, nommé intendant de Montauban à la place de Du Bousquet, arriva à la fin de 1642 en Quercy, porteur d'une commission en date du 8 octobre de cette année à l'effet de l'établissement d'une Cour des Aides à Montauban (Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, II, 317).

206 (CLXXII).

Au R. P. Théron (1). — *Saint-Céré, novembre-décembre 1642.*

« Ma santé est presque toute revenue et les restes de ma maladie sont si petits que ce seroit un excès de délicatesse que de s'en plaindre ». — Mainard prie Théron de lui dire quand « Monsieur l'intendant sera à Montauban, afin de faire auprès de lui un dernier effort en l'affaire de nostre innocente calomniée ».

Cf. le commentaire de la lettre 205.

207 (CLIII bis).

A Flotte. — *Saint-Céré, novembre-décembre 1642.*

Mainard a de nouveau retouché sa dernière ode. — Il envoie à Flotte la copie de la lettre que Balzac a adressée au premier président de Toulouse pour le disposer en sa faveur. Mainard ira bientôt à Toulouse malgré les « petits embarras » qui le retiennent chez lui. — Que Flotte lui donne des nouvelles de ses « deux illustres malheureux (Bassompierre et Carmain) ». « Je ne puis digérer cette longue prison, que nous appellerions injuste si *Ferragus* (Richelieu) n'estoit plus au monde ».

Sa dernière ode est l'ode morale à Alcipe (2), dont Mainard a récemment envoyé un échantillon à Scarron (l. 203-CCLXXXIV) et qu'il composa au moment de la maladie qui faillit lui coûter la vie (l. 212-CCXXXIII). La lettre de Balzac à Bertier de Montrabe est mal datée dans l'édition in-f° (l. 11 du livre XV) du 7 janvier 1643. Il est impossible qu'au début de 1643 Mainard s'exprimât sur Richelieu, mort le 4 décembre 1642, comme s'il était encore de ce monde.

208 (IV).

A Jean-Philippe de Bertier, abbé de Saint-Vincent.

Saint-Céré, novembre-décembre 1642.

Remerciements pour un ouvrage sur l'histoire ecclésiastique, que Bertier lui a envoyé.

La réception de ce livre ainsi que l'envoi de ce billet sont annoncés dans la lettre précédente (CLIII bis).

(1) Sur ce jésuite, recteur du Collège de Montauban, et sur ses rapports avec Mainard et Balzac, cf. pp. 333-334 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

(2) V. cette ode, éd. Garrisson, III, 213.

209 (CXXI).

A Flotte. — *Saint-Céré, décembre 1642 ou début 1643.*

Mainard a de mauvaises nouvelles de la santé de Balzac. « La violence que nostre éloquent amy s'est faite en travaillant, durant sa fluxion, à la lettre que je luy avois demandée pour nostre premier président, a reculé si fort sa guérison qu'il en a gardé le lit plus longtemps qu'il n'eut fait.. » Que Flotte prie le marquis de Thémynes de ne revenir en Quercy qu'avec les ordres propres à apaiser cette province.

La lettre de Balzac à Bertier de Montrabe est de fin 1642 bien qu'elle porte la date du 7 janvier 1643 (Cf. le commentaire de la l. 207). — Dans sa lettre CLXXII (206), Mainard avait annoncé à Théron que Balzac « a esté sur les bords du tombeau ».

En 1642 il y eut de nouveaux désordres à Montauban à propos des élections consulaires. La ville avait élu d'autres consuls que les candidats du maréchal de Schomberg, gouverneur de la Guyenne pour le duc d'Epemon. Avec l'approbation de Richelieu, le maréchal fit procéder à la nomination de nouveaux consuls pour remplacer ceux qu'avait élus la ville, qui furent cassés (Lebret, *Hist. de Montauban*, publ. par Marchellin et G. Ruck, Montauban, 1841, II, 341. — V. Arch. de la H^{te}-Garonne, B. 636, nov.-déc. 1642, pour la réception de Charles de Thémynes en l'office de sénéchal de Quercy).

210 (XVII).

A Henri-Louis Habert de Monmort(1), **maître des requêtes.**

Saint-Céré, vers décembre 1642.

Mainard remercie Montmort de l'intérêt qu'au rapport de Flotte il témoigne à ses productions.

Dans sa lettre 209-CXXI Mainard parle de la réponse « qui vaut un volume de lettres du plus éloquent homme de France » dont l'a honoré Montmort. La présente missive engagea sans doute ce dernier à envoyer à Mainard ces « obligeantés civilitez » qui le ravirent.

211 (CXLIX).

A Pressac. — *Saint-Céré, fin 1642.*

Mainard a fait porter la lettre de Pressac à Balzac par un homme qu'il a envoyé « à nostre éloquent amy avecque une beste chargée de pois de

(1) Sur Henri-Louis Habert de Monmort, l'un des premiers membres de l'Académie française, v. R. Kerviler, notice dans le *Bibliophile français*, juillet 1872 et *Le Chancelier Séguier*, Paris, 1874, pp. 486-488.

Monsalvy et de fromages de Roquefort ». — Balzac prépare « au premier président de Toulouse une lettre où il se verra loué de toute la force de la rhétorique française ». — Flotte lui a envoyé des corrections sur l'*ode à Alcipe*.

Cette missive a précédé la l. 209-CXXI où Mainard parle à Flotte des civilités qu'il a reçues de la part de Girard. « Pour six boisseaux de pois de Monsalvy que j'ay envoyés à M. de Balzac, il voudroit vous persuader que je luy en ay donné assez pour en semer tous les champs qui sont entre sa maison de campagne et Angoulesme ». — Sur la lettre de Balzac à Bertier de Montrabe cf. le commentaire des lettres 207 et 209. — Sur l'*ode à Alcipe*, composée en novembre 1642, cf. lettre 207.

212 (CCXXXIII).

A Chapelain. — *Saint-Céré, novembre-décembre 1642.*

Mainard a reçu le même jour que la lettre de Chapelain, une lettre du cardinal Bentivoglio. [Il annonce la même chose à Flotte, dans sa l. CLIII *bis* de novembre-décembre 1642]. — Balzac a envoyé à Saint-Céré un domestique pour apprendre à Mainard qu'il était malade [Cf. pour la maladie de Balzac le commentaire de la l. 209-CXXI]. — Flotte montrera à Chapelain une ode que Mainard a faite « dans la maladie dont il vient de guerir et qui l'avoit porté sur les bords de la sepulture ». [Cf. pour la maladie de Mainard les lettres 203, 205, 206 et pour son *ode à Alcipe* l. 207 et 211].

213 (CXLVI).

A Chantereau-Le Febvre. — *Castelnau, début 1643.*

Depuis son retour de Guyenne, Mainard tâche de copier à Castelnau et en compagnie du comte de Clermont les exploits bachiques auxquels Colletet et Flotte se livrent à la table de Le Febvre. — On est ravi en Quercy de découvrir dans les ouvrages de ce dernier « les plus obscurs endroits de nostre ancienne histoire dévoilez et les fables, reçues pour des vérités depuis tant de siècles, destruites si absolument qu'il n'est plus permis d'en douter ». — Les dernières lettres que Mainard a reçues de Rome lui ont appris le cas que font de ces ouvrages des personnes illustres et entre autres le cardinal Bentivoglio.

On se rappelle qu'en septembre 1642 Mainard se trouvait à Bordeaux (cf. l. 200); néanmoins nous ne voudrions pas dater cette lettre de fin septembre ou de début octobre de cette année. Nous pensons que c'est par l'épître de Bentivoglio à laquelle il fait allusion dans ses lettres CLIII *bis* (207) et

CCXXXIII (212) que Mainard apprit le succès obtenu à Rome par les *Considérations sur la généalogie de Lorraine*, parues dans l'été de 1642 (cf. l. 198). A rapprocher du sentiment de Mainard sur ce livre les lignes suivantes du P. Le-long : « Le principal but de l'auteur a été de purger cette illustre généalogie de plusieurs fables que des écrivains ignorants ou malicieux y avaient insérées » (*Bibl. hist. de la France*, Paris, 1771, t. IV, p. 80). — Le moment de publication de cet ouvrage — août 1642 — étant connu, il résulte avec évidence que la date 28 décembre 1641 de la l. 17 du livre XVI (éd. in-f°) de Balzac à Flotte est erronée : « c'est par la lecture de votre lettre et du livre de Monsieur Le Febvre que je renoue le commerce que j'avois rompu avec toutes les belles lettres, etc. » Il faut remplacer cette date par 1642.

214 (CCXV).

A Frémin. — *Saint-Céré, janvier 1643.*

Difficultés qu'éprouve Mainard à envoyer en hiver des lettres de Saint-Céré à la poste de Payrac, ville du Quercy située sur la grand'route qui relie Toulouse à Paris. — Mainard attend avec impatience « le succès de nos illustres prisonniers ».

Le marquis de Chantérac cite dans sa notice, en tête de l'édition des *Mémoires de Bassompierre* (Paris, 1870, t. I, p. xvii), des fragments d'un journal d'Henri Arnauld qui témoignent que dès le 4 janvier on s'attendait à la prochaine mise en liberté des détenus à la Bastille, au sort desquels Mainard s'intéressait. Le 19 janvier, Bassompierre et Carmain sortirent de prison.

215 (CCX).

A Pressac. — *Saint-Céré, début 1643.*

Mainard estime que Pressac devrait envoyer pour les fêtes de Pâques [5 avril] les vers qu'il a composés à la gloire de Balzac avec une lettre qui pourrait figurer en tête de l'*Apologie*. — Mauvaise intelligence qu'il y a entre Mainard et *Clarius* (le comte de Clermont).

Cette lettre est en étroit rapport avec la suivante qui en précise la date. — Balzac avait envoyé à notre auteur en novembre 1639 son *Apologie* c'est-à-dire, ses *Relations à Ménandre*. Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1644, dans les *Œuvres diverses*, Paris, Rocolet, in-4°, dont on fit la même année deux tirages, en avril et en juillet (1). — A ce moment, Mainard était brouillé avec le comte de Clermont qui parodia le sonnet :

Trois testes ont porté la couronne des lys (2).

En septembre 1644, les deux anciens amis s'étaient réconciliés (cf. l. XXXIII).

(1) Cf. nos observations sur ce volume p. 331 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

(2) Ed. Garriison, t. III, p. 9. Ce sonnet est adressé à Séguier, l'un des ministres les

216 (CCVIII).

Au même. — *Saint-Céré, début 1643.*

Mainard cite une strophe de l'*ode à Alcipe*, composée, nous l'avons vu, en octobre-novembre 1642. — Balzac est malade depuis deux mois ; on a dépêché à Mainard un messenger pour lui faire dire que son ami espérait être bientôt rétabli. « Je ne manqueray pas d'envoyer vos vers latins par le laquais que j'ay ceans, ce sera un régal qui achèvera la guérison de nostre amy ».

Sur la maladie de Balzac, cf. lettres 209 et 212. — Sans attendre Pâques et l'épître louangeuse de Pressac (cf. l. 215) Mainard envoya donc en Charente les vers latins de ce dernier.

217 (CXCVI).

A Flotte. — *Saint-Céré, début 1643.*

Prière de différer jusqu'au printemps la publication du « sonnet du ministre (1) » et de l'épigramme « du jaloux (2) ». — « Les deux sonnets où je parle à nostre illustre comte et à vous sont du nombre de ceux que j'appelle mes heureuses productions ». Mainard enverra dans quelques jours à Flotte des lettres et des vers pour « nos deux illustres malheureux ».

Le sonnet à Flotte est évidemment celui qui commence par le vers : *Je donne à mon désert les restes de ma vie* (3) et dont une version, conservée par le ms. 844 de la Bibl. de Toulouse (f° 10), montre que tout d'abord il était dédié à Flotte et non à Faret. — Quant au sonnet adressé à un « comte illustre », nous ne savons s'il s'agit du sonnet au comte de Carmain (4) ou de celui au comte de Crussol, à qui Mainard dédia à l'occasion de la naissance d'Emmanuel de Crussol (fin 1641 ou début 1642) le sonnet *Illustre guerrier dont le bras humilié* (5).

plus en vue du cabinet de la Régence. Par les trois têtes qui ont porté la couronne des lys, Mainard fait allusion à Henri IV, à Louis XIII et à Louis XIV. Cf. sur la brouille de Mainard et du comte de Clermont, pp. 319-320 de notre ouvrage cité sur ce poète.

(1) Mainard désigne ainsi le sonnet : *Jules loin de l'aimable cours*, éd. Garriss., III, 61, dédié primitivement à Richelieu et après la mort de celui-ci, à Mazarin (cf. pp. 359-360 de notre étude citée sur Mainard).

(2) C'est ainsi que Mainard appelle l'épigramme : *Tes diners n'ont faute de rien* (éd. Garriss., III, 150). Dans sa lettre CXCIII, d'été 1641, il est déjà question de cette piécette.

(3) Ed. Garriss., III, 2. — V. aussi les var., pp. 321-322.

(4) *Ibid.*, p. 22.

(5) Cf. p. 311, note 5 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*. — V. le sonnet au comte de Crussol, éd. Garriss., t. III, p. 56. — Cf. aussi le commentaire de la lettre 171 CIV à Pressac, de début 1641. — Une *étrenne* que Mainard adresse au comte de Crussol (éd. Garriss., III, 220) débute ainsi : *Comte illustre par mille preuves*.

Ce qui nous empêche d'identifier « le sonnet à notre illustre comte » avec le sonnet à Carmain c'est que, dans la même lettre, Mainard promet de faire bientôt parvenir des vers à ses « illustres malheureux ». Or il désigne toujours ainsi Bassompierre et Carmain. De toute façon, la présente lettre est du commencement de 1643, car ce fut après l'élargissement (19 janvier) de ses deux protecteurs que Mainard composa les sonnets faits en leur honneur (cf. le commentaire de la l. suivante).

218 (CCII).

A Flotte. — *Saint-Céré, début 1643.*

Pour répondre au désir de Flotte, Mainard écrira une seconde pièce en l'honneur de Laugier de Porchères. — Comment Flotte a-t-il trouvé les vers adressés, « aux illustres malheureux ? »

La première pièce dédiée à Porchères est d'octobre-novembre 1639 (cf. le commentaire de la lettre 146-CXIX). Mainard ne fit pas à cet ami l'hommage d'autres vers. — Le sonnet adressé à Bassompierre est postérieur au 19 janvier 1643, date de l'élargissement du maréchal. En effet, cette pièce débute ainsi :

Grand héros, le malheur de ta longue prison
Fit verser à la France un océan de larmes (1).

Il en est de même du sonnet à Carmain :

Comte le monde attend nostre dernier adieu.
Nos pieds sont arrivés sur le bord de la tombe.
Cesse d'aimer la Cour et t'éloigne d'un lieu,
Où la malice règne et la bonté succombe (2).

Cette exhortation était à ce moment inutile, car le comte et le maréchal ne furent mis en liberté qu'à condition qu'ils se retirassent en province : le 25 janvier, ils quittèrent tous deux Paris. Peu de temps avant sa mort (14 mai), Louis XIII leur permit de revenir à la Cour. (Cf. M^{is} de Chantérac, o. c., t. I, p. XIX).

219 (XLVIII).

A Pressac. — *Saint-Céré, début 1643.*

Mainard souhaite à Pressac une bonne santé avec la même ardeur, « que je demanderois la mienne, si le Ciel avoit ajouté à mes douze lustres les tortures de la goutte ou de la pierre ». — Il informe son ami qu'il recevra bientôt un témoignage de l'estime de Balzac (3) et l'engage

(1) Ed. Garriss., t. III, p. 54.

(2) *Ibid.*, p. 22.

(3) Balzac adressa à Pressac le cinquième de ses *Discours politiques : Réponse faite sur le champ à M. de Pressac, conseiller du Roy. Œuvres complètes*, t. II, p. 460. Il ressort de ce discours qui n'est pas daté que c'est sur la prière de Mainard que Balzac correspondit avec Pressac.

à adresser au grand homme une lettre latine. — Il lui annonce la mort de Madame d'Hambure, sœur de Gédéon Tallemant, maître des requêtes.

Nous n'avons pas découvert l'acte de naissance de Mainard, mais nous apportons dans l'ouvrage que nous avons consacré à sa vie et à ses œuvres des preuves qui montrent pleinement que le poète naquit à la fin de 1582 ou au commencement de 1583. Entre autres preuves, dans son testament fait le 10 juin 1644, Mainard déclare avoir soixante et un ans. Il avait donc soixante ans dans les premiers mois de 1643. — Mainard renouvelle le conseil récemment donné à Pressac (cf. I. 215) d'écrire une lettre latine au *grand épistolier*. — On ne connaissait pas jusqu'à présent la date précise de la mort de M^{me} d'Hambure. On savait seulement que le 19 avril 1640, elle avait signé un acte contenant un transport de plusieurs rentes à son frère Gédéon Tallemant (P. Pâris et Monmerqué, éd. des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, IX, pp. 473-74). Faisons remarquer que, dans sa lettre CCII (218), Mainard parle à Flotte de l'építaphe qu'il envoie à son « généreux » ; il désigne ainsi Tallemant qui, comme son beau-père Puget de Montauron, lui témoigna des bontés. Voir l'építaphe de Marie d'Hambure, p. 25 du t. III de l'édition Garrisson.

220 (CLXXVII).

Au même. — *Saint-Céré, début 1643.*

La fixation de la chronologie de cette lettre dépend de la date de la lettre précédente. Il y est question comme dans celle-là (XLVIII) des vers latins que le conseiller Delong, de Toulouse, a envoyés à Mainard et des pièces par lesquelles notre auteur a répondu à son hommage (1).

221 (CLXVII).

A Colletet. — *Saint-Céré, début 1643.*

« J'ay prié mon confident (Flotte) de vous faire lire quatorze vers pour nostre généreux (Tallemant) ».

Il s'agit de l'építaphe de M^{me} d'Hambure, cf. le commentaire de la lettre 219.

222 (CCLXXVII).

A Flotte. — *Saint-Céré, début 1643.*

Prière de l'informer si le maréchal et le comte ont goûté les derniers sonnets de Mainard.

Cf. le commentaire de la lettre 218.

(1) V. le sonnet à Delong, éd. Garriss., t. III, p. 28.

223 (CXCVII).

Au même. — *Saint-Céré, début 1643.*

Mainard parle à Flotte du sonnet : *Je veux estre berger...* qui lui est dédié » et de celui que je croyois adresser à nostre illustre comte et que je donnerai à un homme qui n'est pas tant effrayé que luy du voisinage de la mort ».

Cf. le commentaire de la lettre 218 et les vers du sonnet à Carmain que nous y avons reproduits.

224 (CLXXVIII).

Au Père Théron. — *Saint-Céré, vers le 25 mars 1643.*

Mainard envoie au P. Théron une lettre de Balzac où ce dernier lui exprime sa gratitude « pour le poème consacré à son nom ». — La lettre de Balzac au premier président de Toulouse (1) « n'a pas trouvé en ce pays-là ce qu'elle y prétendoit de gloire et, pour dire le vray, elle n'est pas de la source de celle qu'il vous adresse ».

Dans sa lettre 12 du livre XV du 20 mars 1643 au R. P. Vital Théron, théologien de la compagnie de Jésus, Balzac lui écrit : « Est-ce bien moy de qui vous avez chanté de si belles choses ? J'ay de la peine à le croire : Et quoy que mon ami (Mainard) me l'assure et que je lise mon nom dans vos vers, etc... » Il ne faut pas prendre en considération, pour établir la chronologie de la présente missive, la lettre 17 du livre XIV de Balzac au même. Cette lettre est datée du 4 mars 1643, mais la phrase suivante montre qu'elle est de l'année précédente : « Et qui ne sçait que l'or se raffine en vieillissant et que le soleil, son pere, est encore aussi clair l'année mil six cens quarante-deux qu'il estoit le jour de sa création ».

225 (III).

A Pierre de Bertier, évêque d'Utique. — *Saint-Céré, avril-mai 1643.*

Regrets de n'avoir pu entendre ce prélat prêcher le carême ; son éloquence a ramené à l'Eglise un grand nombre d'hérétiques. — Mainard est heureux que son correspondant ait goûté l'ode qu'il a faite au moment où il pensait qu'il allait quitter ce monde.

(1) Lettre 11 du liv. XV de fin 1642 et non du 7 janvier 1643 comme elle est datée dans l'édition in-folio des *Œuvres* de Balzac (Cf. le commentaire des l. 207 et 209).

Pierre de Bertier (1), archidiacre de Toulouse, coadjuteur d'Anne de Murviel, évêque de Montauban, à qui il devait succéder en 1652, sacré en 1636 évêque d'Utique, prêcha en 1639 le carême dans sa cathédrale; en 1640, un avent dans Saint-Gervais de Paris, et en 1643, un carême dans Saint-Etienne de Toulouse (cf. Cathala-Coture, *Hist. du Quercy*, II, 310, 314 et 324). C'est de cette dernière prédication qu'il s'agit, puisque Mainard fait allusion à sa maladie d'octobre-novembre 1642 et à son *ode à Alcipe*. — Cette lettre est postérieure au 5 avril, jour de Pâques en 1643.

226 (CLXXXIV).

Au P. Théron. — *Saint-Céré, avril-septembre 1643.*

Depuis que la santé de Mainard s'est rétablie, il a fait divers voyages qui l'ont empêché de continuer son commerce épistolaire avec le P. Théron. — La femme de Mainard est à toute extrémité et n'eut jamais tant besoin des prières du religieux.

Cf. le commentaire de la lettre suivante.

227 (CCIX).

Au P. Théron. — *Saint-Céré, fin mai-septembre 1643.*

Mainard pensait pouvoir aller à Montauban, faire part au P. Théron « de ses douleurs et de ses études », mais des affaires importantes l'appellent à Toulouse. — M. Laurens montrera à Théron les vers de Balzac « contre la mémoire de Tybere ». — Il envoie à Théron deux sonnets sur nos victoires.

La douleur dont Mainard aurait voulu entretenir Théron est apparemment celle que lui causa la mort de sa femme. Dans sa lettre CLXXVIII, il lui avait annoncé que les médecins déclarent que sa femme n'a plus que fort peu de jours à vivre. Nous pourrions invoquer ici, pour déterminer le moment du décès de M^{me} Mainard, la lettre 19 du liv. XV que Balzac adresse à Cloris pour l'engager à épouser notre poète, devenu veuf. Mais la date de cette missive (20 août) est sujette à caution. En effet, d'après les lettres inédites de Balzac à Chapelain du 27 juin et du 4 juillet 1644, il semble qu'à ce moment seulement l'*ermite de la Charente*, dont Mainard était l'hôte, connut la passion du poète pour Cloris. — Les vers de Balzac contre la mémoire de Tibère sont, sans doute, les trois épigrammes latines de la p. 38 de la deuxième partie du t. II de ses *Œuvres complètes*, 1665. Quant à l'identification de Tibère avec Richelieu (+ 4 déc. 1642), elle est confirmée par de nombreux passages de la corres-

(1) Il était parent du premier président du Parlement de Toulouse et de l'abbé de S' Vincent. — L'évêque d'Utique était en relations avec Balzac, cf. *Œuvres complètes*, II, 602.

pondance inédite de Balzac, publiée par Tamizey de Larroque, et surtout par ses lettres du 14 septembre et du 5 octobre 1643 : « Vous n'estes indulgent qu'aux tyrans, reproche-t-il à Chapelain dans cette dernière missive, et par ce qu'Armand vous est cher, vous voudriez, je croy, qu'on aimast Tibere et Stilon pour l'amour de luy. Puis qu'il n'y a point moyen de rhabiller leurs épi-grammes à vostre fantaisie.... j'ayme mieux vous en envoyer sur d'autres matières moins désagréables ». La raison des rancunes de Balzac contre Richelieu était de n'avoir pas été nommé évêque, alors que le Cardinal avait élevé à cette dignité des gens, qui, au sentiment de notre écrivain, étaient bien au-dessous de ses mérites (*Lettres inédites*, 18 janv. 1644).

Nous pensons que par les deux sonnets « sur nos victoires », Mainard désigne les deux sonnets au duc d'Enghien

Ce que ton bras a fait aux plaines de Rocroy

et :

Anguyen jouit de la plus haute gloire¹.

Comme on le voit, ces pièces furent composées après la bataille de Rocroi, 19 mai 1643.

228 (CXIII).

A Flotte. — *Saint-Céré, début 1644.*

Lassitude de la vie provinciale. — Mainard est ravi des chansons bachiques que son ami lui a envoyées.

Dans sa lettre XXXIII, de septembre 1644, Mainard qui, en juin et juillet, s'était trouvé à la campagne de Balzac, raconte à Flotte que M^{me} de Forgues, la nièce du grand rhétoricien, chante admirablement sa chanson bachique. Dans sa l. 17 du livre XVI, qui doit être datée non du 28 déc. 1641 mais du 28 déc. 1642 (cf. le commentaire de la l. 213-CXLVI), Balzac, en même temps qu'il exprimait à Flotte le plaisir qu'il avait éprouvé à lire l'ouvrage de Le Febvre sur la généalogie de la maison de Lorraine, souhaitait de recevoir de la part de Flotte certaines de ses productions joyeuses. C'est pour répondre à ce désir que Flotte composa en 1644 de nouvelles chansons bachiques. — Une seule des compositions de Flotte nous est parvenue ; un « air à boire » inséré dans les *Muses illustres* de 1658 (cf. Lachèvre. *Bibliographie des recueils collectifs*, t. II, p. 285).

229 (CLXVI).

A Pressac. — *Saint-Céré, vers le mois de juin 1644.*

Mainard est las de sa solitude et désire se rendre à la Cour. Il ira tout d'abord demander conseil à Balzac.

Le 27 juin, Mainard se trouvait chez Balzac (cf. le commentaire de la lettre suivante).

230 (CCLXVI).

Au R. P. Théron. — *Saint-Céré, vers le 30 juillet 1644.*

Mainard est rentré depuis quelques jours de la campagne de Balzac. Ce dernier a envoyé au P. Théron un exemplaire de son *Apologie (Relations à Ménandre)* de même qu'au comte d'Avaux, « dont on espère cette paix si nécessaire à toute la chrétienté ». Quatrain que Mainard a écrit pour être placé sous la taille-douce qui orne l'ouvrage de son ami.

Le 27 juin 1644 Balzac annonce à Chapelain la venue de Mainard et le 25 juillet il l'avertit du départ de son ami (*Lettres inéd.*). Mainard n'avait pu attendre l'arrivée de Paris des exemplaires des *Œuvres diverses* de Balzac avec le quatrain composé en l'honneur de ce dernier.

Dans sa brochure déjà citée par nous sur Mainard, M. Clavelier confond la visite faite à Balzac par Mainard en juin-juillet 1644 avec celle qu'il lui rendit en août 1642. Comme les dates 27 juin et 25 juillet 1644 des lettres inédites de Balzac à Chapelain l'embarrassaient, ce biographe trouve que ces missives sont inexactement datées. A ce compte, M. Clavelier aurait dû rectifier aussi la date des lettres des 4 et 17 juillet et des 1^{re} et 15 août qui sont en étroit rapport avec les deux missives en question. En effet, il y est question du quatrain de Mainard qui doit remplacer l'épigramme latine du Père Bourbon placée dans les *Œuvres diverses* sous le portrait de Balzac. M. Clavelier ne s'est pas rendu compte que si Tamizey de Larroque a corrigé certaines dates des lettres insérées dans le t. I des *Œuvres complètes* de Balzac, éd. in-f°, il l'a fait en se basant justement sur les lettres inédites de Chapelain et du grand épistolier, qui offrent des garanties très sérieuses d'exactitude. Les recueils de correspondance inédite de ces deux écrivains comprennent leurs lettres rangées par ordre chronologique et aucun critique n'a pu jusqu'à présent y relever d'erreur. On ne saurait, d'autre part, admettre la rectification de date demandée par M. Clavelier, pour deux raisons péremptoires. D'abord, parce qu'il est question dans ces lettres de l'impression des *Relations à Ménandre* et que cette défense de Balzac contre les critiques du P. Goulu parut pour la première fois dans les *Œuvres diverses*, Paris, Rocolet, 1644, in-4° (1), et, en second lieu, parce que la lettre CCLXVI de Mainard à Théron ne saurait faire allusion à une visite à Balzac autre que celle de 1644. Outre la mention de la publication des *Relations à Ménandre*, l'allusion qui est faite au comte d'Avaux, en qui on place l'espoir de conclure une paix nécessaire à toute la chrétienté, montre que nous sommes en 1644. Parti à la mi-octobre 1643 de Paris, le comte d'Avaux régla certaines affaires diplomatiques avec les Pays-Bas et n'arriva que le 17 mars 1644 à Münster ; il y devait, en compagnie du duc de Longueville et

(1) Achievé d'imprimer du 30 avril 1644. Nous démontrons dans notre ouvrage sur *Le poète Mainard* qu'il y eut en juillet-août un second tirage des *Œuvres diverses*. C'est ce second tirage avec le portrait de Balzac accompagné du quatrain de Mainard et non plus, comme en avril, des vers latins de Nic. Bourbon, qui fut réimprimé en 1646 (seconde édition des *Œuvres diverses*).

de l'ancien secrétaire d'Etat Abel Servien, représenter la France au congrès des puissances catholiques belligérantes en vue de l'établissement de la paix.

231 (XXI).

A Daniel de Priézac (1), conseiller d'Etat. — *Saint-Céré, août 1644.*

Mainard remercie Priézac d'avoir travaillé « pour *lui* faire obtenir du Prince de la Justice un tiltre qui passe son mérite et qu'il n'a pu désirer sans présomption ».

Au début d'août 1644, Mainard reçut de la part du chancelier Séguier un brevet de conseiller d'Etat. La date à laquelle Mainard reçut cet honneur nous est fournie par l'examen de quelques pièces appartenant au château de Laboisse, près Saint-Céré (2). Dans les vingt-trois reconnaissances « de fief et pagésie perpétuelle », consenties pour les tènements de la Roudarie, de la Bontat et du Verdié à Fr. Mainard et à Pol de Lavour, propriétaires par indivis, il est donné à notre personnage le titre de « conseiller du Roy en ses conseils d'Etat et privé » ; or les trois premières de ces pièces sont du 15 août 1644. Par contre, en remettant le 15 juin précédent son testament au notaire Lassalle, de Saint-Céré, celui-ci appelle son client « président présidial au bailliage d'Auvergne, siège d'Aurillac ». Il en est de même dans un acte du 10 mai 1644, cité par deux mémoires de 1768 ayant trait à un procès d'une arrière-petite-fille de Mainard, Marie-Madeleine-Charlotte de Cambolas, avec M^e Molé, avocat : Mainard y est appelé « président au bailliage d'Aurilhac ». Rappelons encore que du 27 juin jusqu'au 23-24 juillet Mainard resta en Charente, chez Balzac, et qu'aucune des nombreuses lettres qu'adresse à ce moment le *grand épistolier* à Chapelain ne mentionne la distinction dont notre auteur a été l'objet.

232 (XXIX).

A M. de la Serre (3). — *Saint-Céré, août 1644.*

Remerciements pour lui avoir procuré l'honneur qu'il a reçu du Chancelier.

Cf. le commentaire de la lettre précédente.

(1) Mainard orthographie Pricusac. — L'académicien Daniel de Priézac fut nommé conseiller d'Etat à la suite de la publication, en 1638, à Paris, de ses *Vindiciæ Gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*. C'est une défense apologétique du Cardinal contre les accusations de s'être allié avec les hérétiques que lui avait portées le *Mars Gallicus* de Jansenius (Armacanus), traduit en français, dès 1637, par Charles Hersent. (Cf. Kerviler, *Le chancelier Séguier*, pp. 555-556, qui donne 1637 comme date des *Vindiciæ* ; Tamizey de Larroque, *Lettres inéd. de Chapelain*, I, 247, note 5, a indiqué la date exacte de cet ouvrage).

(2) Cf. le chap. VIII § 1 du livre I et les *pièces justificatives* de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

(3) Jean Puget de la Serre, littérateur toulousain, bibliothécaire de Monsieur, historiographe de France. En témoignage de gratitude pour ses bons offices, Mainard lui adressa un sonnet (éd. Garrisson, III, 58).

233 (XXXIII).**A Flotte.** — *Toulouse, septembre 1644.*

Mainard se trouve à Toulouse. — « Tous mes amys s'estonnent des lettres que vous avez obtenu (*sic*) pour moy, et croient que vous estes un des confidens du Prince de la Justice et qu'un de ces matins nous vous irons faire la cour ». — Balzac n'a pas consenti à ce qu'on changeât tant soit peu le quatrain fait en son honneur. Flotte a dû lire le nouveau livre de son ami.

Le voyage de Mainard à Toulouse, après sa nomination comme conseiller d'Etat, se place entre le 29 août et le 24 octobre. Les reconnaissances « de fief et pagésie perpétuelle » que nous avons citées plus haut attestent la présence de Mainard à Saint-Céré les 15, 16, 25 et 29 août, puis les 24 et 28 octobre, les 13, 17, 24, 28 et 29 novembre, les 4, 8 et 11 décembre 1644; enfin le 23 janvier 1645. — Comme Mainard parle des *Œuvres diverses* de Balzac avec le quatrain composé par lui en l'honneur de son ami comme d'une impression récente, et que le 15 août 1644 Balzac accuse réception à Chapelain de ce tirage spécial de son livre; que d'un autre côté il est question dans la présente lettre de la récente élévation de Mainard à la charge de conseiller d'Etat, nous pouvons la dater de septembre 1644.

234 (CXCIV).**A Conrart.** — *Saint-Céré, fin 1644-début 1645.*

Mainard conjure Conrart de le tenir « dans les bonnes grâces du Prince de la Justice.... et de *lui* faire accorder l'expédition des privilèges dont *il* a besoin » pour faire imprimer ses poésies. — Il se propose de se rendre bientôt à Paris.

Le dernier des actes de reconnaissance « de fief et pagésie perpétuelle » dont il a été précédemment question, atteste la présence de Mainard à Saint-Céré le 23 janvier 1645. D'autre part, il ressort d'une lettre du 10 avril 1645, de Balzac à Chapelain, qu'à ce moment Mainard était depuis quelque temps à Paris. Enfin, d'autres lettres inédites de Balzac du 12 septembre et du 27 novembre 1644, montrent que Mainard aurait voulu être à Paris pour la Saint-Martin.

Le privilège du volume d'*Œuvres* de Mainard, signé au nom du roi par Séguier, est daté du 15 janvier 1646.

235 (XXV).**A M. de la Valette, général des Vénitiens.** — *Saint-Céré, début 1645.*

Que La Valette marque à Mainard l'endroit où il peut aller le saluer, à moins qu'il ne préfère que celui-ci aille le trouver à Paris.

« Le contentement où je suis m'a rendu toute la force que les douze dernières années avoient osté à ma vie ». — Mainard se plaint cependant de l'état de ses affaires et du voisinage de la tombe.

Jean-Louis, dit le chevalier de la Valette, fils naturel de Jean-Louis de Nogaret, duc d'Epéron, était lieutenant général de l'armée navale des Vénitiens en 1645 (P. Anselme, *Hist. géneal. de la maison de France*, III, 861). — Les douze années de souffrance dont parle Mainard sont celles qui s'écoulèrent depuis 1634, année de la maladie et de la mort de son fils aîné ainsi que du début de la maladie de sa femme, morte en 1643 ; ajoutons-y les ennuis que lui amenèrent sa rupture avec Noailles, ses procès et ses « embarras domestiques ». — La proposition que Mainard fait à La Valette d'aller le visiter à Paris, montre que nous nous trouvons très près du départ de notre personnage pour la capitale (mars 1645).

DEUXIÈME SECTION

LETTRES DONT ON NE PEUT DONNER QU'UNE DATE APPROXIMATIVE
OU HYPOTHÉTIQUE

236 (XIX).

**A M. Larcher, conseiller du roy en ses conseils et président en la
Chambre des comptes.** — *Après 1626.*

Condoléances pour la mort du père de Larcher.

A en juger d'après la suscription, cette lettre est postérieure au 13 juin 1626, date de la réception de Michel Larcher, comme président à la Cour des Comptes (Bibl. de l'Arsenal, ms. 4966, Catalogue des officiers de la Chambre des Comptes, f^o 17).

237 (IX).

A M^{me} de Choisy. — *Après 1628.*

Compliments. Bon souvenir que Mainard a gardé du père de Madame de Choisy.

Jeanne-Olympe Hurault de l'Hospital se maria le 8 février 1628 à Jacques de Choisy, maître des requêtes. Son père, Pierre-André Hurault de l'Hospital, mourut en juillet 1623 (1).

238 (CVI).

A Flotte. — *Rome ? 1635-1636 ou Saint-Céré, années suivantes.*

Mainard n'a pu écrire à Gomberville, « plus poly que toute la nouvelle Académie », parce qu'il est las d'une grande depesche qu'il vient de faire.

La mention faite de la nouvelle Académie, fondée en janvier 1634, montre que cette lettre est postérieure à cette date. Ce que Mainard dit au sujet de la longue dépêche qu'il vient d'expédier nous semble une allusion à son emploi de secrétaire (août 1635-octobre 1636) de François de Noailles, ambassadeur à Rome.

(1) Cf. le *Dict.* de Moréri. V. sur M^{re} de Choisy, pp. 350-354 de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

239 (CLXXXII).

A M. de Chalabre. — *Saint-Céré, 1637 ou années suivantes.*

Depuis qu'il s'est « ensevely dans ces montagnes », Mainard n'a reçu qu'une lettre de Chalabre. Il le remercie de le consoler d'avoir perdu les bonnes grâces de Noailles, « de qui les interests m'ont été aussi chers que les miens durant quarante années ».

240 (CXV).

A Flotte. — *1638.*

Mainard prie Flotte de l'excuser auprès de Racan « d'avoir péché contre les devoirs qui l'obligent à l'honorer » ; il lui enverra une lettre par le premier courrier. — Il le prie encore de transmettre ses assurances d'amitié à l'abbé de Cérisy dont il admire la paraphrase du *Domine prosti me*.

Cette lettre est antérieure à ses premières missives écrites à Racan, après son retour de Rome, à savoir les l. 128-CCXXV (fin 1638) et 131-CCLXV (janv.-févr. 1639). Quant aux paraphrases de Germain Habert de Cérisy qui avaient inspiré de l'admiration à Mainard dès novembre 1634 (cf. l. XLII), alors que ce poète avait à peine vingt ans, il est à remarquer que dans une lettre (CXXXIX) de la fin du printemps 1638, Mainard parle avec enthousiasme de sa paraphrase du psaume XLIX où il retrouve le caractère de celle du *Domine prosti me*.

241 (CLVI).

A Flotte. — *Saint-Céré, 1638 ou années suivantes.*

« Nos esprits raffinez sont tousjours bien cruels à l'Académie ; si on y faisoit ce qu'il faut, mon opinion est qu'elle apporteroit de grands ornements à nostre langue ».

Le premier des pamphlets dirigés contre l'Académie française, dont Mainard prit connaissance, fut la *Comédie des Académistes*. Chapelain lui en parle dans une lettre du 28 avril 1638 (cf. le commentaire de la l. 109). Ce que dit Mainard des services que cette institution pourrait rendre au français, nous fait conjecturer qu'il s'agit de la *Requête des Dictionnaires* de Ménage, composée vers 1635 (1), mais, depuis, retouchée à plusieurs reprises (2), et qui, comme la *Comédie* de Saint Evremond courut longtemps manuscrite.

(1) Cf. Abbé Fabre, *o. c.*, p. 167.

(2) L'allusion que Ménage y fait à la harangue prononcée par Patru lors de sa réception, le 3 sept. 1640, montre que sa *Requête* fut remaniée après cette date. Il y inséra après 1645, date de la venue de notre poète à Paris, après douze ans d'absence, le nom du « vieux Maynard le satyrique ». La *Requête* fut publiée tout d'abord dans les *Miscellanea* de Ménage, Paris, 1652.

242 (VII).

Au R. P. Caffardy, cordelier. — *Après 1636-1639 (?)*.

Mainard se plaint que Caffardy (1) ait oublié les effets de l'amitié qu'il lui avait promise « sur le mont Capitolin » et le prie de lui envoyer la traduction qu'il a faite des ouvrages italiens de « ce grand Cardinal » (3).

Lettre écrite par Mainard après son retour de Rome (déc. 1636). Le cardinal dont Mainard parle semble être Bentivoglio qui le protégea à Rome et lui envoya des lettres à Saint-Céré (cf. l. CLIII bis et CCXXXIII). Alex. Oudin traduisit en français, en 1634, la première partie de l'ouvrage du cardinal-historien : *Della guerra di Fiandra*. Chapelain en fit, en 1635, une autre version qui ne parut jamais (2). Au moment de l'apparition (1639) de la troisième partie de cette histoire, le P. Caffardy se serait-il avisé d'en traduire l'une des trois parties ? — On peut rapprocher cette lettre de celle à Flotte, de novembre 1639 (CXCVIII).

243 (CCLIV).

A Flotte. — *Janvier 1639*

Mainard ne publiera pas ses ouvrages avant que Flotte ne les examine : ce serait « un crime irrémissible ». Les critiques que ses amis lui adressent au sujet de ses gasconismes le fâchent. « Je suis.... si sçavant en la langue françoise que toute l'Académie auroit de la peine que je fusse gascon ». Si, le jour de l'an, Mainard avait trouvé dans sa bourse un millier d'écus, il serait allé visiter Flotte et ses amis du faubourg St-Martin et de la Place-Royale.

Cette lettre n'est pas seulement postérieure à la fondation de l'Académie française (1634), mais encore à la publication du petit volume de *Pièces nouvelles* de 1638. En effet, pour effacer la mauvaise impression que ce petit recueil insuffisamment poli avait faite sur certains esprits à l'estime desquels le poète tenait grandement, celui-ci résolut, en été 1638, de faire imprimer toutes les productions qu'il jugeait réussies, après les avoir soigneusement retouchées (cf. l. 122-CCXV).

244 (CXC).

A Gomberville. — *Bournazel (Lot), fin 1639 (?)*

Mainard lui écrit de la maison du marquis de Bournazel où la bonne compagnie l'a attiré. — « Le Père a eu commandement de se retirer

(1) Sur les instances de Noailles, le général des Cordeliers avait nommé le P. Caffardy procureur à Rome de tous les religieux français de cet ordre.

(2) Cf. pp. 259-260 de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

dans une de ses maisons... son gouvernement a été donné à un autre ».

Mainard, pensons-nous, désigne par *Le Père*, le vieux duc d'Epemon, gouverneur de la Guyenne, qui, suspect depuis longtemps à Richelieu, se vit, immédiatement après la mort de son fils, le cardinal de la Valette (28 septembre 1639), intimé l'ordre de se retirer à Plassac et fut privé de tous ses emplois (cf. v^{te} de Noailles, *Le card. de la Valette*, pp. 551-552).

245 (XXXV).

A Flotte. — 1640.

La conversation du comte de Clermont « vaut mieux que toutes celles de vos nouveaux Académistes ». — « Il y a sept ans que je n'ay veu Paris ».

Donc cette lettre est écrite après la fondation de l'Académie française (1634). Depuis décembre 1632 jusqu'en mai 1633, Mainard resta à Paris (1) ; il ne revit la capitale qu'en 1645. Mais « sept ans » sont certainement un chiffre rond.

246 (CCXXXI),

247 (CCLXI).

A Flotte. — 1640.

La mention d'une fluxion de poitrine qui afflige son ami est le seul élément dont on puisse se servir pour déterminer la chronologie de ces lettres. — Il est question de cette maladie de Flotte dans la lettre CCXIX de juin-sept. 1640. Cette base est trop fragile pour qu'on fonde là-dessus des conclusions certaines au sujet de la date de ces pièces.

248 (CCXIX).

Au même. — *Fin 1637 ou 1640.*

Flotte a engagé Mainard à publier ses poésies ; il pourrait se contenter pour l'instant de faire imprimer « un petit almanac de pièces ». Mainard est pressé de partir pour Toulouse où il ne restera pas longtemps, car il doit aller voir à Pézenas le baron de Fontes et ensuite passer une partie de carême-prenant avec le maréchal de Schomberg.

Le duc d'Halluin fut nommé, le 29 septembre 1639, maréchal de France pour avoir forcé les Espagnols à lever le siège de Leucate, et désormais s'appela maréchal de Schomberg. Cette lettre est donc postérieure à cette date. Le petit

(1) Cf. pp. 198-202 de notre ouvrage sur *Le poète Mainard*.

recueil de pièces que Mainard voudrait faire imprimer nous fait supposer que cette lettre est antérieure à la publication des *Pièces nouvelles*, Toulouse, été 1638. Néanmoins la mention de la présence du maréchal de Schomberg et du baron de Fontes à Pézenas, pourrait indiquer leur participation aux Etats du Languedoc qui, en 1640, se tinrent dans cette ville. L'ouverture en eut lieu le 6 novembre et, le 3 décembre, l'assemblée finit ses travaux (cf. *Hist. du Languedoc*, XI, 1124-25).

249 (CLIII).

A M. Tallemant, conseiller au Parlement de Paris.

1638-mars 1640.

Le titre qui est donné à Gédéon Tallemant nous sert à établir d'une manière approximative la date de ce billet. Tallemant fut reçu conseiller au Parlement de Paris le 10 juin 1637 et, à la suite de son mariage avec Marie, fille naturelle du financier Puget de Montauron, acheta une charge de maître des requêtes, pour laquelle il prêta serment le 24 mars 1640 (commentaire cité de P. Paris et Monmerqué aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux, VIII, p. 10). D'autre part, comme dans la lettre CC, qui est postérieure à mars 1640, Mainard supplie Tallemant de faire bénéficier M^{me} de Leyme de la grâce qu'il lui a fait espérer depuis deux ans, et que, dans la présente, il remercie le même correspondant du soin qu'il prend à assurer le repos de sa voisine, nous nous trouvons fort probablement en 1638.

Il est évident que toutes les lettres dont la suscription porte à M. Tallemant, maître des requêtes, sont postérieures au 24 mars 1640. Ce sont les suivantes :

250 (CXII). — **251** (CXVIII). — **252** (CC).

Il en est de même de la lettre

253 (CCXL).

où Mainard parle à Tallemant de son beau-père.

254 (CCXI).

La date de cette lettre dont la suscription porte seulement « A M. Taleman » dépend de celle de la lettre 251 (CXVIII). En effet, Mainard qui avait reçu comme présent de la part du généreux maître des requêtes un exemplaire des *Offices* de Cicéron, lui promet de s'acquitter de sa reconnaissance au moment où celui-ci lui enverra son portrait. Or la lettre 251-CXVIII contient des remerciements pour ce nouveau cadeau.

255 (CCV).

Au même. — *Après 1638, vers 1643.*

La suscription de cette lettre ne porte pas à côté du nom de Tallemant l'indication de la charge qu'il occupe. Mainard sollicite ce magistrat en faveur de

son illustre voisine (1), comme il le fait dans ses lettres 249-CLIII de 1638-1640 et dans sa lettre CC, qui est postérieure à mars 1640.

256 (CCXLV).

A Gédéon Tallemant. — *Vers 1643.*

Mainard s'excuse de ne pas avoir encore achevé « la pièce dans laquelle il montre à la postérité les vertus » de son Mécène.

Il s'agit du sonnet à *Monsieur Taleman pour le remercier d'une petite bibliothèque dont il avoit regalé l'autheur* (éd. Garriison, III, 23). Ce sonnet comme ce billet sont vraisemblablement postérieurs à la lettre 254-CCXI qui, elle-même, est écrite après mars 1640.

257 (CCLV).

Au même. — *Vers 1643.*

Remerciements pour deux livres que Tallemant lui a envoyés.

Cf. le commentaire de la lettre précédente.

258 (CCXXIV).

Au même. — *Vers 1643.*

Remerciements pour ses présents. Mainard conjure Tallemant de ne pas refuser les emplois importants qu'on veut lui donner « en ce païs ».

On ne saurait voir dans la dernière phrase une allusion à la nomination de Tallemant comme intendant de Guyenne, attendu qu'il n'eut cet emploi qu'en 1653 (P. Paris et Monmerqué, *l. c.*). Les présents pour lesquels Mainard lui exprime sa gratitude sont vraisemblablement les livres qui composaient la petite bibliothèque dont Tallemant lui fit don. Ce billet est donc antérieur à la lettre précédente et, comme elle, est écrit aux environs de 1643.

259 (LXXXI).

A Chapelain. — *1638-1640-1641.*

Le nom de Mainard occupe dans les vers que Balzac lui a envoyés une place illustre « où nostre dernière postérité le trouvera ».

De quels vers est-il question ? De l'*Epistola* que Balzac lui adressa en 1638 (l. III-XXVIII), de l'*Invitatio* que Mainard reçut en août 1640 (l. 155-CCXIV),

(1) Il s'agit de Jeanne de Noailles, abbesse de Leyme (Lot), sœur de François de Noailles (cf. l. CC et CCXLIX). Mainard intervint également en sa faveur auprès de Frézals (l. CCVII) et à la fin de 1642 auprès de Théron (CLXXII).

ou de l'*Epistola* remaniée, dont il obtint une copie en janvier 1641 (l. 161-CCXIII).

260 (CCIV).

Au comte de Saint-Agnan. — *Avril-mai 1641.*

Mainard est heureux que le comte ait goûté ses vers.

Dans sa lettre CCLXXI d'avril 1641, Mainard charge Flotte d'aller demander à ce gentilhomme (dont cette fois il orthographie le nom Saint-Aignan) si ses vers lui ont plu. Il s'agit peut-être des vers dont il est question ici.

261 (CCXII).

A Porchères. — *Premiers mois de 1641.*

Flotte dira à Porchères « la nécessité qui m'oblige de faire imprimer l'exhortation que je fais à mon fils ».

Dans sa lettre CCLXX des premiers mois de 1641, Mainard envoie à Flotte « diverses leçons sur trois couplets de l'ode à mon fils ». (Cf. édition Garriçon, t. III, p. 181). Il appert de la lettre CXCH qu'en été 1641 les deux garçons de Mainard étaient encore au Collège. Mais probablement Charles, qui avait à cette date quatorze ans, était, suivant l'usage du temps, sur le point de terminer ses études secondaires et d'entrer à l'Ecole de droit. A cette époque on était reçu docteur à dix-neuf ou vingt ans.

262 (CCXVI).

A Flotte. — *Vers 1641.*

Mainard souhaite la paix, quoique d'après les lettres de son correspondant, il y ait peu d'espoir qu'on la fasse. — Il pense ne pas revoir Paris de sitôt : « mon malheur à la fin me contraindra de vous demander votre peinture avecque celle de tous nos bons amis ».

Le pape avait envoyé, dès 1636, un légat pour amener les puissances belligérantes à faire la paix ; on sait qu'elle ne fut signée qu'en 1648. La présente lettre est en rapport avec la lettre CCLXXI. Il y prie de nouveau Flotte de lui envoyer son portrait. D'autre part, en été 1641 (l. 188-I et 189-II), il remercie Bassompierre et Carmain de lui avoir fait présent de leur portrait.

263 (CLXXIII).

A Frémin. — *Début 1640 ou début 1641.*

Depuis quinze jours Mainard tâche d'ajuster, selon les indications que Flotte et Frémin lui ont transmises, « la petite ode qui doit marcher en

tête de *son* livre ». — A propos d'un vers de cette pièce où il est question de Balzac (1), Mainard écrit : « Vous sçavez les obligations qui m'attachent à ce cher amy. Il m'a adressé son *Apologie* et plusieurs lettres françoises et latines et encore des vers excellens... N'espérez rien de ma part durant ce caresme-prenant ».

Mainard entretient déjà en décembre 1638 et au début de 1639 son confrère Racan de l'*Ode à son livre* (cf. l. 128 et 131). Balzac lui adressa son *Apologie* en novembre 1639. On peut donc dater la présente missive de début 1640 si, par « les vers excellens » que Balzac lui a envoyés, Mainard n'entend que l'*Epistola* qui est de mai 1638 ; on peut la dater de commencement 1641 si, par ces mots, Mainard entend en plus de cette pièce l'*Invitatio*, qui est d'août 1640, et l'*Epistola* sous sa nouvelle forme, qui est des premiers mois de 1641.

264 (CXL).

A Pressac. — *Printemps ou début été 1641.*

Mainard est fâché que son ami ne soit plus malade car, depuis sa guérison, il n'en reçoit plus de nouvelles. Pressac a laissé partir de Toulouse le comte de Clermont sans charger aucun des siens « d'un baise-main seulement ».

On doit placer ce billet, pensons nous, après la lettre CIV de début 1641 où Mainard fait part à ce correspondant de la peine qu'il ressent de le savoir malade et avant les lettres CXLIV et CXCH d'été 1641, attendu que d'après leur teneur Pressac se porte bien. La citation d'une strophe de l'*Ode à Flotte*, imprimée tout d'abord dans les *Pièces nouvelles*, ne doit pas nous faire croire que ce billet est antérieur à 1638. Dans les dernières années de sa vie, Mainard retouche toutes ses compositions en vue de la préparation de l'édition définitive de ses *Oeuvres* (Paris, 1646). Aussi redemande-t-il à ses amis leur opinion sur des vers publiés même vingt et trente ans auparavant.

265 (CCXXXIX).

A M^{me} de Choisy. — *Début 1641 ?*

Les bons offices de M^{me} de Choisy rappellent à Mainard le caractère obligé du père de sa correspondante, Pierre-André Hurault de l'Hospital († 1623). Remerciements pour les soins qu'elle prend afin d'assurer à Mainard un peu de tranquillité.

V. le commentaire de la lettre suivante.

(1) Le premier état de la strophe II de l'épître à son livre était primitivement :

Balzac te croit original
En matière de raillerie.

(Ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 222 verso).

266 (XXII).**A la même.** — *Début 1641.*

Mainard la remercie « de la nouvelle faveur que M^{me} de Choisy lui a témoignée », en cherchant à le reconcilier avec Noailles.

Dans sa lettre CCLX de mars-avril 1641, Mainard annonce à Flotte qu'il remerciera M^{me} de Choisy des services qu'elle lui rend en s'employant à amortir les rancunes de Noailles. Lequel de ces deux billets fut envoyé à cette occasion ? Il nous semble que la lettre 265 est antérieure à la lettre 266 dans laquelle il est question de « la nouvelle faveur » que M^{me} de Choisy lui a marquée, en s'occupant de ses affaires.

267 (CXLIII).**A Flotte.** — *1638-1641.*

Mainard lui envoie une nouvelle version des six dernières strophes de l'ode qu'il lui adresse. — Prière de le tenir dans les bonnes grâces de l'archevêque de Reims qui lui fait l'honneur d'apprécier ses épigrammes.

Il ne faudrait pas conclure de la présence dans cette lettre d'un fragment de l'ode à Flotte, qu'elle est antérieure à 1638, date de la première impression de cette pièce. Mainard retoucha cette ode à plusieurs reprises ; c'est ainsi qu'il en envoya des leçons à Flotte en 1640 (cf. l. CXLII) (1). La présence à Paris de Henri de Lorraine, archevêque de Reims, nous empêche d'assigner à cette lettre une date postérieure aux premiers mois de 1641, quand ce prélat alla joindre à Sedan le duc de Bouillon et le comte de Soissons et conspirer avec eux contre l'Etat.

268 (CLVII).**Au même.** — *1637-1641.*

Mainard prie Flotte de présenter ses assurances de dévouement à M. de Bellièvre. [On se rappelle que notre auteur avait connu ce personnage à Rome, cf. l. 41-LXXI]. — Il envoie à Flotte, en le priant de le polir, le premier quatrain de la priapée du « bigot à petit collet (2) » qui, au moment du séjour de notre poète à Rome, avait fort diverti le Saint-Père [cf. l. LXVI]. — Mainard est enchanté que l'archevêque de Reims prise ses vers. [Cette lettre est donc, comme la précédente, antérieure à la fuite de ce prélat à Sedan].

(1) Cf. aussi le commentaire de la lettre 264.

(2) Cette pièce fort lestة figure dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, f° 183. Voir la p. 246 de notre ouvrage sur *Le poète Fr. Mainard*.

269 (CCXXXV).

A Frémin. — Vers 1641.

Perte que Mainard vient de faire en la personne de l'une de ses filles. — Les observations de Frémin, de Flotte et de Porchères sur l'ode en quatrains à Richelieu (éd. Garriison, III, 192) ne sont pas justes. Il craint que son *Magistrat* (éd. Garriison III, 158) ne soit berné comme ses autres pièces.

Avec sa lettre 16 du 28 novembre 1634, Mainard avait envoyé à Charles de Noailles son ode en quatrains à Richelieu et avec sa lettre 24 du 11 décembre 1634, son portrait satirique du magistrat.

V. le commentaire de la lettre suivante.

270 (CCXLI).

A Flotte. — Vers 1641.

« Mes dernières lettres vous auront appris le malheur qui m'est arrivé... » Il demande à Flotte si son *Magistrat* lui a plu et si son « épigramme de l'Académie » doit être publiée.

L'épigramme de Mainard sur l'Académie récemment fondée (éd. Garriison, III, 74) est de 1634 comme son *Magistrat* et son ode en quatrains à Richelieu (cf. l. 21-XXIV). A la fin de sa vie, Mainard soumet à la critique de ses amis ses compositions antérieures qu'il a corrigées, afin de les faire entrer dans l'édition définitive de ses œuvres.

La défense qu'il prend de certains détails de l'épigramme *Catin les braves dont tu sors* (1) nous permet de conjecturer que cette lettre est de décembre 1640 ou du commencement de 1641. En effet, dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, Mainard a copié l'épigramme en question avec les leçons qui ont déplu à Flotte : a) l'association des adjectifs *des vaillans héroïques* ; b) le vers *Je l'aymai, mais je suis guéri* (2). Or, dans le cahier autographe cité, cette pièce occupe le folio 231 de même que l'épître *Cher confident tu m'as écrit* (3), composée, nous l'avons constaté, peu après décembre 1640 (cf. l. 165-CLXXI) et de même qu'une épigramme inédite à la gloire de Richelieu (4), dont le dernier tercet rappelle la prise d'Arras (août 1640) et dont les quatrains prédisent aux Espagnols le malheur qui les accablera aussitôt que les troupes promises par Richelieu, dans le traité conclu le 16 décembre 1640 avec les Cortès de Catalogne, auront passé les Pyrénées.

(1) Ed. Garriison, III, 66.

(2) Mainard a conservé *les vaillans héroïques* dans sa version définitive, mais il a remplacé le vers 9 par un autre.

(3) Ed. Garriison, III, 169.

(4) Dès que nous serons dans le mois... V. cette pièce à l'Appendice bibliographique de notre ouvrage sur *Le Poète Mainard*.

271 (CLXIX).**A Flotte.** — *Fin 1641.*

La fin de la campagne a ramené les voisins de Mainard qui l'ont invité à venir « faire la débauche avec eux ». Le poète envoie à son ami un couplet de sa « chanson à boire ».

Le couplet cité par Mainard appartient à la chanson bachique dédiée au comte de Clermont, « pour payer en quelque façon le bon accueil » qu'il fait au poète, à Castelnau. Mainard parle de cette chanson dans sa lettre CLXXIV de début 1641 et en transcrit des fragments dans ses lettres CLXIII et CCLXXXII de janvier et février de la même année. La fin de la campagne dont parle Mainard doit être celle de Catalogne, marquée en 1641 par le siège de Tarragone (août).

272 (CCLXXVI).**A Frémin.** — *1641.*

Mainard est en peine de l'affaire de son cousin. Il prie Frémin d'empêcher que les intrigues de ses ennemis ne nuisent « à sa satisfaction ». — Mainard est curieux de savoir la manière dont *Ferragus* a accueilli la dernière épigramme qu'il lui a adressée.

Dans ses lettres CLXI et CXCII de juin-juillet 1641 ainsi que dans sa lettre CCLXXXIII de septembre 1642, Mainard prie Flotte et Frémin d'intercéder auprès du président Larcher en faveur de son cousin. — Cette lettre est antérieure au 4 décembre 1642, date de la mort de Richelieu (*Ferragus*). L'épigramme en question est vraisemblablement celle du *Ministre* (éd. Garriss., III, 61). Comme en 1642 Richelieu fut presque toute l'année absent de Paris et très gravement malade, il est fort probable que cette missive est de 1641 ou même d'une date légèrement antérieure.

273 (CLXX).**A Frémin.** — *Avant août 1642; peut-être été 1641.*

Mainard a prié Frémin de lui prêter son concours pour mener à bien une affaire. Il attend sa réponse pour « estre dans la liberté d'aller à Balzac ».

Il ne peut être question que de la visite qu'il rendit à Balzac en août 1642 et qu'il ajourna d'année en année depuis 1638, date de la première invitation du rhétoricien : *Ad Fr. Mainardum, Româ reducem querela*. En juin-juillet 1641 (l. CLXI), il annonçait au même correspondant son départ pour Balzac et le priait de lui adresser ses messages en Angoumois. Cette lettre est peut-être de la même date.

274 (VI).

A Claude Girard, official d'Angoulême. — *Avant août 1642.*

Mainard n'a pu aller le voir à Angoulême, à cause de la maladie de sa femme, « une pauvre paralytique ». — Il conserve avec soin l'*Apologie* de Girard pour Balzac.

Ce billet est certainement antérieur au voyage que Mainard fit en Angoumois, en août 1642, lors de sa visite à Balzac. Au début de 1643, Mainard n'aurait pu exprimer de pareils regrets, attendu qu'il venait depuis peu de voir Balzac et par conséquent aussi Girard qui se rendait souvent à la campagne du rhétoricien. Enfin, en été 1643, Mainard perdit sa femme. — Il résulte de ce billet que Girard avait déjà composé l'*Advertissement* dont il orna les *Lettres choisies* de Balzac (1).

275 (CLXXXVIII).

A Flotte. — *1641-1642.*

Balzac a remarqué dans l'ode à Flotte des défauts dont Mainard ne s'était pas aperçu. — Prière de rappeler au comte de Crussol le beau Martial qu'il lui a promis.

Il semble que ce billet soit postérieur à la visite que Mainard fit en août 1642 à Balzac. — Il faut noter néanmoins que dans sa lettre CLXXIV du commencement de 1641, Mainard écrit à Flotte : « J'attens le Martial et les autres livres que vous m'avez promis ».

276 (CCVII).

A Victor de Frézals. — *1638-1642.*

Mainard le sollicite de « départir son assistance » à Madame de Leyme.

En 1638 et dans les années suivantes, Mainard était intervenu auprès du maître des requêtes Gédéon Tallemant, en faveur des procès de Jeanne de Noailles, abbesse de Leyme, monastère tout proche de Saint-Céré (cf. I. 249 et 255). A en juger par la lettre CC (252), François de Noailles ne se montrait pas très disposé à servir sa sœur. — A la fin de 1642, Mainard s'adresse à Théron et à Tallemant pour qu'à leur tour ils interviennent auprès de Charton de la Terrière, intendant du Quercy, afin que son « illustre voisine » ne soit plus persécutée (cf. I. 205-CCXLIX et 206-CLXXII). La présente lettre doit être contemporaine de celles que nous avons énumérées.

(1) Cet *advertissement* figure parmi les *Lettres et préfaces* insérées aux éditions de quelques volumes des *Œuvres* de M. de Balzac dans l'édition des *Œuvres complètes*, 1665, t. II, p. 180.

277 (CCLVIII).**A Pressac.** — *Toulouse, 1642 ou années suivantes.*

Mainard se trouve depuis plus de huit jours à Toulouse. — « N'eust esté quelques thèses de philosophie que mes neveux de Cambolas soutiennent, je serois allé troubler vostre solitude (1). »

Anne de Mainard, fille de Jean, conseiller au Parlement de Toulouse, le frère aîné du poète, s'était mariée en 1620 à François de Cambolas, lui aussi conseiller à la Cour du Languedoc (2). Il ressort du testament d'Anne fait le 17 février 1672, qu'elle eut trois fils : Jean, conseiller au Parlement, Joseph, sur lequel nous n'avons pas de détails et Pierre, chanoine du chapitre de Saint-Sernin de Toulouse (3). L'aîné Jean, docteur en droit, fut reçu avocat au Parlement de cette ville le 12 août 1642 (4). Il est évident qu'il ne s'agit pas de lui, mais de ses frères Pierre et Joseph, qui soutinrent sans doute leurs thèses de philosophie après la fin des études de leur frère aîné.

278 (CCXXX).**A Flotte.** — *1639-début 1643.*

Chaque fois qu'il reçoit une lettre de Flotte il s'attend à y trouver la nouvelle de l'élargissement du maréchal et du comte : malheureusement il n'en est rien.

Après la mort de Richelieu (4 déc. 1642), la délivrance de Bassompierre et de Carmain ne fut plus qu'une question de semaines ; le 19 janvier ces deux gentilshommes sortirent de la Bastille. — Néanmoins, déjà en janvier 1639, en apprenant la mort du P. Joseph, le confident de Richelieu, Mainard faisait part à Tristan de son espoir de voir bientôt ses deux protecteurs mis en liberté (l. 130-XXXVIII).

279 (CVII).**Au même.** — *1639-1643.*

Plaintes sur les « pasquins » que les provinciaux font courir sur lui. Mainard s'en vengera par des satires. Il reproduit un quatrain de son ode du « Poltron (5) ».

Dans sa lettre CLX à Pressac, de novembre 1639, Mainard se plaint de ce qu'« on le fait promener dans des papiers qui lui déplaisent et qui esbranlent

(1) Pressac avait une propriété dans la Causse.

(2) Arch. du Parlement de Toulouse. Reg. des insinuations, 6 avril 1620.

(3) Arch. département. de la H^{te}-Garonne, E. 200.

(4) Arch. du Parlement de Toulouse, registre d'audiences de la Grand'Chambre, 12 août 1642.

(5) C'est la strophe II de la pièce qui figure au t. III, p. 163 de l'édition de Garrisson.

sa patience » et cite, comme dirigée contre ses ennemis, une strophe (1) du même portrait satirique du « Poltron ». — D'autre part, dans sa lettre CLXXVII au même, de début 1643, Mainard laisse de nouveau éclater sa colère contre les rimailleurs qui le bernent et que « les cendres d'Auger Gaillard (2) ont engendré (s) en Albigeois ». Il y conjure Pressac de persuader au méchant qui le ridiculise que Mainard n'a pas eu l'intention de le satiriser dans ses vers. Enfin dans sa lettre CXCVII du commencement de 1643, Mainard déclare à Flotte qui lui demande des *caractères* (3) qu'il a renoncé au genre satirique.

La présente lettre se place donc entre 1639, année où pour la première fois il envoie à ses amis des fragments du *Poltron*, et 1643, année où il se défend d'avoir voulu peindre dans cette pièce un provincial qui n'entendait pas la raillerie et où il déclare ne plus composer de portraits satiriques.

C'est en vertu des mêmes raisons que nous plaçons entre ces deux dates la lettre inédite suivante.

280.

Lettre inédite extraite du ms. 844 de la Bibl. de Toulouse. Elle se trouve épinglée à la feuille 2 de ce cahier autographe du poète. Labouisse-Rochefort en a transcrit les dernières phrases dans ses *Lettres biographiques s. Fr. de Maynard*, Toulouse, 1846, p. 126. Nous en reproduisons le commencement qui peint le caractère naïvement irascible de notre personnage. Nous donnons dans notre thèse principale un fac-similé de la signature de Mainard qui figure au bas de cette lettre.

A un inconnu. — 1639-1643.

MONSIEUR,

Les vers qu'on a faits contre moy commencent de se promener dans mon voisinage et il y a déjà quelques petits Messieurs qui en font comédie. Vous jugés bien qu'il n'y a point d'apparence que je demeure tout seul sur le théâtre et qu'un seul acteur n'a pas de quoy contenter les galeries et le parterre. Je suis extrêmement fâché d'estre le jouet du peuple et il y a peu de choses que j'eusse refusé de faire pour m'empêcher de defrayer la compagnie. Mais puis que la defence est permise, et que mon silence n'auroit pas le merite de celui des Chartreux, préparés vous s'il vous plaist à ouyr des verités exprimées de bonne grace. Je vous conjure que ma cholere fait des miracles et quelle produit avec facilité

(1) Cette fois c'est la str. IX de la pièce précitée.

(2) C'est le laquais-poète gascon qui, dans sa farce grossière *La fameuse monomachie de Gaillard et de Bracquemard*, met aux prises M^{re} de Gournay et le rimeur Neuf-Germain (cf. P. Bonnefon, *Montaigne et ses amis*, art. s. M^{re} de Gournay. Ce critique donne à Gaillard le prénom d'Antoine).

(3) Mainard a composé une série de portraits ou caractères satiriques : le *Méchant*, le *Soldat*, le *Nouvelliste*, le *Magistrat*, le *Théologien*, le *Poltron* (cf. p. 413 de notre ouvrage sur *Le Poète Mainard*).

et abondance des pièces qui verront plus d'une province, et qui dureront plus d'un siècle.

La montagne dont la douleur
Plaist si fort aux neuf demoiselles
N'eut jamais un gladiateur (1)
Qui sceut mieux vanger ses querelles.

Il en arrivera ce qui pourra pourveu que je me vange je suis content (2).....

281 (CCLXXV).

A Flotte. — 1638-1643.

Mainard le remercie de travailler à le réconcilier avec Noailles et de réviser ses poésies. — Il songe à faire hommage à Sirmond d'une pièce de vers en réponse à l'élegie latine que ce dernier lui a adressée à Rome (3).

Ce fut après 1638 que Flotte s'occupa de revoir les productions de son ami. Le sonnet (éd. Garriss., III, 271) qu'il adresse à Sirmond, en remerciement de ses vers latins du 3 avril 1636, montre que l'apologiste de Richelieu se trouvait encore à la Cour et qu'il ne s'était pas retiré en Auvergne, mécontent qu'il était du gouvernement de la Régence (cf. R. Kerviler, *J. de Sirmond*, Paris, 1876, p. 52).

282 (CCXXVII).

A Racan. — 1641-1643.

Réponses aux observations que lui a adressées Racan au sujet de quelques vers. — Mainard prie son correspondant de charger, avant son départ pour la Touraine, Flotte de lui donner des nouvelles « des deux illustres malheureux ».

Les corrections dont il s'agit dans cette lettre s'appliquent à deux épigrammes inédites de Mainard : *Espaigne, n'espere rien* et *Dès que nous serons dans le mois* que nous avons reproduites à l'Appendice bibliographique de notre ouvrage sur *Le Poète Mainard*. Nous avons déjà montré que la seconde de ces petites pièces a été faite après le 16 déc. 1640 (cf. commentaire de la l. 270-CCXLI). — Cette lettre est antérieure à la mise en liberté de Bassompierre et de Carmain (19 janvier 1643).

(1) Mainard qui était de Toulouse a, maintes fois, appelé ses compatriotes gascons — « bretteurs sans vergogne », dit l'auteur de *Cyrano* — des « tireurs d'esclaircissements » ou des « gladiateurs ».

(2) Le reste de la lettre a été reproduit par Labouïsse-Rochefort, *l. c.*

(3) Cf. l. 65-NCVI.

283 (CCXXXVII).**A Ch. de la Tibaudière.** — 1643.

Mainard le remercie « d'avoir engagé tant de personnes illustres à soulager sa douleur ». — Prière de lui envoyer toutes les belles choses qu'on fera sur nos victoires.

Le deuil dont Mainard vient d'être frappé, est-il celui occasionné vers 1641 par la mort de l'une de ses filles (cf. l. 268 et 269), ou celui que lui causa en 1643 le décès de sa femme ? Nous pensons qu'il s'agit de ce dernier malheur, à cause de l'allusion à la bataille de Rocroy, 19 mai 1643. En effet, à sa lettre 227-CCiX où il met le P. Théron au courant de la douleur qu'il ressent par suite de la mort de sa femme, Mainard joint « deux sonnets sur nos victoires ». On voit qu'il s'exprime dans la lettre présente comme dans celle que nous avons datée de mai-septembre 1643.

284 (CCXXXVI).**Au baron de Fontes.** — 1641 ou 1643.

Remerciements pour avoir engagé tant de personnes à le consoler. — Citation d'une strophe — la neuvième — de l'ode du *Poltron* contre les critiques qui malmènent le poète.

Comme dans la lettre précédente il est question soit de la mort de la fille (1641), soit de celle de la femme (1643) de Mainard. — Les vers que le poète transcrit de son ode du *Poltron* indiquent que cette missive est postérieure à 1639 (cf. commentaire de la l. 279-CVII).

285 (XXXVI).**A M. de la Mamye, syndic général du Languedoc.** — Vers 1643.

Bien que Flotte lui demande des « caractères », le poète ne veut plus en faire. Mainard n'admet pas les corrections de La Mamye concernant l'ode du *Magistrat*.

Dans sa lettre CXCVII de début 1643 Mainard déclare à Flotte qu'il ne veut plus écrire de caractères satiriques. De même dans sa lettre CCLXXXIV il certifie à Scarron qu'il ne s'occupe plus d'épigrammes. Ses derniers caractères sont le *Théologien*, commencé en 1634 et fini en 1638 (1), et le *Poltron* dont il cite pour la première fois un quatrain en 1639 (cf. l. 279-CVII). — Quant au *Magistrat*, composé en 1634, le poète l'avait retouché vers 1641 (cf. commentaire de la l. 269-CCXXXV).

(1) Cf. l. XLIV et CCXXXVIII.

286 (CCLXXIII).

A Flotte. — Après 1638; vers 1643.

« Je remercie Ms. l'evêque de Saint-Malo de ses offres, en l'estat où je suis, la mort est plus souvent devant mes yeux que la fortune. Je songe à bien mourir, et non pas à me faire plus riche ».

En mars 1638, Mainard pria Flotte de lui « procurer une place auprès de quelque grand ecclésiastique »; en avril suivant, il lui écrit que l'évêque de Saint-Malo, chargé de missions diplomatiques, « est extrêmement bien dans l'esprit de *Ferragus* ». Comme ce prélat aime les vers, Flotte devrait lui montrer ceux de Mainard (l. CXXVI et CXXVIII). On voit que Flotte servit avec tant d'habileté les intérêts de son ami que le diplomate Philippe de Harlay, évêque de Saint-Malo, finit par lui proposer un emploi pour Mainard. — Cette missive est antérieure à 1644 quand Mainard s'apprête à partir pour Paris (l. 229-CLXVI).

287 (CCL).

A Flotte. — Vers 1644.

Admiration que ses amis témoignent pour l'épigramme à François I^{er}. Prière de la faire lire à *Ferragus*. — Mainard envoie à Flotte les vers qu'il a composés en l'honneur des *Chevilles* du menuisier de Nevers.

Les *Chevilles* de M^e Adam Billaut, menuisier de Nevers, parurent pour la première fois en 1644, in-4°. Paris (1); donc Mainard dut composer son compliment burlesque quelques mois avant cette date. D'autre part, à la fin de 1634, Charles de Noailles présenta à Richelieu l'épigramme à François I^{er} (2). La solution du problème fort embarrassant de la chronologie de cette lettre nous est peut-être donnée en admettant que Mainard a appliqué l'appellation de *Ferragus* à Mazarin et qu'il songea à lui présenter cette épigramme, comme il le fit après la mort de Richelieu (4 déc. 1642) pour un certain nombre de pièces dont, tout d'abord, il avait fait hommage à son illustre prédécesseur (3). Il était facile de débiter les mêmes flatteries à l'un comme à l'autre des cardinaux-ministres et la substitution de *Jules* à *Armand* n'allérait pas la mesure des vers. Notons qu'en 1642 il aurait été difficile aux amis de Mainard de faire lire de nouveau à Richelieu l'épigramme à François I^{er}, à cause de la très grave maladie qui finit par emporter le premier ministre, à cause aussi des préoccupations (complot de Cinq-Mars, etc.) qui l'absorbèrent et de son

(1) Lachèvre, *Bibl. des rec. collect.*, III, 154.

(2) Cf. chap. v § 1 du livre I de notre étude sur *Le Poète Mainard*. — Cf. aussi lettres 16 et 24.

(3) Ainsi les épigrammes *Jules loin de l'aimable cours... Que l'art d'Apollon est beau... Divin homme à qui mes rivaux... Il faudra que mon cuisinier...* éd. Garriss., III, 61, 72, 84 et 94 sont adressées dans le ms. 843 de la Bibl. de Toulouse, ff. 229, 215 verso, 219 et 232 à *Armand* (Richelieu).

absence de Paris. Si nous remontons à 1641, nous nous écartons trop de la date de publication des *Chevilles* (1644).

288 (CXXXIII).

A Racan.

Gratitude pour les témoignages d'amitié dont Racan l'a honoré « autant en France qu'en Italie ». — La vie de province lui est devenue insupportable et il est décidé à « essayer si un hermite est capable de devenir courtois ». —

On s'aperçoit immédiatement que cette lettre est postérieure au retour de Mainard d'Italie (déc. 1636) et qu'elle a une date fort rapprochée de son dernier voyage à la Cour en mars 1645. — Un passage de cette lettre a été mal interprété par M. Arnould (Thèse sur *Racan*, p. 369). Mainard a lu ce que Racan a mis « à la teste du livre de Monsieur de Il n'appartient qu'à vous de faire paroître l'éloquence dans la politique et de dire de bonne grace ce que les héros font avecque l'adresse et le courage ». La chronologie s'oppose à identifier, comme le fait M. Arnould, la pièce dont parle Mainard avec l'ode de Racan à Richelieu qui parut en 1633, ainsi que deux odes de notre auteur au même grand personnage, dans le recueil des *Nouvelles Muses*, Paris, Robert Bertault, in-8°. Aucune des pièces de Racan, composées entre 1636 et 1644 et insérées dans ses *Œuvres*, ne correspond à ces vers qui, d'après la teneur de la lettre de Mainard, doivent figurer en tête d'un volume consacré aux exploits d'un guerrier de cette époque. Nous n'avons pas réussi à élucider ce point obscur de la biographie et de la bibliographie de Racan.

289 (CCLXVII).

A Colletet. — 1642 ou 1644.

Le poète défend certaines expressions employées dans ses vers et critiquées par Flotte et Colletet. — Il reconnaît néanmoins que leurs corrections sur l'*épigramme du ban* sont excellentes. — Mainard espère trouver bientôt M. Lartige en Angoumois.

L'*épigramme Le ban ne me sçauroit forcer* fut faite en 1635 lorsqu'on voulut contraindre le poète « à l'arrière ban de la noblesse d'Auvergne, pour aller à la guerre (2) ». Le voyage en Angoumois dont parle Mainard est soit celui de juin-juillet 1642, soit celui d'août 1644 quand il alla voir Balzac dans la Charente.

(1) V. l'ode de Racan dans l'éd. Tenant de Latour (*Bibl. élév.*), I, 143.

(2) Note relevée par Garriſſon sur le ms. 43 de la Bibl. des Barberini qui contient une copie de cette épigramme (éd. c., III, 91 et 328).

290 (CLXXVI).**A Flotte.** — *Novembre 1642-1644.*

La citation d'une strophe de l'*Ode à Alcipe* montre que cette lettre est postérieure à novembre 1642 (cf. I. 207-CLIII *bis*). Le passage où Mainard disserte sur l'opportunité des corrections que Flotte veut qu'il apporte à l'ode en tête de son livre, montre que Mainard n'a pas encore fini le travail de revision de ses poésies.

Les lettres :

291 (LXXX). — **292** (LXXXIX). — **293** (CCLI).**A Porchères ;****294** (CLXV).**A Flotte, et****295** (CCLXVIII).**A Frémin**

dans lesquelles Mainard rejette ou admet les observations que ses amis lui adressent au sujet des poésies qui doivent figurer dans son édition définitive de 1646, ou bien les remercie du concours qu'ils lui prêtent, sont postérieures à 1638, année où il commence à préparer son volume de vers et antérieures à 1645. En mars 1645, Mainard est à Paris, et à la fin de 1644 son volume est déjà prêt.

*
* * *

L'absence d'allusions soit à des faits historiques, soit à des incidents biographiques et, pour certaines d'entre elles, l'insignifiance de leur teneur nous empêche de dater les quinze lettres suivantes du volume de correspondance de Mainard, publié en 1652 :

XIV, XV, XXVII, CV, CXXIV, CXXXIV, CXLVIII, CLV, CLXVIII, CXCIV, CCVI, CCXXI, CCXXVI, CCXXXVIII, CCLXIV.

TABLE DE CONCORDANCE

DE LA NUMÉROTATION

DES LETTRES INSÉRÉES DANS LE VOLUME DE CORRESPONDANCE DE MAINARD,
PUBLIÉ EN 1652, AVEC LA NUMÉROTATION DU PRÉSENT OUVRAGE

Les chiffres romains indiquent les numéros des lettres du volume de 1652 ;
les chiffres arabes renvoient aux numéros de notre *Tableau chronologique*.

I. — 188.	XLII. — 23.	LXXXIII. — 52.
II. — 189.	XLIII. — 18.	LXXXIV. — 54.
III. — 225.	XLIV. — 22.	LXXXV. — 80.
IV. — 208.	XLV. — 10.	LXXXVI. — 55.
V. — 202.	XLVI. — 21.	LXXXVII. — 79.
VI. — 274.	XLVII. — 25.	LXXXVIII. — 73.
VII. — 242.	XLVIII. — 219.	LXXXIX. — 292.
VIII. — 17.	XLIX. — 119.	XC. — 68.
IX. — 237.	L. — 30.	XCI. — 57.
X. — 148.	LI. — 31.	XCH. — 59.
XI. — 193.	LII. — 34.	XCH. — 51.
XII. — 192.	LIII. — 32.	XCIV. — 56.
XIII. — 80.	LIV. — 66.	XCV. — 64.
XIV. — Non datée.	LV. — 35.	XCVI. — 65.
XV. — id.	LVI. — 33.	XCVII. — 62.
XV. — 106.	LVII. — 39.	XCVIII. — 72.
XVII. — 210.	LVIII. — 43.	XCIX. — 58.
XVIII. — 150.	LIX. — 36.	C. — 60.
XIX. — 236.	LX. — 74.	CI. — 67.
XX. — 113.	LXI. — 75.	CH. — 69.
XXI. — 231.	LXII. — 42.	CHI. — 70.
XXII. — 266.	LXIII. — 61.	CIV. — 171.
XXIII. — 123.	LXIV. — 76.	CV. — Non datée.
XXIV. — 104.	LXV. — 38.	CVI. — 238.
XXV. — 235.	LXVI. — 63.	CVII. — 279.
XXVI. — 127.	LXVII. — 40.	CVIII. — 109.
XXVII. — Non datée.	LXVIII. — 44.	CIX. — 82.
XXVIII. — 111.	LXIX. — 77.	CX. — 100.
XXIX. — 232.	LXX. — 78.	CXI. — 84.
XXX. — 105.	LXXI. — 41.	CXII. — 250.
XXXI. — 152.	LXXII. — 46.	CXIII. — 228.
XXXII. — 110.	LXXIII. — 47.	CXIV. — 99.
XXXIII. — 233.	LXXIV. — 48.	CXV. — 240.
XXXIV. — 8.	LXXV. — 71.	CXVI. — 93.
XXXV. — 245.	LXXVI. — 45.	CXVII. — 200.
XXXVI. — 285.	LXXVII. — 98.	CXVIII. — 85.
XXXVII. — 129.	LXXVIII. — 50.	CXIX. — 146.
XXXVIII. — 130.	LXXIX. — 49.	CXX. — 172.
XXXIX. — 14.	LXXX. — 291.	CXXI. — 209.
XL. — 19.	LXXXI. — 259.	CXXII. — 90.
XLI. — 20.	LXXXII. — 53.	CXXIII. — 114.

CXXIV. — Non datée.	CLXXVIII. — 224.	CCXXXII. — 83.
CXXV. — 214.	CLXXIX. — 197.	CCXXXIII. — 212.
CXXVI. — 97.	CLXXX. — 95.	CCXXXIV. — 87.
CXXVII. — 184.	CLXXXI. — 159.	CCXXXV. — 269.
CXXVIII. — 251.	CLXXXII. — 239.	CCXXXVI. — 284.
CXXIX. — 94.	CLXXXIII. — 149.	CCXXXVII. — 283.
CXXX. — 185.	CLXXXIV. — 226.	CCXXXVIII. — Non datée.
CXXXI. — 115.	CLXXXV. — 199.	CCXXXIX. — 265.
CXXXII. — 26.	CLXXXVI. — 173.	CCXL. — 253.
CXXXIII. — 288.	CLXXXVII. — 107.	CCXLI. — 270.
CXXXIV. — Non datée.	CLXXXVIII bis. — 199.	CCXLII. — 88.
CXXXV. — 101.	CLXXXVIII. — 275.	CCXLIII. — 156.
CXXXVI. — 187.	CLXXXIX. — 96.	CCXLIV. — 92.
CXXXVII. — 102.	CXC. — 244.	CCXLV. — 256.
CXXXVIII. — 103.	CXCI. — 181.	CCXLVI. — 168.
CXXXIX. — 112.	CXCII. — 182.	CCXLVII. — 132.
CXL. — 264.	CXCIII. — 186.	CCXLVIII. — 145.
CXLI. — 122.	CXCIV. — 234.	CCXLIX. — 205.
CXLII. — 153.	CXCV. — Non datée.	CCL. — 287.
CXLIII. — 267.	CXCVI. — 217.	CCLI. — 293.
CXLIV. — 183.	CXCVII. — 223.	CCLII. — 142.
CXLV. — 124.	CXCVIII. — 143.	CCLIII. — 126.
CXLVI. — 213.	CXCIX. — 151.	CCLIV. — 138.
CXLVII. — 121.	CC. — 252.	CCLV. — 257.
CXLVIII. — Non datée.	CCI. — 198.	CCLVI. — 118.
CXLIX. — 211.	CCH. — 218.	CCLVII. — 141.
CL. — 164.	CCHII. — 140.	CCLVIII. — 277.
CLI. — 191.	CCIV. — 260.	CCLIX. — 117.
CLII. — 194.	CCV. — 255.	CCLX. — 174.
CLIII. — 249.	CCVI. — Non datée.	CCLXI. — 147.
CLIII bis. — 207.	CCVII. — 276.	CCLXII. — 247.
CLIV. — 139.	CCVIII. — 216.	CCLXIII. — 175.
CLV. — Non datée.	CCIX. — 227.	CCLXIV. — Non datée.
CLVI. — 241.	CCX. — 215.	CCLXV. — 131.
CLVII. — 268.	CCXI. — 254.	CCLXVI. — 230.
CLVIII. — 158.	CCXII. — 261.	CCLXVII. — 289.
CLIX. — 160.	CCXIII. — 161.	CCLXVIII. — 295.
CLX. — 144.	CCXIV. — 155.	CCXLIX. — 248.
CLXI. — 180.	CCXV. — 120.	CCLXX. — 167.
CLXII. — 195.	CCXVI. — 262.	CCLXXI. — 89.
CLXIII. — 162.	CCXVII. — 125.	CCLXXII. — 170.
CLXIV. — 243.	CCXVIII. — 154.	CCLXXIII. — 201.
CLXV. — 294.	CCXIX. — 157.	CCLXXIV. — 137.
CLXVI. — 229.	CCXX. — 108.	CCLXXV. — 281.
CLXVII. — 221.	CCXXI. — Non datée.	CCLXXVI. — 272.
CLXVIII. — Non datée.	CCXXII. — 91.	CCLXXVII. — 222.
CLXIX. — 271.	CCXXIII. — 136.	CCLXXVIII. — 179.
CLXX. — 273.	CCXXIV. — 258.	CCLXXIX. — 178.
CLXXI. — 165.	CCXXV. — 128.	CCLXXX. — 177.
CLXXII. — 206.	CCXXVI. — Non datée.	CCLXXXI. — 176.
CLXXIII. — 263.	CCXXVII. — 282.	CCLXXXII. — 166.
CLXXIV. — 169.	CCXXVIII. — 116.	CCLXXXIII. — 286.
CLXXV. — 163.	CCXXIX. — 196.	CCLXXXIV. — 203.
CLXXVI. — 290.	CCXXX. — 278.	CCLXXXV. — 204.
CLXXVII. — 220.	CCXXXI. — 246.	

INDEX ALPHABÉTIQUE

CONTENANT

LES NOMS DES CORRESPONDANTS DE MAINARD AINSI QUE LES NOMS DES PERSONNES
DONT IL EST FAIT MENTION DANS SES LETTRES

Les chiffres imprimés en caractères gras désignent les lettres envoyées par Mainard aux personnes dont le nom se trouve en regard ; les autres chiffres indiquent les lettres qui ne font que mentionner le nom de ces personnes.

Les chiffres romains renvoient à la numérotation du volume de correspondance de 1652. Les chiffres arabes à celle du présent *Tableau* et indiquent des lettres inédites.

Ablancourt (Perrot d'), CCLX.
Albornos (cardinal d'), LXXXVI.
Amboise (M. d'), CCLVIII.
Ambres (marquis d'), v. Schomberg.
André (Frère), CCXXXVIII.
Anjou (Philippe, duc d'), CLVIII, CLIX.
Arambure (M^{re} d'), v. d'Harambure.
Aristote, LXXVII.
Arapajon (v^{te}), 12, XLV, CLXIII.
Aubry (M^{re}), CIII.
Avaux (comte d'), XCIV, CCLXVI.
Aynac (Flotard de Turenne, m^{te} d'), 2, 28.

Balzac (Jean-Louis Guez de), **5**, **XXVII**,
CCLVII, VI, XI, XXXII, XXXIII,
XLVIII, LI, LVIII, LXII, LXXXVII,
LXXXI, LXXXVI, XCV, XCVI, CIV,
CXXI, CXXXI, CXXXII, CXLII, CXLIV,
CXLIX, CLII, CLII *bis*, CLIX, CLX,
CLXI, CLXII, CLXIII, CLXVI, CLXX,
CLXXI, CLXXII, CLXXIII, CLXXV,
CLXXVIII, CLXXIX, CLXXXVIII,
CXCH, CXCI, CCH, CCVIII, CCIX,
CCX, CCXIII, CCXIV, CCXVII,
CCXXVIII, CCXXXIII, CCXLIII,
CCXLVII, CCL, CCLIX, CCLX, CCLXI,
CCLXVI, CCLXX, CCLXXII, CCLXXVII
(la terre de Balzac), CCLXXXII.
Banner (le maréchal), CCXXXIII.
Barberini (cardinal François), LXIX, CI,
CXLVI.
Barbier, 12.

Basset, CXXV.
Bassompierre (maréchal de), **I**, XII,
XXXVIII, LVIII, LXXXII, XCI, CII,
CXVII, CXVIII, CXXV, CXXXII,
CXLIV, CXLV, CLII *bis*, CLXXIV,
CXCH, CXCVI, CCH, CCXXV,
CCLXXVII, CCLXXXIX.
Bautru (Guillaume), **VIII**, 6, 16,
CCXXXI.
Belcastel (M. de), CCXV.
Bellesbat (M^{re} de), CXCH.
Bellière (Nicolas de), LXXI, CLVII.
Bellisle (M^{re} de), 27.
Bentivoglio (cardinal de), VII, XXVIII,
LXIV, CI, CXLVI, CLII *bis*, CXCVIII,
CCXXXIII, CCLXXX.
Bernia (ou Berni), 135.
Bertier (Philippe de). Président au Parle-
ment de Toulouse, CLII *bis*.
Bertier (Jean de). Premier Président au
Parlement de Toulouse, fils du pré-
cédent, **CXXXV**, XCH, CXII,
CLXXXVIII, CXXXVII, CXXXVIII,
CXLIX, CLII *bis*, CLXXX, CLXXXVII,
CLXXXIX, CCX, CCXLII, CCLVIII,
CCLXVI.
Bertier (Jean-Philippe de). Abbé de Saint-
Vincent, **IV**, **CV**, LVII, LXVII, CXX,
CLII *bis*, CLXXXV, CLXXXVI, CCXIII,
CCXV, CCXXX, CCLXI.
Bertier (Pierre de). Evêque d'Utique et
plus tard évêque de Montauban, **III**.

- Billaut (Adam), CCL.
 Blancart (M. de), CCLXVI.
 Boisrobert **LXXXIX**, CACI.
 Bonneval (abbé de), 12.
 Bonneville (sieur de), 15.
 Bouchard (J.-J.), LIV, CI.
 Bouillon (Frédéric Maurice de la Tour, duc de), V, XI, CXX, CXLIV, CL, CLI, CLII, CLAI, CCLXXXVIII, CCLXXX, CCLXXX.
 Bournazel (marquis de), CLXXI, CXC, CCLXXXII.
 Bousquet. Intend. à Montauban, CCLXXX, CCLXXXI.
 Braciolini, LIV, CI.
 Bullion (comte de), CCXXII, CCXLII, CCLIV.
 Caffardy (Le P.), **VII**.
 Cambolas (Pierre et Joseph de), CCLVIII.
 Caminade (Philippe de). Président au Parlement de Toulouse, **XVI**, **XLIX**, XCIII, CX, CXLV, CXLVII, CLXXX, CLXXXVII, CCXIX, CCXXIII, CCXLVII, CCXLVIII, CCLIX.
 Caminade (abbé de), CCXLVIII.
 Camusat, libraire, CIX, CXXIX, CXXXVII, CCXVII, CCXVIII, CCXLIII, CCXLVII, CCLX, CCLXXIV.
 Carmain (Adrien de Montluc, comte de), **II**, XII, XXXVIII, LVIII, LXVI, LXXXII, XCI, XCVI, CIII, CXVII, CXXV, CXXXII, CXIV, CXLV, CLIII bis, CLXVII, CLXXIV, CXCH, CXCVI (?), CXCVII, CCH, CCH, CCXXX, CCLX, CCLXIII, CCLXXIV, CCLXXVII, CCLXXIX, CCLXXX, CCLXXXV.
 Casa (Della), CX.
 Castelnau (Alexandre de C., comte de Clermont), **CXXXIV**, 3, 27, XXVI, XXXIII, XXXIV, XXXV, XLVI, XCIX, CXXII, CXXVII, CXL, CXXXVI, CXLIII, CXLV, CXLVI, CXLVII, CXLVIII, CLVII, CLXVIII, CLXXIV, CLXXV, CLXXXIII, CXCH, CXCVIII, CCXVI, CCXVIII, CCXXV, CCXXX, CCLX, CCLXIII, CCLXXII, CCLXXIV, CCLXXV.
 Castelnau (comtesse de), **27**, CCLXXVII.
 Catel (Charles de). Conseiller au Parlement de Toulouse, **XXIV**, CX.
 Caylus (v. Quélus).
 Cérisy (abbé de), v. Germain Habert.
 César, CLXXI.
 Chababre (M. de), **CXXXIV**, **CLXXXII**.
 Chapelain, **XXXII**, LIV, **LXXVII**, **LXXXI**, CI, **CXXXI**, **CXCV**, **CXCIX**, **CCXXXIII**, LXII, XCXI, XCIX, CXXIX, CLIII bis, CLXIII, CXCV, CCXVII, CCXXVII, CCXLVII.
 Choisy (Jacques de). M^e des requêtes, CLVII.
 Choisy (M^{re} de), **IX**, **XXII**, **LXXXVII**, **CCXXXIX**, XLI, LXXIII, XC, XCVII, CXXIX, CXXX, CXXXVIII, CLVII, CLIX, CLXXXIX, CXCH, CCH, CCXIV, CCXX, CCXXXIV, CCLX, CCLXXVII.
 Cicéron, CLXXI, CCXI, CCXLVIII.
 Colletet (Guillaume), **LXXV**, **LXXXV**, **XCVIII**, **CL**, **CLXII**, **CLXVII**, **CCXXXIX**, CXXVII, CXXX, CXLV, CXLVI, CLIX, CLXIV, CCXVI, CCXX, CCXXVI, CCXLIII, CCXLVII, CCLXV, CCLXVII.
 Condé (Henri II de Bourbon, prince de), XCV, CLXXXI, CLXXXVI, CCXX, CCLIII.
 Conrart, **CXCIV**.
 Corneillon (François de). Evêque de Rodez, CXXXVI.
 Corneille, CLIX.
 Cramoisy, libraire, CLXXIX.
 Crequy (duc et maréchal de), LI, LXXXIV.
 Crussol (François, comte de). Duc d'Uzès, **CXXXVI**, CLXXI, CLXXXVIII, CXCVI (?), CCL, CCLXXXII.
 Crussol (comtesse de), CCLXXX.
 Cueva (cardinal della), CXLVI.
 Cugnet (Pierre), LVII.
 Cureau (Marin C., de la Chambre), **XXXI**, CXLII.
 Cursin (marquis de), LIII.
 Delon ou Delong. Conseiller au Parlem. de Toulouse, XLVIII, CLXXVII.
 Desmarests de Saint-Sorlin, LI.
 Desportes, CXGIV.
 Du Bray, libraire, CLIX.
 Du Mas, 12, CLIX.
 Dupin (greffier à la Cour des Aides), CXI, CXVIII, CXXXII.
 Epemon (duc d'), CXG.
 Espesses (Charles d'), CCXX.
 Estrées (maréchal d'), LXXXVI, XCI, XCVII, CII.
 Farnèse (Edouard), v. duc de Parme.

Fenouillet (Pierre de). Evêque de Montpellier, 37, LXXXIII.
 Ferdinand, peintre, 9, CCLXXVII.
 Fenquières (Manassès de Pas, marquis de), CCXLVII.
 Fieubet (Guillaume de). Premier Président au Parlement de Provence, XIII.
 Fieubet (Gaspard de). Trésorier de l'Epargne, XIII.
 Flotte, XXXIII, XXXIV, XXXV, XLI, XLII, XLIV, XLVI, XLVII, LI, LI, LIX, LXV, LXVII, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXVIII, LXXIX, LXXXIII, LXXXIV, LXXXVI, XC, XCI, XCV, XCVI, XCVII, CII, CIII, CV, CVI, CVII, CIX, CXIII, CXIV, CXV, CXVIII, CXIX, CXX, CXXI, CXXII, CXXVI, CXXVII, CXXIX, CXXX, CXXXII, CXXXVII, CXXXVIII, CXXXIX, CXLI, CXLII, CXLIII, CXLV, CXLVII, CXLVIII, CLIII *bis*, CLIV, CLVI, CLVII, CLVIII, CLIX, CLXIII, CLXIV, CLXV, CLXIX, CLXXI, CLXXIV, CLXXV, CLXXVI, CLXXX, CLXXXI, CLXXXV, CLXXXVI, CLXXXVII, CLXXXVIII, CLXXXIX, CXCH, CXCVI, CXCVII, CXCVIII, CCI, CCH, CCHII, CCXIII, CCXIV, CCXV, CCXVI, CCXIX, CCXX, CCXXI, CCXXIII, CCXXX, CCXXXI, CCXXXII, CCXXXIV, CCXLI, CCXLII, CCXLIII, CCXLVI, CCXLVII, CCL, CCLIV, CCLIX, CCLX, CCLXI, CCLXII, CCLXIX, CCLXX, CCLXXI, CCLXXIV, CCLXXV, CCLXXVII, CCLXXX, CCLXXXI, CCLXXXII, CCXLIII, CCXLXXXV, 28, V, XVII, XXIV, XXVI, XLIII, XLV, LV, LVI, LVII, LVIII, LX, LXI, LXIII, LXVI, LXVIII, LXX, LXXVI, LXXVII, LXXX, LXXXII, LXXXV, XCHI, XCIV, XCIX, C, CIV, CXI, CXII, CXVI, CXXIII, CXXV, CXLIV, CXLVI, CXLIX, CLII, CLIII, CLV, CLXII, CLXVI, CLXVII, CLXXXIII, CLXXXIX, GLXXXIII, CXCI, CCXII, CCXVII, CCXXVII, CCXXXIII, CCXXXV, CCLXVII, CCLXVIII,

CCLXXVI, CCLXXVIII, CCLXXX, CCLXXXIV.
 Foix (abbé de), CHI.
 Fontes (baron de), CCXXXVI, CCLXXII, CVIII, CLXXIV, CCI, CCXXXII, CCXLVI, CCLXIX, CCLXX.
 Forgues (M^{me} de), XXXIII.
 Fouillet, 9, II, 12.
 Fraust (Ballhazar de). Président au Parlement de Toulouse. XX, CXXIII, CXXXVII, CXXXVIII, CXXXIX, CLXI, CLXXXVII, CXCH, CCXV, CCLXXXIII, CCLXXVI.
 Frémin. Chanoine de N.-D. de Reims, V, XLV, LXII, LXIX, LXXXII, XCIV, CXI, CXXV, CLII, CLXI, CLXX, CLXXXIII, CXCI, CCXVII, CCXVIII, CCXXVI, CCXXXV, CCLII, CCLIII, CCLXVIII, CCLXXXIII, CCLXXVI, XLII.
 Frézals (Victor de). Conseiller au Parlement de Toulouse, XXIII, CCVII, CX, CXXIII, CXXXVII, CXXXVIII, CLXXX, CLXXXVII, CLXXXIX, CCXX, CCLIX.
 Gaillac (abbé de), CCXXXVIII.
 Gaillard (Auger), CLXXVI, CCLXVIII.
 Galland (Auguste), LIX, CLXXI, CCXXXIV, CCLXX.
 Girard (Claude). Official d'Angoulême, VI, LII, CXXI, CCX, CCLVII.
 Gomberville (Marin Le Roy de), LX, LXX, LXXXVIII, C, CLII, CLXX, CXI, XLII, XLVI, CV, CXXXII, CXXXVII, CCLIV, CCLXI.
 Gondelin ou Goudelin, CCLXVIII.
 Gournay (M^{re} de), CLII.
 Guiche (comte de), CCXVIII.
 Guise (Henri de Lorraine, duc de). Archevêque de Reims, LXII, LXIII, LXV, LXXI, LXXIII, XC, CXXVI, CXXIX, CXXXVIII, CXLIII, CXLVII, CLIII *bis*, CLVII, CLXIII, CLXXXIX, CCXLVI.
 Habert (Pierre H. de Montmort). Evêque de Cahors, LXIII, LXXXVI, XC.
 Habert (Henri-Louis H. de Montmort). Maître des requêtes. Académicien, XVII, CXXI, CLVII, CLIX.
 Habert (Germain H. abbé de Cérisy). Cousin du précédent, neveu de l'évêque, XXVI, XLII, CXV, CXXXIX, CLVII.

Halluin (duc d'), voir Schomberg.
 Harcourt (comte d'), CCXVIII.
 Harlay (Franc. de), Archev. de Rouen, CCLXXIV.
 Harlay (Philippe de), Evêque de Saint-Malo, CXXVI, CXXXVIII, CCLXXXIII.
 Heinsius, CXXXI, CCXXXVIII, CCLIX, CCLXX.
 Hotman de Saint Marc, Conseiller au Parlement de Paris, LI, LXXIII, LXXXIV, LXXXVI, XC, XCI.
 Hurault de l'Hospital (Pierre-André), M^r des requêtes au Parlem. de Paris, CCXXXIX.
 Laugier de Porclères, voir Porclères.
 La Chambre, voir Cureau.
 La Fayette (François de), Evêque de Limoges, 28.
 La Forest (Simon de), Gouverneur du château de Foix, **XII**.
 La Grange (l'aumônier), 27.
 La Mamy, Syndic général du Languedoc, **XXXVI**.
 Lanneau, Médecin, **XL**, CXLII, CCLIV.
 La Peyre (Jacques d'Auzolles), CXXIX.
 La Porte, CCVII.
 La Prune, CLXX, GLXXXVII.
 Larcher (Michel), Président à la Chambre des Comptes, **XIX**, **LXVIII**, LI, LXXXII, CLIII *bis*, CXLI, CLXXVI, CLXXX, CCXVII, CCXX, CCXXVI, CCLI, CCLXXXIII.
 Lartige, Conseiller au Parlement de Paris, **XCH**, XXXIII, LXV, LXXIII, XCI, XCV, CXLIII, CVIII, CLXI, CLXIV, CCIII, CCXVII, CCXXVI, CCLXVII.
 La Serre, **XXIX**.
 La Terrière, Intendant de Montauban, CLXXII, CCXLIX.
 La Tibaudière (Charles de), **LXVI**, **CCXXXVII**, **CCLXIV**, **CCLXXXIX**.
 Laurens, Trésorier à Montauban, CLXXXIV, CCIN.
 La Valette (Jean-Louis, chevalier de), **XXV**.
 La Valette (Louis de Nogaret, cardinal de), LXV.
 Lavardin (Charles II, L. de Beaumanoir), Evêque du Maus, LI, LII, LIII, LV, LVI, LXVI, LXXXII, LXXXV.
 Le Febvre (Louis Chantereau), Intendant

des finances, etc., **XXVII**, **CXLVI**, **CLXXIX**, **CCVI**, **CCXXII**, **CCXLIV**, CCXXXII, CLXXXVII *bis*, CCI, CCVI, CCXXXII, CCLII, CCXLIV, CCXLVI, CCLXXI.

Léganès (marquis de), CCXXXIII.

Le Large, CII, CLXI, CCLIII.

L'Estoile (Claude de), de l'Académie française, CLXV.

Le Tonnellier, CXX.

Longueville (duc de), CI.

Lorraine (Charles IV, duc de), LXXXIII.

Loupes (M. de), Lieut.-criminel à Toulouse, **CXVII**, **CLV**, CLXXXI.

Lude (Gaspard de Daillon du), Evêque d'Albi, LI, LII, LIII, LV, LVI, LXVI, LXXXIII, LXXXV.

Maguelonne (duc de), XCVII.

Mairet, XLI.

Malherbe, 4, LXXX, CI, CX, CXXII, CLXXI, CXCIV, CCXIII, CCXXXV, CCLXV, CCLXVIII, CCLXX.

Marmiesse, Avocat général au Parlement de Toulouse, **XXVI**, **CCLVI**, CLXXX, CLXXXIX, CXC, CCLIX.

Martial, CXXIX, CLXXIV, CLXXXVIII.

Medina de los Torres (duc de), XCVII, CII.

Ménage, **LXXVI**, LXII, CXCIV, CCI, CCLXXII.

Mommouton (M^{re} de), 27.

Monsales (M^{re} de), 27.

Monsalvy (l'abbé de), 27.

Montauron (Puget de), **XIV**, CCXX, CCXL.

Monterey (comte de), Vice-roi de Naples, LXXXVI, CII.

Montmorency (Henri II, duc de), XLIII.

Montmort, voir Henri-Louis Habert.

Noailles (Henri comte de), Lieutenant-général de la Haute-Auvergne, **1**.

Noailles (François comte de), Lieut.-génér. de la Haute-Auvergne. Fils du précédent, **2**, **3**, **6**, 29, XII, XXII, L, LI, LII, LXIII, LXXII, LXXIV, LXXVIII, LXXXII, LXXXVI, XC, XCHI, XCVI, CI, CII, CIX, CXIV, CXX, CXXXVI, CXLI, CXLIII, CLXV, CLXXXV, CLXXX, CLXXXI, CLXXXII, CXCI, CXCH, CC, CCXIII, CCXXIII, CCXXXII, CCLXI, CCLXX, CCLXXI, CCLXXV,

1. Désigné par le surnom de Saint-Paul.

Noailles (comtesse de). Femme du précédent. **CXXXVI**.

Noailles (Henri de N., comte d'Ayen). Fils de François, 6, **XI**.

Noailles (Anne de). Fils de François, 27.

Noailles (Charles de). Evêque de Saint-Flour, **7, 9, 10, 11, 12, 15, 16, 24, 26, 28, 29, 37**, **XLVI**, **LXVII**, **CIII**, **CLXXX**, **CLXXXI**, **CCXIII**, **CCXIV**, **CCXVIII**, **CCXXIII**, **CCLIII**, **CCLX**, **CCLXI**, **CCLXX**, **CCLXXIV**, **CCLXXV**.

Noailles (Jeanne de). Abbessede Leyme. Sœur de François et de Charles de N., 7, 12, **CLXXII**, **CCVII**, **CCXLIX**.

Nervèze, **CCLXXI**.

Noyers (M. de), **CLXI**.

Ogier (François). Prieur, **CCXXVIII**.

Orléans (Gaston, duc d'), **XLII**, **XC**.

Ovide, **CLXXI**.

Parme (Edouard Farnèse, duc de), **LI**, **LXIII**, **LXV**, **XC**, **CII**.

Paulin (R. P.), **CCXXXV**.

Paulo (Antoine de). Grand-maitre de Malte, **XC**.

PeLOT, **CCXXXII**.

Penautier (M. de). Trésorier de la Bourse de Toulouse, **XLIII**.

Pétau (Le P.), **CXXIX**.

Pétrarque, **LIII**.

Pline, **LXXVII**.

Porchères (Laugier de), **XV**, **LXXX**, **LXXXIX**, **CCXII**, **CXIX**, **CXXI**, **CXXIX**, **CL**, **CLV**, **CLXXXIII**, **CXCVIII**, **CCH**, **CCXX**, **CCXXIV**, **CCXXXV**, **CCLI**, **CCLXI**.

Pressac. Greffier en chef du Parlement de Toulouse, **XI**, **XLVIII**, **XCH**, **XCIX**, **CIV**, **CX**, **CXIX**, **CXL**, **CXLIV**, **CXLIX**, **CLX**, **CLXVI**, **CLXXVII**, **CLXXXIII**, **CXCH**, **CCVIII**, **CCX**, **CCXXVIII**, **CCXXXVIII**, **CCXLVIII**, **CCLVIII**, **CCLXIII**, **CCLIX**, **CLXXX**, **CLXXXIX**, **CCH**, **CCVIII**, **CCLXX**.

Prévost, **LXXVI**.

Priézac (Daniel de). Conseiller d'Etat, **XXI**.

Puymisson, Conseiller au Parlement de Toulouse, **CLXXV**.

Queyus (comte de), **LXIV**, 1, **CXCI**, **CXCH**, **CXCH**, **CCLXXXI**.

Racan, **LXI**, **CXXXIII**, **CCXXV**, **CCXXVII**, **CCLXV**, **XXXV**, **CXV**, **CXXI**, **CCXXXVII**, **CCLXVIII**, **CCLXXXIII**.

Rasilly (commandeur de), **L**.

Renaudot (Théophraste), **LXVII**, **CLXXV**, **CCXVII**.

Richelieu (Armand du Plessis, cardinal de), 4, 5, 24, 28, 135, **X**, **XLVI**, **L**, **XCIX**, **CIII**, **CXXXVIII**, **CXVII**, **CLIII bis**, **CLXI**, **CLXII**, **CLXXV**, **CLXXXI**, **CCXIV**, **CCXV**, **CCXX**, **CCXXXVIII**, **CCL**, **CCLXIII**, **CCLXX**, **CCLXXXII**, **CCLXXXVI**.

Richelieu (Alphonse-Louis du Plessis de). Cardinal. Archevêque de Lyon, **LVI**, **LXVI**, **LXXXVIII**, **LXXXIII**, **LXXXV**, **XCI**, **XCVII**, **CI**, **CII**, **CCXXXII**, **CCLXX**.

Roban (duc de), **XXX**, **LXVII**, **XC**, **XC**, **XC**, **XC**, **XC**.

Romanet, **CLXXIX**.

Ronsard, **CXCIV**, **CLXXVIII**.

Roquelaure (maréchale de), **LXIII**.

Rouillac (marquis de), **LV**, **CCLXXV**.

Saint-Agnan (comte de), **CCIV**, **LXXXVI**, **CCLXXXI**.

Saint-Blancat, **CCLXVI**.

Saint-Chaumont, **CLXXXI**.

Saint-Géry (baron de), **CVIII**, **CCLXXXVIII**, **CXXII**, **CLXXI**, **CLXXV**, **CCL**, **CCLXVII**, **CCLXXXIV**.

Saint-Léon, **CLXXV**.

Saint-Paul (comtesse de), **LXIII**.

Saint-Vincent, voir Bertier, abbé de Saint-Vincent.

Sainte-Marthe (Abel et Scévole de), **XXXVII**, **CXXIX**.

Savoie (Maurice, cardinal de), **LXV**.

Savoie (Charles-Emmanuel I, duc de), **CCXX**.

Scarron, **CCLXXXIV**, **CCLXXXV**.

Schomberg (Hector de Gélas de Voisins, marquis d'Ambres, duc d'Halluin, maréchal de), **XXXIV**, **CIV**, **CXLIV**, **CCIII**, **CCXIX**.

Sénèque, **CCXXIX**, **CCLXXV**.

Silhon (Jean de), **XXX**, **LXII**, **CXCVIII**.

Sirmond **XCVI**, **CLIX**, **CCLXXV**.

Soissons (comte de), 6, **CCLXXXIX**.

Solminhac (Alain de). Evêque de Cahors. **CCLXXVIII**, **CCLXXXIX**.

Soudeville, **CCL**.

Sourdis (Charles d'Escoubleau, marquis de), **CXVI**, **CLXIV**.

Sourdis (marquise de), LXIII.
 Sourdis (Henri d'Escoubleau de). Arche-
 vêque de Bordeaux, CLXXXI.
 Souvray (chevalier de Souvré ou de), LI.
 Spada (cardinal), CXLVI.
 Stigliano (princesse de), XCVII, CII.

Tacite, LXXVII, CCLX.

Tallemant (Gédéon). Conseiller, puis m^e des
 requêtes au Parlement de Paris, **XVIII**,
CXII, **CXXVIII**, **CLIII**, **CC**,
CCV, **CCXI**, **CCXXIV**, **CCXL**,
CCXLV, **CCXLIX**, **CCLV**, XXVI,
 XLVIII, CLXIII, CLXIV, CLXXX, CCV,
 CCXI, CCXXIV, CCXL, CCXLV, CCXLIX,
 CCL.

Tasse (le), CEXLVI.

Tertullien, CXXIX.

Testi (le comte Fulvio), XVI.

Thémines (Pons de Lausières Thémines
 Cardaillac). Maréchal de France, 2.

Thémines (Charles de Lausières Thémines
 Cardaillac). Sénéchal de Quercy, CXXI.

Théron (R. P. Vitalis). Recteur du Collège
 des Jésuites de Montauban, **CLXXII**,
CLXXVIII, **CLXXXIV**, **CCIX**,
CCLXVI.

Thomas, CLXXII.

Thou (le président de), CLXVII.

Tite Live, CCLXVIII.

Toiras (Jean de Saint-Bonnet de). Maré-
 chal de France, LI, LVI, XC, CII.

Touvant (Charles de Piard, sieur d'Infrain-
 ville et de), CXCVII.

Tristan l'Hermite, **XXXVIII**.

Urbain VIII. Pape. XXIV, L, LII, LVII,
 LVIII, LXII, LXV, LXVI, LXVII,
 LXVIII, LXXI, LXXVI, LXXXIV,
 LXXXVI, XC, XCI, XCII, XCV, XCVII,
 CII, CIII, CCXLIII, CCLXXV.

Vaillac (Jean de Gourdon de). Evêque de
 Tulle, 7, 28, 29.

Vaillac (Louis de Gourdon, comte de).
 Frère du précédent, 28, CLXIV.

Ventadour (duc de), CXLIV.

Vieux-Pont (M. de), LXXII.

Virgile, CCIX.

Voiture, LXXII, CIII.

Werth (Jean de), CXLIII.

Vu,

Le 19 Juin 1909.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	I
PREMIÈRE SECTION. — Lettres dont on peut fixer la date précise.	I
DEUXIÈME SECTION. — Lettres dont on ne peut donner qu'une date approximative ou hypothétique	104
TABLE DE CONCORDANCE de la numérotation des lettres insérées dans le volume de correspondance de Mainard, publié en 1652, avec la numérotation du présent ouvrage	123
INDEX ALPHABÉTIQUE contenant les noms des correspondants de Mainard, ainsi que les noms des personnes dont il est fait mention dans ses lettres.	125

